

087.1
"1905"
Col
Sur place

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

M^{ME} COLOMB

LA

FILLE DES BOHÉMIENS

OUVRAGE

Illustré de 112 gravures dessinées

Par S. REJCHAN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHEQUE
FORNEY



sq. 600323

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
PUBLIÉS DANS LA
BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES
Illustrée de nombreuses gravures

SÉRIE POUR PRIX D'HONNEUR — FORMAT GRAND IN-8 JÉSUS

Chaque volume broché, couverture or et couleurs, 4 fr. 50
Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 6 fr. 50
Genre demi-reliure, tranches dorées, 7 fr.

POUR LA PATRIE. 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

Chaque volume broché, 2 fr. 60. — Cartonnage maroquin, tranches dorées, 3 fr. 60
Cartonnage percaline, tranches dorées, 3 fr. 90

LES RÉVOLTES DE SYLVIE. 1 vol.	MON ONCLE D'AMÉRIQUE. 1 vol.
LES ÉTAPES DE MADELEINE. 1 vol.	CLORIS ET JEANNETON. 1 vol.
HÉLÈNE CORIANIS. 1 vol.	LA FILLE DES BOHÉMIENS. 1 vol.
DANIELLE. 1 vol.	

TROISIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

Broché, 2 fr. — Cartonnage maroquin, 2 fr. 60. — Cartonnage percaline,
tranches dorées, 3 fr.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS. 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume broché, 1 fr. 10. — Cartonnage maroquin, tranches jaspées, 1 fr. 35

HISTOIRES ET PROVERBES. 1 vol.	SIMPLES RÉCITS. 1 vol.
--------------------------------	------------------------

CINQUIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8

Chaque volume cartonnage léger, 85 cent. — Cartonnage maroquin, 1 fr.

CONTES VRAIS. 1 vol.	L'OURS DE NEIGE. 1 vol.
CONTES POUR LES ENFANTS. 1 vol.	PIETER VANDAEI. 1 vol.
PETITES NOUVELLES. 1 vol.	POUR LES FAIRE MENTIR. 1 vol.
MAÎTRE PIZZONI. 1 vol.	

SIXIÈME SÉRIE — FORMAT PETIT IN-8

Chaque volume cartonnage léger, 70 cent. — Cartonnage maroquin, 80 cent.

UNE NICHÉE DE PINSONS. 1 vol.	EN PROVINCE. 1 vol.
LE PAUVRE FRANÇOIS ! 1 vol.	CONTES QUI FINISSENT BIEN. 1 vol.

HUITIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage léger, 40 cent. — Cartonnage fort, 45 cent.
Cartonnage maroquin, tranches rouges, 60 cent.

CONTES DE VACANCES. 1 vol.	HISTOIRES DE BÊTES. 1 vol.
CONTES AUX ENFANTS SAGES. 1 vol.	MIRLIFLOÛ. 1 vol.

NEUVIÈME SÉRIE — FORMAT IN-16

Chaque volume cartonnage fort, 55 cent.

ENTRE OISEAUX. 1 vol.	LES CINQ ANS DE FRÉDÉRIC. 1 vol.
LE PRIX DE GISÈLE. 1 vol.	SUR LES TOITS. 1 vol.
LA TROUVAILLÉE DE JEANNETTE. 1 vol.	AVENTURES DE TROTTINO. 1 vol.
BATAILLE DE FLEURS. 1 vol.	LA FAMILLE DE FRIQUET. 1 vol.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? » dit-elle.



BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

M^{ME} COLOMB

LA

FILLE DES BOHÉMIENS

OUVRAGE

Illustré de 112 gravures dessinées

Par S. REJCHAN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Johann venait de la prendre en flagrant délit.



CHAPITRE I

Où le lecteur fait la connaissance d'un garde champêtre, de deux petites filles et d'une vieille femme.

C'était l'heure du souper ; aussi ne voyait-on personne dans les rues de Grünfeld, le joli village alsacien : les habitants étaient tous à table, et il y faisait sûrement meilleur que dehors, par cette aigre brise de novembre qui roulait les feuilles sèches devant elle avec un bruit de papiers froissés. Personne ne vit donc un grand vieillard, avec un carnier sur le dos et un fusil en bandoulière, arriver du côté des champs, moitié traînant, moitié portant une petite créature couverte de haillons, qui résistait, qui se débattait, qui essayait de le mordre et de l'égratigner comme si elle eût été un chat sauvage. Lui, il ne paraissait pas s'inquiéter de sa vaine colère ; il trouvait la route longue pourtant, car il laissa échapper un soupir de satisfaction en arrivant devant une certaine porte, une porte grossière et solide, qui fermait un bâtiment sans fenêtres, car on ne pouvait donner ce nom à deux espèces de meurtrières, où un pain de six livres n'aurait pas passé. Il s'arrêta, prit une grosse clef au clou où elle pendait, sous l'avancée du toit, et l'introduisit dans la serrure.

La porte s'ouvrit et laissa voir, vaguement éclairés par la lune, un grabat garni d'une paille et d'une vieille couverture, un banc de pierre, et dans un coin une cruche et quelques écuelles en poterie grossière. Cette vue parut redoubler la rage de la petite prisonnière : elle se secoua violemment et se jeta à pleines dents sur la main qui tenait la clef.

On a beau être un brave homme, patient par profession et par caractère : il y a des moments où l'on se fâche malgré soi. Cette misérable petite bohémienne, que le vieux garde Johann Kapfel venait de prendre en flagrant délit de vol dans les champs cultivés, au lieu de se soumettre humblement et de demander pardon, était entrée tout de suite en état de rébellion contre l'autorité légitime ! Et elle se livrait à des voies de fait, jusque sur le seuil de la prison ! Eh bien, tant pis pour elle : elle y

coucherait, dans la prison ! Johann Kapfel avait eu d'abord seulement l'intention de la morigéner et de lui faire peur ; après quoi il l'aurait relâchée, car elle était bien jeune, et les quelques carottes qu'elle avait déterrées ne constituaient pas un riche butin ; mais sa révolte méritait une punition exemplaire. Sur cette conclusion, le garde poussa en avant la petite fille, qui alla tomber le nez sur la paille, et, refermant bien vite la porte avant qu'elle eût le temps de se relever, il mit soigneusement la clef dans sa poche. On ne la laissait au clou que lorsque la prison était vide. Il est juste de dire, à la louange des gens du pays, qu'on l'y laissait presque toujours.

Cette exécution accomplie, Johann Kapfel se redressa triomphant : force était restée à la loi ; et il prit le chemin de son logis, encore tout enflammé de courroux contre « cette mauvaise petite bête ».

Il n'y avait pas loin de la prison au logis de Johann Kapfel : la longueur de la mairie, dont la prison était une dépendance, la ruelle du Chêne-Vert, l'auberge des Trois-Cigognes et l'établissement de Yéri Moser, le maréchal ferrant, et on y était. De plus, le garde avait de bonnes jambes, et de longues jambes : il ne lui fallut donc pas longtemps pour rentrer chez lui. Pourtant ce peu de temps suffit pour changer sa colère en une contrariété sourde qu'il n'analysait pas bien nettement, mais qui lui donnait un air de mauvaise humeur.

« Qu'as-tu, papa ? lui demanda dès qu'il fut entré une jolie petite fille de huit à dix ans, qui accourut au-devant de lui avec une figure inquiète.

— Ce que j'ai ? moi ? Rien ! Que veux-tu que j'aie ?

— C'est que tu as un air... comme si tu étais fâché... ou fatigué... ou malade. Tu n'es pas fâché contre moi, au moins, mon petit père ? »

Vous n'avez rien vu d'aussi joli que la petite Fridoline, pendant qu'elle se tenait debout devant Johann Kapfel, avec son corset noir, sa chemise blanche et sa jupe rouge, sur laquelle tombaient bien bas ses deux tresses blondes comme le lin. Elle levait vers son père sa figure fraîche comme un bouton de rose, et l'on devinait à la mine que faisaient ses lèvres entr'ouvertes et ses brillants yeux bleus qu'elle demandait cela pour se faire répondre par un baiser. Est-ce que quelqu'un pouvait être fâché contre elle ? son père surtout !



Johann Kapfel la regarda, et sa physionomie s'éclaira subitement, comme fait un paysage sombre quand le soleil sort tout à coup des nuages. Il déposa vivement son fusil dans un coin, et, saisissant Fridoline sous les bras, il l'enleva jusqu'à la hauteur de sa vieille figure, où la petite fille appliqua ses lèvres roses sans se faire prier. Pendant qu'il lui rendait ses baisers à gros intérêt, quelque chose de lourd tomba de sa poche avec un bruit de ferraille.

« Oh ! la clef de la prison ! s'écria la fillette, qui se laissa prestement glisser jusqu'à terre. Grand'mère, il y a quelqu'un dans la prison ! Qui est-ce, papa ?

— Comme les petites filles sont curieuses ! » dit la vieille femme que Fridoline avait appelée grand'mère, et qui s'occupait à tremper la soupe.

Tout en parlant, elle regarda Kapfel, et sa figure prit une expression d'effroi.

« Ta main..., il y a du sang ! Mon pauvre garçon ! tu auras arrêté un malfaiteur, et il t'a blessé ! »

L'image du « malfaiteur » se présenta en ce moment, si chétive et si peu redoutable, au garde [champêtre, qu'il ne put s'empêcher de rire. Il répondit qu'il s'était égratigné la main dans un fourré d'épines en détruisant des gluaux posés pour attraper les petits oiseaux, et il alla quitter ses guêtres et ses gros souliers pour souper plus à son aise.

Je ne sais pas si la vieille Lisbeth Kapfel, la mère du garde champêtre, était une remarquable cuisinière, mais son fils le disait très sincèrement : quand on marche toute la journée au grand air, on trouve facilement toute cuisine bonne. C'est pourquoi elle avait l'habitude de recevoir de lui des compliments à chaque plat qu'elle posait sur la table, et elle considérait ces compliments comme son dû. C'est tout naturel, n'est-ce pas ? Quand on s'est donné de la peine pour que les choses soient bien faites, on aime qu'on vous en sache gré. Aussi la mère Lisbeth, en posant la soupière de faïence

vernissée sur la table, s'était-elle attendue à la phrase ordinaire : « Peste ! voilà une soupe qui sent joliment bon ! » et elle s'apprêtait à répondre par l'éloge du lard et des choux qui avaient servi à la faire. Mais Johann Kapfel plongea sa cuiller dans sa soupe et mangea sans rien dire. Il la mangea même trop chaude, car les larmes lui vinrent aux yeux et sa figure s'empourpra comme s'il avait déjà vidé sa bouteille de petit vin blanc d'Alsace. Or il n'en avait pas encore bu une goutte. Il toussa un bon coup pour rétablir les choses en état, souffla sur sa soupe et se remit à manger

La vieille Lisbeth n'y tint plus.

« Johann ! dit-elle, est-ce que tu ne trouves pas la soupe bonne ?

— Mais si, très bonne, répondit-il tranquillement. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que... tu n'en avais pas l'air. Quand on trouve quelque chose bon, on le dit !

— Eh bien, je le dis. C'est du petit cochon à taches noires, que nous avons salé le mois passé ?

— Justement : j'ai voulu l'entamer, pour savoir s'il faudrait en racheter un de la même race..., le porcher de Rodemont va bientôt faire sa tournée.... Le lard est superbe : une bonne provision d'hiver que nous avons là ! Tu dois te rappeler, d'ailleurs, quel bon boudin il nous a donné, et quel beau saindoux !... Il s'était engraisé à merveille, cet animal-là !... Veux-tu encore de la soupe ?

— Non, merci ; donne-moi du lard et des choux.

— Voilà.... J'ai visité la choucroute aujourd'hui : elle sera bientôt bonne à manger. Mais tu n'as pas faim, décidément ; tu restes là avec ta fourchette en l'air ! Comme cela se trouve mal ! moi qui ai fait des nouilles tout exprès, pour te régaler.... Fridoline m'a aidée ; elle les déroule très adroitement sans les casser. Ce sera une bonne petite ménagère que notre petite Fridoline ! »

Johann Kapfel étendit sa grosse main pour caresser la tête blonde de Fridoline. Il avait beau penser à tout autre chose qu'à ce qu'on lui disait, l'éloge de sa fille trouvait toujours le chemin de son oreille.

La mère Lisbeth posa sur la table les nouilles fumantes. Quelle mine elles avaient ! Lisbeth n'avait pas manqué d'en réserver une poignée pour les faire rissoler dans la poêle et les disposer ensuite, blondes et croquantes, sur le dessus du plat où elles formaient comme une couronne dorée. La petite Fridoline battit des mains.

« Vois comme elles sont belles, papa ! C'est moi qui vais te servir ; grand'mère m'a promis ça pour ma peine d'y avoir travaillé. »

Johann Kapfel tendit son assiette en souriant à la mignonne ménagère, et Fridoline le servit avec tant d'attention qu'elle en serrait l'une contre l'autre ses lèvres roses.

« Est-elle gentille ! » dit-il à la mère Lisbeth. Elle lui répondit par un clignement d'yeux et un hochement de tête, qui signifiaient : « Je crois bien ! il n'y en a pas beaucoup de pareilles, il n'y en a peut-être même pas du tout ».

C'est égal, Kapfel n'était sûrement pas dans son assiette ordinaire : ni les nouilles, ni le fromage de Giromagny, ni le bon petit vin récolté dans sa propre vigne ne lui rendirent sa gaîté des bons jours. Quand il eut soupé, il alla s'asseoir près du poêle ; il alluma sa pipe, que Fridoline lui apporta en réclamant un baiser pour sa peine, et se mit à lancer silencieusement de grandes bouffées de fumée vers le plafond. A travers ce nuage, qui tantôt s'éclaircissait, tantôt devenait plus épais, il entrevoyait les allées et venues de sa mère et de Fridoline, qui desservaient la table, balayaient les miettes de pain, remettaient les ustensiles en ordre. Dans la cuisine, dont la porte restait ouverte, la grand'mère lavait la vaisselle au milieu d'une atmosphère de vapeurs, et l'enfant rapportait les assiettes une à une et grimpait sur une chaise pour pouvoir les ranger dans le vaisselier. Johann l'admirait, svelte et gracieuse, et vive, et adroite ! Il l'écoutait parler, car elle échangeait à chaque instant quelques mots avec sa grand'mère, et son babillage lui faisait l'effet d'un chant d'oiseau. Quelle chère petite fille il avait là ! Et sa vieille mère, quelle bonté, quel courage, quel dévouement elle avait montré pendant toute sa vie, la sainte femme ! Certes, Johann Kapfel pouvait se dire heureux : tant d'autres, parmi ses anciens camarades, vivaient et mourraient tristement tout seuls, ou bien s'en iraient finir à l'hôpital.... Il avait eu de durs moments dans sa vie : qui n'en a pas ? mais en somme il n'avait pas à se plaindre du bon Dieu. Sûrement, il n'aurait pas voulu effacer de sa vie ses années de jeunesse, quand il était soldat de la grande armée. A la vérité, il y avait reçu bon nombre de blessures, dont la place se faisait sentir à tous les changements de temps ; mais la gloire vaut bien qu'on la paye, et le sentiment de l'honneur et du devoir accompli peut consoler un vieux brave de ses rhumatismes. L'Empire tombé, il avait eu de la chance, on ne pouvait pas dire le contraire, d'obtenir cette place de garde champêtre : sans doute, il la devait à ses galons de sergent et à sa croix, qui

valaient un certificat de bonne vie et mœurs ; mais enfin il y en avait tant d'autres, sergents et décorés comme lui, qui avaient eu toutes les peines du monde à gagner leur vie ! Sa mère était venue demeurer avec lui ; et un peu plus tard, la douce Catherine, la fille du forestier de Grossberg, avait consenti à devenir sa femme, quoiqu'il eût quarante-trois ans et qu'il ne fût pas beau.... Ah ! ce bonheur-là, Johann n'aimait pas à y penser : il avait duré si peu de temps ! Oui, deux ans juste après leur mariage, une mauvaise fièvre avait emporté la jeune femme, au moment où elle venait de sevrer sa petite Fridoline.... Comme les choses de ce monde sont singulières ! Lui qui avait couru tant de dangers, souffert du froid et du chaud, de la faim et de la soif, reçu des balles et des coups de sabre, il était encore debout ; et elle, si fraîche et si jeune, bien soignée, ne se fatiguant pas et ne manquant de rien, en huit jours ç'avait été fini d'elle !... Enfin, on est un homme, c'est pour souffrir et se résigner,... et Fridoline ressemblait si bien à sa mère ! Elle suffisait pour mettre de la joie dans le logis.... Oui, Johann Kapfel pouvait se dire heureux....

Eh bien non, ce soir-là il n'était pas heureux du tout : une pensée importune lui troublait son bonheur. Il regardait sa fille rose et souriante, si gracieuse et si propre dans sa chemisette blanche, son corset noir et sa jupe rouge, avec ses bas bien tirés et ses souliers bien cirés ; et son esprit évoquait une autre image, celle d'une petite malheureuse en haillons, maigre et pâle, la peau brune, les pieds nus, les cheveux en broussailles.... Ses vêtements, c'étaient les lambeaux d'une jupe rouge, d'une chemise blanche et d'un corset noir,... et Johann frissonna à l'idée que sa petite Fridoline pourrait un jour se trouver dans un état pareil. Il regarda autour de lui : la salle bien close, le carreau bien lavé, les petits rideaux blancs comme neige, les assiettes à fleurs reluisant dans le vaisselier, la grande horloge au balancier brillant comme un disque d'or, la table où il venait de souper, le grand poêle de faïence qui répandait une si douce chaleur,... et il songea à la petite prisonnière qui grelottait dans les ténèbres.... Non, ce soir-là Johann Kapfel n'était pas heureux.

« Voilà le ménage fini ! Viens faire ta prière et dire bonsoir à papa, ma mignonne ! » dit la grand'mère. Et Fridoline, docilement, s'agenouilla, joignit ses petites mains et récita tout haut la prière du soir. Kapfel la connaissait, cette prière ; à force de l'entendre, il était arrivé à la savoir par cœur ; mais ce soir-là les mots prenaient pour lui un sens plus profond, plus pénétrant qu'à l'ordinaire. « Mon Dieu, disait l'enfant, ayez pitié des

malades, des pauvres, des voyageurs et des prisonniers. » Johann Kapfel se détournait brusquement, sous prétexte de secouer la cendre de sa pipe, et il se passa sur les yeux le revers de sa main. Il avait pourtant arrêté maintes fois des vagabonds, et il ne leur était pas tendre ; mais jamais il ne s'était vu une pareille prisonnière.

« Bonsoir, mon garçon, dit la vieille Lisbeth ; je monte avec Fridoline. A mon âge, cela ne vaut rien de veiller, et nous avons soupé tard. Tu as l'air fatigué ; tu feras bien de te coucher aussi.

— Oui, oui, j'irai dès que j'aurai fini ma pipe et fermé les portes. Bonsoir, mère ; bonsoir, ma petite chérie. »

Fridoline embrassa son père en le serrant bien fort, et s'en alla. Kapfel l'entendit, sitôt la porte fermée, qui disait de sa voix claire à la vieille Lisbeth : « Papa est tout triste ce soir, comme s'il était fâché. J'ai pourtant été bien sage aujourd'hui ! »



Le village de Grünfeld.



CHAPITRE II

A la lanterne.

Johann Kapfel acheva lentement sa pipe, tout en écoutant au-dessus de sa tête le petit pas vif et menu de Fridoline et le pas plus lourd de la vieille mère. Au bout de quelques instants tout bruit cessa : elles étaient couchées toutes les deux. Alors il vida sa pipe dans le cendrier et la raccrocha à son râtelier ; puis il se leva en poussant un gros soupir et s'en alla visiter les portes et les fenêtres pour s'assurer qu'elles étaient bien fermées. Certainement il n'y avait pas de mauvaises gens à Grünfeld ; mais il faut se méfier des vagabonds, et une bonne précaution ne nuit jamais.

Avant de mettre le verrou à la porte de la maison, Kapfel l'ouvrit pour se rendre compte du temps qu'il faisait dehors. « Brrr ! quelle bise ! avec ce ciel clair, il va geler dur cette nuit.... » Et sa pensée, rapide comme l'éclair, se porta d'abord sur le grand lit et l'édredon moelleux qui l'attendaient au premier étage, et ensuite sur le grabat de la prison et sa mauvaise pailleasse. « Je ne sais seulement pas s'il y a une couverture ; et en tout cas, s'il y en a une, quelle vieille loque sans chaleur ça doit être.... Bah ! ces enfants de bohémiens, ça ne sent ni le chaud ni le froid.... Si j'allais pourtant la trouver

gelée demain matin ? M. le maire ne m'en ferait pas de reproches, peut-être bien ; il dirait : « Mauvaise race ! une de moins, il n'y a pas « grand mal à cela.... » Quel âge peut-elle avoir ? elle n'est guère plus grande que Fridoline.... Il s'en faut de beaucoup que le sort soit pareil pour tout le monde.... Quand on y pense !... »

Oui, quand on y pense, et qu'on est un brave homme, malgré la rudesse d'allures qu'on doit à l'exercice de sa profession, on ne peut pas se décider à aller dormir au chaud, bien à son aise, quand on vient d'enfermer une créature humaine dans une espèce de cave glacée. Johann Kapfel ne mit point le verrou.

« Non, se dit-il, décidément je ne peux pas la laisser comme cela : c'est plus fort que moi. Pourtant, l'amener ici,... méchante comme elle est, on ne sait pas ce qui peut arriver.... Si j'avais seulement une bonne couverture pour l'envelopper ? Mais la mère a la clef des armoires : il faudrait la réveiller, lui expliquer.... Non, cela ne se peut pas ; elle s'inquiète d'un rien, la mère, elle croirait que cette petite va ouvrir nos portes à sa bande et nous faire massacrer. Qu'est-ce que je pourrais bien faire ?... Ah ! une idée.... J'en ai vu bien d'autres pendant la retraite de Russie ! »

Johann Kapfel, satisfait de son idée, monta l'escalier à pas de loup, en prenant bien soin de faire craquer le moins possible les marches du vieil escalier. Il ouvrit doucement la porte de sa chambre à coucher, et alla droit à son grand lit à baldaquin, dont les draps entr'ouverts semblaient l'appeler ; il enleva l'édredon qu'il déposa sur le plancher, et tâta la couverture, comme s'il ne l'eût pas connue depuis longtemps. « Bonne couverture, épaisse, lourde, chaude : bon, cela ! » se dit-il, et un sourire de satisfaction épanouit sa figure ridée. Il roula la couverture, l'emporta, ferma la porte et redescendit dans la salle. Là il décrocha la grosse clef qu'il avait pendue à un clou, près du poêle, prit une lanterne qu'il alluma, et sortit de la maison sans bruit.

Le vent faisait rage, et le garde fut obligé de protéger la flamme de sa lanterne avec un coin de sa couverture. De cette façon la lanterne ne l'éclairait guère ; mais, quand vos pieds ont l'habitude d'un chemin, vous n'avez pas besoin de vous servir de vos yeux pour y marcher droit. Kapfel arriva à la prison, dont il ouvrit la porte en la retenant, comme on fait quand on soulève le couvercle d'une de ces boîtes d'où un diable va sortir pour vous sauter à la figure.



Le diable, c'est-à-dire la petite bohémienne, ne bougea pas ; et Kapfel, dirigeant la lumière de sa lanterne vers l'intérieur de la prison, chercha où elle pouvait bien être. Point sur le lit, toujours ! ni sur le banc.... Il finit par l'apercevoir, petite masse inerte, étendue dans un coin, si immobile qu'il eut un instant de peur.... Mais, comme il se penchait vers elle, elle fit un mouvement pour tâcher de ramener ses pieds nus sous sa pauvre jupe effrangée : elle dormait, mais elle souffrait du froid dans son sommeil.

Johann Kapfel dirigea vers elle le jet de lumière. Oui, elle dormait : les enfants dorment partout, et puis celle-ci était peut-être si lasse ! Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Dix ans ? oui, sa figure les annonçait bien, quoiqu'elle ne fût pas grande ; mais elle avait pâti, c'était visible.... Des carottes crues ! quelle nourriture pour faire grandir un enfant ! Pauvre petite malheureuse ! Ses petits bras, ses petites jambes maigres faisaient pitié.... Elle n'avait pas l'air méchante, à présent qu'elle dormait ; sa figure était même très douce, avec ses longs cils noirs abaissés sur sa joue brune, et sa bouche finement découpée qui laissait voir des dents régulières et blanches. Et quel manteau de cheveux noirs ! Johann n'en avait pas vu de plus beaux, quand il faisait partie de l'armée d'Espagne. Les tresses blondes de Fridoline étaient plus jolies certainement ; mais les belles tresses que cela ferait, si c'était bien peigné parla mère Lisbeth ! Elle n'avait peut-être ni mère ni grand'mère, cette petite-là....

Le brave Johann alla poser sa lanterne sur le banc ; il étendit sa couverture sur le grabat, et, revenant vers la petite fille, il l'enleva dans ses bras avec toutes sortes de précautions. L'enfant était si endormie ou si accablée qu'elle se laissa emporter sans résistance, et reposa avec abandon sa tête fatiguée contre la poitrine du garde, qui en eut le cœur tout remué : que de fois il avait porté ainsi sa petite Fridoline au retour d'une promenade trop longue pour ses jambes ! Il déposa la bohémienne sur le lit, ramena la couverture sur elle et l'y enveloppa comme dans un maillot. L'enfant ne s'éveilla point ; mais au bout d'un instant elle sentit la bonne chaleur et s'enfonça d'elle-même dans le doux nid que Johann lui avait préparé. Sa

respiration devint égale et douce, et une légère teinte rosée se répandit sur ses joues pâles.

« Ah ! voilà qui est bien : elle se trouve mieux comme cela, pauvre brebis ! Il n'y a qu'à la laisser dormir jusqu'à demain matin. »

Et, tranquilisé sur le sort de sa prisonnière, le garde reprit sa lanterne et sortit de la prison. Il rentra chez lui, ferma cette fois la porte au verrou, et alla s'étendre sur son lit sans autres préparatifs que d'ôter ses chaussures. Il ne regrettait pas sa couverture ; cela lui tenait chaud de penser à l'endroit où il l'avait mise. Il se blottit comme il put sous l'édredon : une nuit est bientôt passée, et, comme il l'avait dit, il en avait vu bien d'autres pendant la retraite de Russie.

Pendant qu'il s'endormait, réconcilié avec lui-même, la petite prisonnière, enveloppée dans sa couverture, jouissait d'un doux repos, le plus doux peut-être qu'elle eût connu depuis qu'elle était au monde. Un abri, et une chaude couverture de laine sur une pailleasse ! c'était du luxe pour l'enfant des bohémiens. Depuis dix ans qu'elle était en vie, elle avait n peu partout : dans les bras de sa mère, quand elle avait une mère, dans un chariot ou sur le dos d'un mulet, pendant les voyages de la tribu, sur une poignée de paille ou sur un tas de chiffons, sur l'herbe ou sur la terre nue, et plus souvent à la belle étoile que sous un toit bâti par les hommes. Ce bien-être nouveau l'engourdissait délicieusement ; et, comme il arrive de dormir en sentant qu'on a froid, sans se réveiller pour cela, l'enfant dormait en sentant la douce chaleur qui la pénétrait et rendait la souplesse et la vie à ses petits membres raidis. Elle était si lasse, la pauvre vagabonde, que la faim ne l'empêchait pas de dormir ; et pourtant elle n'avait pas seulement eu le temps de manger les carottes qu'elle arrachait lorsque le garde l'avait prise. Mais à cet âge le sommeil l'emporte sur tout, et ce n'était pas la première fois que l'enfant se couchait sans souper.

Elle dormait encore profondément lorsque Johann Kapfel se réveilla. Au premier moment, il fut surpris de se trouver dans une situation aussi étrange ; mais la mémoire lui revint vite, et il sauta à bas du lit pour aller trouver sa prisonnière. Sa toilette ne fut pas longue à faire, pour de bonnes raisons. Il se plongeait la tête dans l'eau fraîche, s'étira, se secoua, donna un coup de brosse à ses vêtements, et sortit de sa chambre, ses chaussures à la main. Même pour délivrer sa prisonnière, il ne pouvait se permettre de sortir sans que ses souliers fussent cirés.

Il s'escriyait à les frotter à tour de bras, lorsque Fridoline descendit l'escalier en sautant comme un oiseau.

« Ah ! papa ! cria-t-elle d'une voix joyeuse en accourant se jeter dans ses bras. Bonjour, papa ! as-tu bien dormi ? Tu cires déjà tes souliers ? Est-ce que tu vas sortir tout de suite ?

— Oui, j'ai affaire,... il faut que je sorte....

— Pas avant d'avoir déjeuné, toujours ! dit la mère Lisbeth qui arrivait derrière sa petite-fille. Il ne faut pas sortir à jeun, garçon, c'est mauvais pour l'estomac.

— Si tu crois qu'on avait son café au lait tous les matins, à la grande armée !...

— Mais tu n'y es plus, Dieu merci ! elle m'a tiré assez de larmes, ta grande armée.... Là ! voilà mon fourneau qui ronfle : ce sera prêt dans un instant. Fridoline, mets le couvert. »

Johann Kapfel s'assit sans rien dire. Au fond, il n'était pas fâché de reculer l'instant de son entrevue avec la petite bohémienne. Ils ne s'étaient pas quittés dans de très bons termes, la veille au soir. Kapfel l'avait un peu rudoyée : il était dans son droit, mais elle lui en voulait peut-être. Lui, il ne lui gardait pas rancune de ses coups de griffes et de ses coups de dents ; mais, si elle se jetait sur lui sans écouter ce qu'il voulait lui dire, que pourrait-il faire ? Rébellion contre l'autorité légitime, et avec récidive, encore ! Il serait obligé de sévir : on conduirait la petite voleuse dans la prison de la ville, et là.... Oui, là, que deviendrait-elle ? Rien de bon, assurément ; ce n'est pas dans ces endroits-là qu'une fillette apprend à devenir une honnête personne....

Fridoline avait mis sur la table les grandes tasse de faïence de Sarreguemines. « Allons, viens donc, Johann, dit la grand' mère ; qu'est-ce que tu fais là avec ces airs de songe-creux ? Ne laisse pas refroidir ton déjeuner. »

Johann se leva et vint s'asseoir à sa place. Il tailla de longues tartines dans le grand pain de ménage, il y étala du beurre fait la veille par la mère Lisbeth, il les trempa dans un café au lait qui embaumait toute la salle, et il fit tout cela lentement, en affectant de rajouter dans sa tasse tantôt un peu de lait, tantôt un petit morceau de sucre. Il voulait lasser la patience de sa mère, qui était vive de caractère et n'aimait pas à voir traîner les choses.

« Hé ! garçon, lui dit-elle enfin, pour un homme si peu pressé de déjeuner, tu as un fameux appétit, ce matin ! C'est un plaisir de te voir

travailler ! Seulement j'ai le ménage à faire, et un savonnage, et mes cuivres à récurer ; je suis obligée de te fausser compagnie. Fridoline, tu m'apporteras la tasse de ton père, quand il aura fini. »

Dès que la vieille Lisbeth eut disparu dans la cuisine, Johann Kapfel vida sa tasse d'un seul trait ; et, faisant à Fridoline un signe d'intelligence, il lui dit tout bas :

« Chut ! porte la tasse à ta grand'mère et reviens vite : je veux t'emmener avec moi. N'en dis rien surtout ! »

Les enfants aiment le mystère. Fridoline courut porter la tasse et revint toute joyeuse. On allait faire une petite cachotterie à grand'mère ! et ce ne serait pas mal, puisque c'était papa qui la faisait ! Elle trouva son père occupé à remplir une autre tasse qu'il avait tirée du vaisselier.

Il mit la tasse dans les mains de Fridoline.



« Chut ! répéta-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres et en regardant du côté de la cuisine.

— Chut ! » répéta Fridoline en imitant son geste. Il ouvrit la porte et sortit ; Fridoline le suivit dans la rue. Il avait une drôle de tournure, le brave Johann Kapfel, portant un grand bol fumant, comme un garçon de café !

Il s'arrêta devant la porte de la prison.

« C'est là que nous allons, papa ? demanda Fridoline un peu inquiète.

— N'aie pas peur. Hier soir, vois-tu, j'ai arrêté dans le champ de Fritz Handler... une voleuse....

— Tu as bien fait, papa : c'est très mal de voler !

— Oui ; mais la voleuse n'est pas plus grande que toi.... Oh ! mon Dieu, non, presque pas plus grande. Aussi cela m'a fait de la peine d'être obligé de la mettre en prison : ça n'est pas gai, la prison, surtout la nuit.

— Oh ! je crois bien ! je mourrais de peur si l'on m'y mettait ! Il y a peut-être des rats ! Pauvre petite, comme elle a dû avoir froid !

— C'est ce que j'ai pensé ; aussi, après souper, je suis allé lui porter une couverture, et je l'ai enveloppée dedans. Elle dormait, elle ne s'en est pas aperçue.... Oui, tu veux m'embrasser pour ma peine : ça n'est pas de refus, mais il faut attendre que j'aie déposé cette tasse quelque part.... Avec la couverture, elle n'a pas eu froid, mais elle doit avoir faim, puisqu'elle arrachait des carottes crues pour les manger....

— Oh ! la pauvre petite fille ! des carottes crues !

— Alors, tu comprends, je lui porte du café au lait bien chaud, avec un bon morceau de pain : cela lui fera du bien. Seulement je ne l'ai pas dit à ta grand'mère, parce qu'elle est quelquefois un peu..., enfin cela ne lui aurait peut-être pas convenu.... Tiens, regarde.... Ah ! elle dort encore ! »

Johann Kapfel avait ouvert la porte, et la lumière du soleil tombait sur une petite main maigre et brune qui sortait des plis de la couverture. Cette petite main redoubla la pitié du brave homme : avait-elle l'air assez innocent et assez misérable, cette pauvre petite main ! Il s'arrêta, et mettant la tasse et le pain dans les mains de Fridoline :

« Tiens,... c'est toi qui vas lui offrir cela. Elle aurait peut-être peur de moi, parce que c'est moi qui l'ai arrêtée ; au lieu que ta chère petite figure ne peut faire peur à personne. Moi, je viendrai après, pour l'interroger ; mais il faut qu'elle mange d'abord, pour prendre des forces. Va ! ne t'inquiète pas : je reste là derrière la porte. »



Elle dévora le morceau de pain.



CHAPITRE III

Déjeuner. — Interrogatoire. — La mère Lisbeth tranche la question à sa manière.

La petite Fridoline, le cœur palpitant, descendit une marche, deux marches, car le sol de la prison était plus bas que celui de la rue, et se trouva au même niveau que la prisonnière. Elle ne savait pas si elle était contente ou fâchée de ce qu'elle allait faire, la timide petite fille. Elle avait grand'pitié de cette enfant, à peine plus grande qu'elle, qui déterrait des carottes dans les champs parce qu'elle n'avait rien à manger ; mais en même temps elle avait un peu peur d'elle. On lui avait conté tant d'histoires effrayantes de bohémiens qui pillent les villages, qui mettent le feu aux granges, qui enlèvent les enfants ! Il lui semblait qu'il devait y avoir dans cette race, dès l'âge le plus tendre, quelque chose de diabolique : toutes les bohémiennes sont sorcières, c'est connu. La prison était aussi pour quelque chose dans l'émotion de Fridoline : elle n'y était jamais entrée, et elle regardait tout autour d'elle avec une curiosité inquiète. C'était bien triste, c'était bien froid, c'était bien sale, avec toutes ces grandes toiles d'araignées qui pendaient aux poutres, là-haut.... De rats, on n'en voyait point ; mais c'était sans doute la nuit qu'ils venaient, quand la prison était toute noire.... Et Fridoline, en frissonnant, jeta un regard vers le grabat où la

prisonnière dormait encore. On ne voyait toujours que sa petite main qui pendait ; si les rats avaient mangé tout le reste ! Mais non ; la bohémienne fit un mouvement qui découvrit sa tête et son épaule inondée de ses cheveux noirs. Fridoline fut rassurée. Mais voilà qu'une autre inquiétude la prit : comment allait-elle appeler cette petite fille ? Elle ne savait point son nom, et elle ne pouvait pourtant pas lui dire : « Mademoiselle ! »

Tout en faisant ces réflexions, Fridoline s'était avancée jusqu' au lit. Elle marchait à petits pas, en prenant bien garde de ne pas répandre le café au lait qu'elle portait, car Johann Kapfel avait rempli la tasse jusqu'aux bords. Un beau rayon de soleil, entré en même temps qu'elle, l'entourait comme d'une gloire, et les petits cheveux blonds frisés qui couronnaient son front faisaient à sa jolie tête une auréole transparente.

La prisonnière sentit peut-être son doux regard se poser sur elle, car elle étendit les bras, entr'ouvrit les yeux et se dressa sur un coude. Son premier sentiment, envoyant où elle était et en se rappelant comment elle y était venue, fut une colère mêlée de peur, et sa première idée fut de chercher à s'enfuir ; mais elle regarda Fridoline et se sentit rassurée sans savoir pourquoi.

Fridoline était rassurée, elle aussi. Elle sourit à l'autre enfant, et, la voyant si chétive, si défaite, si maigre dans ses misérables haillons, elle fut prise d'une telle pitié que son sourire se mouilla de larmes.

« Mange ! dit-elle à la bohémienne, sans chercher davantage de quel nom elle devait l'appeler. Mange ! c'est bon : c'est du café au lait pareil au mien, cela te fera du bien ! »

Les dents blanches et aiguës de la pauvre affamée brillèrent comme celles d'un jeune loup, et sans regarder la tasse dont Fridoline lui vantait le contenu, elle se jeta sur le morceau de pain, qu'elle dévora avec avidité. Fridoline, tout à fait rassurée, lui souriait et répétait : « Mange, c'est du bon pain de chez nous ! Bois un peu aussi : tu vas t'étouffer. Comme tu avais faim ! Cela te fait du bien, n'est-ce pas ? »

La petite bohémienne ne répondait pas ; mais, quand elle eut apaisé sa faim et qu'il ne resta plus une miette de pain ni une goutte de café au lait, elle saisit dans ses deux mains la tresse blonde qui pendait sur l'épaule de Fridoline, et la pressa passionnément contre ses lèvres.

Fridoline, je dois le dire, était une petite personne très propre et très délicate. Ce sont des qualités ; mais une qualité a souvent pour envers un défaut, et Fridoline était un peu dégoûtée : les choses et les personnes qui

n'étaient pas propres lui inspiraient une répugnance invincible. Or la prisonnière avec sa chevelure emmêlée et hérissée de feuilles sèches et de brins de paille, sa chemise grossière qui ne se souvenait plus d'avoir été blanche, sa jupe rouge effilochée, à paillettes ternies, et son vieux tambour de basque pendu au côté, offrait l'aspect le moins engageant qu'on pût imaginer. Si Fridoline l'avait rencontrée dans la rue, elle n'eût certainement pas voulu la toucher du bout du doigt ; mais, devant cette humble marque de reconnaissance, une tendre pitié l'emporta dans son cœur sur tous les autres sentiments. Elle se pencha sur la bohémienne, et, de sa petite main blanche écartant les cheveux qui lui couvraient le visage, elle mit un baiser sur son front.

La prisonnière se redressa comme poussée par un ressort. Ses grands yeux noirs étincelèrent ; sa figure chétive prit une expression d'étonnement, de reconnaissance, d'admiration, de tendresse ardente ; elle leva vers Fridoline ses mains qui tremblaient, et, murmurant comme en extase : « Oh ! je t'aime ! » elle fondit en larmes.

« Pauvre petite ! dit Fridoline, tout émue. Pourquoi m'aimes-tu ?

— Tu m'as embrassée. Je ne savais pas ce que c'était.

— Comment ! personne ne t'embrasse ? Ta maman ? ta grand' mère ?.... Et tu pleures ! Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas.... Je n'avais jamais pleuré non plus. Je crie quand Nafté me bat, mais je ne pleure pas. C'est bon de pleurer.

— Qui est-ce, Nafté ?

— C'est la femme de Tizko, le chef de la bande. On m'a donnée à elle quand ma mère est morte.



— Ta mère est morte, pauvre petite ! Y a-t-il longtemps ?

— Longtemps ? Je ne sais pas !

— Enfin, l’as-tu connue ? Te la rappelles-tu ? Moi, je ne me souviens pas de la mienne : j’étais toute petite quand elle est morte.

— Je ne sais pas. Je ne l’ai jamais vue. Elle est morte en Espagne, à ce qu’on m’a dit.



— Moi, j’ai un papa, qui est très bon. En as-tu un, ou bien est-ce qu’il est mort aussi ?

— Oui, mort,... en Russie.

— Oh ! c’est très loin ! Papa y est allé, quand il faisait la guerre. Et toi ?

— Moi, j’y ai été avec la tribu. Nous allons par toute la terre ! » dit la bohémienne avec fierté. Fridoline la regarda avec un certain respect : elle était allée deux fois à Katzwiller, et c’était tout ce qu’elle connaissait du vaste monde.

En ce moment Johann Kapfel, qui s’ennuyait derrière la porte, pensa qu’il pouvait à son tour interroger la prisonnière, et il apparut dans la baie restée ouverte. L’enfant poussa un cri de terreur et se laissa glisser vivement à bas du lit.

« Qu’as-tu ? où veux-tu aller ? lui demanda Fridoline d’une voix caressante, en la retenant par sa jupe. C’est papa ! Il est très bon, il ne faut pas avoir peur de lui. Il ne te fera pas de mal : c’est lui qui t’a apporté la couverture et qui t’a enveloppée dedans pour t’empêcher d’avoir froid. »

La faible main de Fridoline n’aurait pas retenu longtemps la prisonnière, si elle eût bien tenu à s’enfuir. Mais sa voix, ses yeux, le souvenir de son baiser ! La bohémienne s’arrêta et se tint debout devant Johann Kapfel, en le regardant d’une façon qui voulait dire : « Es-tu ami ou ennemi ? »

Johann Kapfel se mit à rire. En sa qualité de vieux brave, il faisait grand cas du courage partout où il le rencontrait, et il se trouva beaucoup mieux

disposé pour la petite fille que si elle se fût mise à ses genoux en lui demandant pardon.

« Allons, dit-il en adoucissant sa voix rude de vieux grognard, je vois que nous sommes sage, ce matin ? Aussi je te donnerai la clef des champs, ma belle, si tu promets de ne pas recommencer. Est-ce que tu ne sais pas que c'est défendu de voler ? »

La petite leva les yeux vers lui d'un air étonné : elle ne comprenait pas.

« Oui, reprit le garde, tu volais, hier soir, dans le champ de Fritz Handler. Pourquoi déterrais-tu des carottes ?

— J'avais faim ! répondit l'enfant, comme si elle eût dit la chose la plus simple du monde.

— On ne te donne donc pas à manger dans ta famille ? Tes parents ? les gens avec qui tu demeures ? Où sont-ils, pour que je te conduise à eux ?

— Partis !

— Comment, partis ! sans toi ? Ça ne se fait pas, ces choses-là : on ne laisse pas ses enfants traîner derrière soi comme des chiens qui peuvent vous suivre à la piste,... et encore on les emmène, les chiens, quand on en a !

— Ils ne voulaient plus de moi, parce que je danse mieux qu'Aïred. Les chariots se sont arrêtés dans un village, parce que c'était la fête du pays, et nous avons travaillé.

— A quoi ?

— Mais à faire des paniers, à rétamé des casseroles, à danser, à faire des tours, à dire la bonne aventure.... Je ne sais pas la dire, moi ; il n'y a que les vieilles : Adinah, Zerloné, Sabeya.... Elles voient toute votre vie dans votre main.... Mais je sais danser ; et la dernière fois que j'ai fait la quête, on m'a donné plus qu'à Aïred, qui est la fille du chef, et sa mère m'a battue. Je me suis défendue, j'ai dit : « Adieu ! je tourne le dos à votre route, et vous ne me reverrez plus ! » Je suis partie en courant, et j'ai entendu Nafté qui me criait : « Va-t'en ! la tribu te renie ! » Qu'on ne te voie plus errer autour de nos chariots ». Je n'ai pas retourné la tête.

— Et combien y a-t-il de jours de cela ? demanda le garde.

— Le soleil s'est couché trois fois,... quatre, en comptant le soleil d'hier.

— Où as-tu dormi pendant ce temps-là ?

— Une fois, j'ai creusé un trou dans une meule de foin.... Une autre fois, j'ai trouvé une hutte de bûcheron ouverte.... Le lendemain, je me suis couchée contre une grange, à l'abri du vent : il ne faisait pas froid ce soir-là.

— Et que feras-tu, si je te lâche ? »

Les yeux de la petite étincelèrent.

« Je marcherai jusqu'à ce que je rencontre une autre troupe de notre tribu : il y en a beaucoup qui voyagent.

— Et de quoi vivras-tu en attendant ?

— Oh ! il y a des fruits sur les buissons, et je connais les racines qu'on peut manger. Dans les villages, je danserai et je chanterai, et l'on me donnera du pain. Je pourrai aussi cueillir de l'osier et faire des paniers pour les vendre. »

Johann Kapfel tordait sa moustache d'un air embarrassé.

« Tout ça, ce n'est pas possible, marmottait-il entre ses dents. On n'a jamais vu des enfants de cet âge-là courir le pays tout seuls.... Quel âge as-tu, petite ? »

L'enfant, gravement, toucha ses doigts l'un après l'autre.

« Aux vendanges prochaines, je ne pourrai plus le compter sur mes doigts, répondit-elle.

— Cela veut dire que tu auras plus d'années que de doigts ? Bon : alors tu viens d'avoir dix ans.... Tu n'es pas grande pour ton âge : Fridoline est de ta taille, et elle n'a que huit ans.... C'est bien embarrassant, tout cela : depuis que je suis garde champêtre, je n'ai jamais arrêté que des enfants qui avaient leurs parents pour les réclamer.... Il faudra que je demande à M. le maire....

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous faites donc là, quand je vous appelle et que je vous cherche dans toute la maison ? » dit derrière lui une voix grondeuse. Il se retourna vivement : sa mère venait d'entrer.

« Oui, reprit-elle ; j'ai fini par aller vous chercher dans la rue ; c'est heureux que je sois venue par ici, au lieu de tourner de l'autre côté. Si ç'a du bon sens de disparaître comme cela, sans prévenir ! J'ai cru qu'il était arrivé quelque chose à Fridoline.

— Non ; c'est une petite fille que j'ai arrêtée hier soir dans le champ de Handler : une bohémienne, tu vois !

— Ah ! ces païens-là font des dégâts partout où ils passent.... Tu n'a pris qu'elle de sa bande ?

— La bande est loin ; elle était toute seule.... Elle mangeait des carottes crues qu'elle venait de voler.

— Des carottes ! une jolie nourriture pour lui faire un bon estomac ! Et tu ne me l'as pas amenée ? Je lui aurais donné de la soupe. Johann, mon

garçon, je ne te reconnais plus !

— Mais, mère, puisque je te dis qu'elle volait !

— Voler ? Est-ce que c'est voler, quand on a faim, de prendre des choses qu'on ne vous refuserait pas si on les demandait ? Les Handler sont de braves gens : s'ils l'avaient vue, crois-tu qu'ils ne lui auraient pas donné du pain ? Viens ici, petite. Comment t'appelles-tu ?

— Méryem.

— Ah ! ce n'est pas un vilain nom : on dirait presque un nom chrétien, cela ressemble à Marie.... Eh bien, Méryem, tu dois avoir faim : viens avec moi, que je te donne à déjeuner.

— C'est fait, grand'mère, s'écria Fridoline ravie ; nous lui avons porté du café au lait, papa et moi. Et elle était très contente, parce qu'elle avait grand'faim ; et elle n'avait pas eu froid cette nuit, parce que papa lui avait apporté une couverture.....

— La couverture de ton lit ! Es-tu fou, Johann ? Risquer d'attraper un bon rhume ! Et une si belle couverture ! il faudra tout au moins la battre et la laisser toute la journée au grand air..... Et qu'est-ce que tu vas faire de cette enfant-là, à Présent ? »

C'était justement sur ce point que le garde avait besoin de conseils, et, pour que Lisbeth fût en état de lui en donner un bon, il lui raconta ce qu'il savait de l'histoire de Méryem. La vieille femme haussa les épaules.

« Ce n'est pas la peine de savoir lire et écrire, d'être sergent et d'avoir la croix, pour s'embarrasser de si peu de chose ! dit-elle d'un ton dédaigneux. Puisque ses parents sont morts, elle n'appartient à personne, et l'on ne peut pas la forcer à retourner avec cette vilaine femme qui la battait. Il passe assez souvent des bandes de bohémiens aux environs : quand elle en verra qui lui plairont, elle n'aura qu'à aller avec eux. Mais ce serait un péché de la lâcher dans la campagne à l'entrée de l'hiver, sans personne qui s'occupe d'elle : elle mourrait de faim et de froid. Si elle se conduit bien, nous pouvons la garder jusqu'à ce qu'elle trouve une bonne occasion de nous quitter. Tu diras à Reineck, l'hôte de la Pomme de Pin, de te prévenir quand il y aura des bohémiens dans les villages de la vallée : il est toujours au courant de tout ce qui se passe. »

Personne ne s'était attendra cette solution-là. Mais l'étonnement de Fridoline se changea bientôt en joie, et elle sauta au cou de sa grand'mère en s'écriant : « Quel bonheur ! quel bonheur ! Merci, grand'mère. Tu veux

bien, papa ? Entends-tu, Méryem, tu vas rester avec nous ; tu verras comme nous nous amuserons ! »

L'idée d'habiter une maison non roulante n'était, pas de celles qui hantaient habituellement le cerveau de Méryem ; mais elle avait tant souffert depuis trois jours qu'elle n'eut pas un instant l'idée de résister. Elle laissa prendre sa main par Fridoline, et sortit avec elle de la prison.



Ils vivaient dans leurs grands chariots.



CHAPITRE IV

La toilette de Méryem. — Opinions de deux petites filles sur le vol et la propriété.

Les deux petites filles entrèrent les premières dans la maison ; Lisbeth était restée en arrière et avait retenu Johann pour lui aider à étendre la couverture sur une corde et à la battre avec une baguette, afin d'en expulser « la malpropreté et le mauvais air ». Dans ce temps-là, on ne parlait pas encore de microbes.

Quand elle vint les rejoindre, elle trouva Méryem debout au milieu de la salle, ouvrant de grands yeux devant les recherches de la civilisation, et montrant ses dents blanches dans un rire silencieux. Avec ses haillons aux couleurs fanées, sa chevelure inculte, ses pieds nus et son tambour de basque sous le bras, elle eût fait un modèle très souhaitable pour un peintre ; mais une ménagère alsacienne n'est point un artiste, et elle se soucie moins du pittoresque que de la propreté. Méryem, telle qu'elle était, inspirait à la mère Lisbeth un sentiment voisin du dégoût.

« Fridoline, dit-elle à sa petite-fille, voilà une enfant qui n'est pas habillée. Je vais chercher pour elle dans mes paquets : garde-la ici, et ne la

laisse s'asseoir que sur le banc de bois. Qu'elle n'aille pas me salir l'étoffe de mon fauteuil ! »

La mère Lisbeth pouvait être tranquille : Méryem ne songeait point à s'asseoir. Elle fit le tour de la salle, regardant comme une vraie sauvage le balancier de l'horloge qui allait et venait comme un être vivant, le vaisselier rempli de faïences à fleurs, les images colorées fixées au mur, le grand poêle reluisant et la table aux pieds tournés ; et elle n'avait pas encore tout vu, lorsque Lisbeth vint la chercher et la conduisit dans l'arrière-cuisine. Là elle la déshabilla en un clin d'œil et jeta dans un coin ses pauvres vêtements, qu'elle maniait du bout des doigts avec un air dégoûté ; puis elle la fit entrer dans un tub improvisé à l'aide d'un baquet et d'une cruche, et la savonna comme un caniche, en commençant par la chevelure. Et, quand elle eut imposé à la petite bohémienne la propreté qu'elle exigeait de tout ce qui habitait sa maison, elle appela Fridoline.

« Aide-la à s'habiller : je reviendrai pour arranger ses cheveux. Quelle tignasse, Seigneur ! On voit bien que ces bohémiens ne sont pas des gens comme nous ! »

La mère Lisbeth retourna à son ménage, et Fridoline, enchantée, se mit à étaler sur des chaises la toilette destinée à Méryem. Celle-ci, debout, enveloppée d'un vieux drap qui se collait sur son petit corps maigre, regardait avec des yeux brillants de convoitise la jupe rouge, le corset noir, la chemise blanche à longues manches, brodée aux poignets et à l'encolure, les bas de laine et les souliers ronds. Tout cela, c'étaient des objets défraîchis, usés, que la mère Lisbeth avait raccommodés tant bien que mal à ses moments perdus pour les donner aux pauvres quand l'occasion s'en présenterait ; mais tout est relatif en ce monde, et la petite bohémienne vêtue de haillons y voyait des ajustements de princesse.

« Là ! tout est prêt, dit Fridoline. Es-tu bien sèche partout ? Oh ! tes cheveux, comme ils frisent ! on dirait un matelas qu'on est en train de refaire.

— C'est parce qu'on les a mouillés, répondit Méryem en tordant son épaisse toison, qu'elle fixa sur le haut de sa tête avec un peigne.

— Laisse-moi t'habiller.... Vois-tu, nous sommes de la même taille : la chemise te va très bien. Mets le jupon,... le corset :... il n'a plus de rubans sur les épaules, mais je dirai à grand'mère d'en acheter quand le colporteur viendra. La jupe est un peu large de ceinture,... les souliers sont un peu grands,... mais cela te va très bien tout de même.... C'est grand'mère qui a

tricoté les bas, et moi aussi un peu, dans la jambe ; seulement je ne sais pas faire les diminutions.... Si tu voyais comme tu es belle ! Attends, il faut faire tes tresses ; après cela, tu iras te regarder. Grand'mère ! viens faire les tresses de Méryem ! »

Faire les tresses de Méryem ! c'était plus facile à dire qu'à exécuter, et la vieille Lisbeth, qui s'empara de la petite fille et l'assit sur un haut tabouret avec une grande serviette sur les épaules, cassa plus d'une dent de son grand peigne, et pas mal de cheveux aussi, en démêlant cet écheveau inextricable. Quand l'œuvre fut achevée, elles avaient chaud toutes les deux.

« Là ! viens te voir à présent ! » dit Fridoline à la bohémienne. Elle la prit par la main et l'entraîna dans la salle ; elle monta sur une chaise pour décrocher un petit miroir placé entre deux belles images en couleurs représentant le Pont sur l'Elster et les Adieux de Fontainebleau, et vint le mettre sous les yeux de sa compagne.

Les sauvages aiment la parure, et les bohémiennes sont coquettes dès leur jeune âge. Méryem aimait la toilette, d'autant Plus qu'elle n'avait jamais pu satisfaire ce goût-là. Jamais Nafté ne lui avait rien donné qui ressemblât à quelque chose de neuf : on l'habillait des restes d'Aïred, qui étaient loin de valoir les restes de Fridoline. Méryem, en apercevant sa propre image dans le miroir, fut donc prise d'un accès de joie folle. Elle hésita d'abord à se reconnaître, porta les mains à sa tête, à son corsage, tâta l'étoffe de sa jupe ; et comme Fridoline riait et lui disait : « Oh ! c'est bien toi, va ! » elle se mit à rire aussi aux éclats, d'un vrai rire de sauvage qui ne s'apaisait que pour recommencer de plus belle. Enfin, le rire ne suffisant plus à l'expression de sa joie, elle courut à ses guenilles qui gisaient par terre en un tas piteux, ramassa son tambour de basque et en agita les grelots d'un air de triomphe. Aussi vite qu'un oiseau vole, elle rentra dans la salle, d'un bond s'élança au milieu de la table et se mit à danser.

Elle sautait, tournait, tourbillonnait sur la pointe du pied, s'inclinait, se cambrait, se relevait, les bras arrondis au-dessus de la tête, secouant son tambour de basque et en faisant résonner la peau tendue, sous le frottement de son pouce ou un coup sec de son coude. Et plus elle dansait, plus elle s'exaltait ; ses tresses s'agitaient comme des serpents noirs, sa peau brune et pâle se teignait de rose, ses dents paraissaient plus blanches entre ses lèvres rouges, et ses grands yeux noirs brillaient de plaisir. Fridoline n'avait jamais rien vu de pareil : elle en était dans l'admiration. Elle riait, elle

applaudissait, et, enfin, gagnée par la contagion de l'exemple, elle se mit à danser, elle aussi, en imitant de son mieux les attitudes et les gambades de sa compagne. Mais elle fut bientôt en nage : ce n'était pas là une ronde ou une valse alsacienne.

« Ouf ! cria-t-elle en se laissant tomber, à bout de forces, dans le grand fauteuil de la mère Lisbeth. Je n'en peux déjà plus ! Toi, on dirait que tu danserais comme cela toute la journée sans te fatiguer. Mais quelle jolie danse ! Tu me l'apprendras, dis ?

— Je veux bien : on dansera à deux, c'est encore plus joli.

— Mais je ne pourrai pas danser aussi bien que toi : tu dances trop bien !

— Alors ta mère me battra, comme Nafté ?

— Ma grand'mère ?... Elle ne bat jamais personne ; ce n'est pas une bohémienne, grand'mère Lisbeth ! »

Méryem resta pensive. Une femme qui ne battait ni ses enfants ni ceux des autres, elle n'avait jamais vu cela. Est-ce que vraiment cela se trouvait parmi les gens qui demeuraient dans des maisons ?

« Elle est bonne ! dit Méryem. Elle a grondé le chef, parce qu'il m'avait enfermée.... C'est donc elle qui est le chef ?

Elle se mit à danser.



— Le chef ? Chef de quoi ? Quelles drôles d'idées tu as ! Papa est le garde du village : il empêche les maraudeurs de piller les champs, et il les met en prison quand il les arrête. Il est le fils de grand'mère Lisbeth : c'est pour cela qu'il lui obéit. Est-ce qu'on n'obéit pas à sa mère, chez vous ?

— Oh si ! Mais toi, où est ta mère ?

— Elle est morte, quand je ne savais pas encore marcher. C'est papa qui m'a élevée, et surtout grand'mère, parce que, lui, il est dehors toute la journée pour son état.... Mais tu as fini de danser : viens donc t'asseoir à côté de moi, nous serons mieux pour causer. »

Méryem sauta à bas de la table ; Fridoline se rangea pour lui faire place dans le fauteuil, qui était bien assez grand pour elles deux, et la bohémienne vint se blottir à côté d'elle.

Fridoline était à la fois curieuse et craintive. Elle s'était parfois arrêtée à regarder de loin les campements de bohémiens, et elle aurait bien voulu savoir comment ils vivaient dans leurs grands chariots recouverts de toile ; mais elle n'aurait jamais osé s'en approcher ni leur parler. Avec Méryem, c'était différent : elle pouvait la questionner tout à son aise, sans crainte d'être enlevée, bâillonnée et jetée avec les pieds et les mains liés dans un de ces mystérieux chariots. Elle ne courait aucun danger,... à moins que Méryem ne lui jetât un sort.... Mais il n'y avait que les vieilles bohémiennes qui étaient sorcières ; Méryem ne l'était pas encore, bien sûr, puisqu'elle ne savait même pas dire la bonne aventure !

« Dis-moi, Méryem, reprit Fridoline en passant son bras autour du cou de la bohémienne, y avait-il beaucoup d'enfants dans la troupe ? et dansaient-ils tous comme toi ?

— Oh non, pas comme moi ! C'était moi la meilleure danseuse. On disait que, quand j'aurais grandi, je surpasserais la Conchita, une gitana d'Andalousie, qui est célèbre dans toutes nos tribus. Mais chez nous il n'y a que les filles qui dansent ; les garçons font autre chose. Et elles étaient toutes jalouses de moi, surtout Aïred.

— Moi, je ne serai pas jalouse, Méryem, et je t'aimerai ! »

Méryem la regarda.

« Tes yeux sont doux, petite fleur rose ! ils me font penser aux yeux de Zaki.

— Qui est-ce, Zaki ?

— Un garçon de la tribu, qui me portait dans ses bras quand j'étais trop fatiguée, et que Tizko ne voulait pas me laisser monter sur les chariots.

— Et tu l'as quitté ?

— Non. Tizko le détestait, parce qu'il me défendait quand on voulait me battre, et il l'a vendu au chef d'une bande qui allait du côté du soleil levant. Nous, nous avons pris le chemin de la France, pour aller ensuite en

Espagne. Tu vois, nous ne pouvions pas nous retrouver. Tu sais où c'est, la France et l'Espagne ?

— La France, c'est ici ; l'Espagne, je ne sais pas..... On apprend cela à l'école, et je n'y ai pas encore été. »

Méryem fit un geste de mépris.

« Ah ! l'école ! nous n'allons pas à l'école, nous autres.... Mais peut-être que, vous, vous avez besoin d'apprendre pour savoir.... Nous regardons le soleil : pour traverser la France, d'ici il n'y a qu'à marcher du côté où on le voit se coucher tous les soirs ; pour aller en Espagne, il faudra descendre vers le côté où le soleil brille à midi : on passe des montagnes, et l'on y est. Voilà comment nous voyageons ! »

Fridoline était émerveillée.

« C'est dans vos chariots que vous voyagez comme cela ?

— Dans nos chariots, oui ; c'est-à-dire on met dans les chariots les hardes, la vaisselle, tout ce que nous voulons emporter, et puis les vieilles femmes, les enfants et les malades. Les jeunes vont à pied ; il faudrait trop de mulets ou de chevaux pour traîner toute la bande.

— Mais vous n'allez pas vite, alors ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Nous ne sommes jamais pressés d'arriver. Quand nous avons faim, le chef ordonne d'arrêter ; on dresse un foyer, on allume le feu, on prépare la nourriture, on la mange et l'on repart. Quand la nuit vient, on dresse la tente et l'on dort.

— Il vous faut beaucoup de provisions, dans vos chariots ? Avez-vous de la choucroute, du lard, des pommes de terre, de la farine, de la bière ? »

Méryem éclata de rire.

« Des provisions ? Est-ce qu'il n'y a pas de poissons dans les rivières, et de gibier dans les forêts ? Les arbres ont des fruits, et il y a des légumes dans les champs. Nos jeunes gens sont adroits, ils ne nous laissent manquer de rien.

— Mais s'ils cueillent les fruits sur les arbres, c'est voler ! s'écria Fridoline, à qui son père avait inculqué de bonne heure le respect de la propriété.

— Pourquoi ? C'est le soleil qui les fait pousser pour ceux qui en ont besoin. Les petits oiseaux ne se gênent pas pour les manger, tu sais bien !

— Ce n'est pas la même chose, murmura Fridoline en secouant la tête. Et pour avoir des souliers, des robes, comment faites-vous ?

— Nous nous arrêtons dans les endroits où il y a une foire : les chefs savent cela. Alors nous gagnons de l'argent. Le chef le distribue, et chacun fait ce qu'il veut de sa part. Zaki m'avait acheté, avant de nous quitter, un beau collier de corail à la foire de Fulda ; mais Nafté me l'a pris pour le donner à sa fille, la voleuse ! »

La voix de Méryem avait changé subitement ; elle était devenue rauque, et ses yeux lançaient des éclairs.

« Comme elle a l'air méchant ! » pensa Fridoline ; et elle demeura silencieuse, cherchant en elle-même quelle différence il pouvait bien y avoir entre voler un collier, action qui révoltait tant Méryem, et voler des cerises, ce qui lui semblait tout simple. Elle n'eut pas le temps ce jour-là de trouver la solution de ce Problème : la mère Lisbeth appela les deux petites filles pour l'aider à son ménage, fort retardé par les événements du matin.

Tout est relatif en ce monde. Quand Fridoline allait chez le docteur Honoré, le médecin de Freithal, elle osait à peine remuer, et parlait tout bas comme dans une église, par respect pour les merveilles qu'elle y voyait. Méryem, chez le garde, aurait dû ressentir la même admiration respectueuse, car cette maisonnette de village était un palais en comparaison du chariot où elle avait vécu. Mais il se mêla bien vite à ce sentiment un dédain de sauvage pour les recherches de la civilisation, et elle répondit fièrement à Fridoline, qui lui demandait si elle ne serait pas contente de demeurer dans une maison, de manger tous les jours un bon dîner et de coucher dans un bon lit :

« Oh ! peut-être que c'est nécessaire pour les roumi, tout cela ; mais, nous autres bohémiens, nous n'avons pas besoin de tant de choses pour vivre ! »



Elle le saisit par son collier.



CHAPITRE V

Réflexions de la mère Lisbeth. — Ce n'est pas le chien qui a commence.

La mère Lisbeth était une excellente femme, charitable et toujours disposée à la pitié. C'était bien à elle qu'on aurait pu dire : « Méfiez-vous de votre premier mouvement, car il est bon ». Quand elle voyait son prochain dans la misère ou dans le danger, elle ne réfléchissait pas, ne calculait rien, et ne voyait qu'une chose, c'est qu'il fallait l'en tirer. La réflexion venait plus tard ; alors elle s'apercevait qu'elle avait peut-être bien fait une sottise, et elle en voulait un peu aux gens en faveur de qui elle l'avait faite : Son premier mouvement, devant Une enfant seule au monde, à peine couverte de haillons, et assez affamée pour dévorer des racines crues, avait été de la recueillir, comme elle aurait souhaité qu'on fit à Fridoline, si Fridoline se fût trouvée à la place de Méryem. Mais à présent, elle commençait à trouver bien des inconvénients à cette adoption. Cette petite fille ne paraissait pas méchante ; mais, avec ces races-là, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Il faudrait la surveiller sans cesse,... et la grand'mère, tout en faisant les lits à l'étage supérieur, prêtait l'oreille aux bruits qui venaient de la salle.... Bon ! les petites filles riaient toutes les deux : il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.... Pourvu que Johann eût songé à s'informer, en faisant

sa tournée du matin, des gens qui pourraient le prévenir quand il passerait une bande de bohémiens dans les environs ! Car enfin, cette pauvre petite était digne de compassion, on ne pouvait pas dire le contraire, et ce serait une bonne œuvre de la soigner et de la remplumer un peu ; mais quant à la garder longtemps.... « Ces enfants de païens, ça n'a jamais entendu parler du bon Dieu, et ça apprend la sorcellerie dès le berceau : qui sait si celle-là n'est pas déjà capable de jeter un sort sur nous, ou sur nos bêtes, ou sur celles des voisins ? Je voudrais bien savoir ce qu'en pensera M^{me} Schaps, et aussi Christine Moser, et M^{me} Reineck, l'aubergiste de Freithal ;... elle doit en voir passer, des troupes de bohémiens, de son auberge qui est au bord de la grande route ! Il faut espérer qu'il en viendra bientôt,... et il faut espérer aussi qu'ils ne seront pas méchants, car si ceux-là devaient encore la battre.... Après tout, ce n'est peut-être pas vrai, ce qu'elle nous a dit : ces bohémiens sont tous menteurs... J'ai peut-être bien eu tort de la prendre,... mais est-ce que je pouvais faire autrement ? »

La bonne Lisbeth aurait pu continuer son monologue pendant toute l'éternité sans arriver à une conclusion ; mais son raisonnement fut tranché à son milieu par un cri aigu venant du jardin, qui lui fit descendre l'escalier aussi vite que ses vieilles jambes voulurent aller.

Voici ce qui s'était passé : Méryem, qui n'avait pas l'habitude de vivre entre des murailles, s'était bientôt sentie à l'étroit dans la salle, et elle avait proposé à Fridoline d'aller dehors. Fridoline ne demandait pas mieux ; dans le jardin, elle avait tant de choses à montrer à Méryem ! Plus de fleurs, la saison en était passée ; mais, quand le printemps reviendrait, Méryem verrait comme c'était joli, toutes les giroflées jaunes qui poussaient entre les pierres du vieux mur et sur le toit de la grange ! Et les lilas qui donnaient de l'ombrage tout près de la maison ! Et les beaux lis blancs qui alternaient dans les plates-bandes avec les poiriers en quenouilles ! Fridoline trouva encore, sur un grand rosier du Bengale qui encadrait la porte, deux boutons que la Première gelée avait empêchés de s'épanouir ; elle les cueillit, mit l'un à son corsage et donna l'autre à Méryem, qui le piqua dans ses cheveux noirs. Puis elle la mena voir la belle vache suisse dans son étable, les pigeons familiers qui venaient manger dans sa main, les poules qui caquetaient en cherchant dans le fumier des insectes et des graines pour leurs poussins, et jusqu'à la logette vide dont le dernier habitant avait été le petit cochon tacheté qui avait fourni de si fameux lard. Et quand elles eurent

tout regardé, elles ouvrirent la porte à aire-voie qui donnait sur la rue, et firent quelques pas au dehors pour mieux voir les passants.



Il arriva qu'à ce moment un garçon boucher de Freithal, qui apportait de la viande de bœuf et de mouton aux gros bonnets de Grünfeld, vint à passer avec son chien. Il y a partout des polissons qui se plaisent à tourmenter les animaux. Quelques gamins, qui jouaient dans le ruisseau, trouvèrent fort amusant de se saisir du chien et d'attacher à son rudiment de queue un fagot d'épines. L'animal, qui était une bonne pâte de chien, se laissa faire, croyant sans doute à un jeu ; mais, quand il sentit les épines lui battre les jambes, et que les enfants l'excitèrent à courir en riant et en criant, il se retourna et montra les crocs à ses persécuteurs. La bande tourna les talons : le chien courut après, de plus en plus exaspéré, car plus vite il courait, plus le fagot d'épines se faisait sentir. Les gamins ne riaient plus. Ils arrivèrent en fuyant devant le jardin d'où venaient de sortir Méryem et Fridoline, et, voyant la porte ouverte, ils entrèrent pour s'y mettre à l'abri, de sorte que le chien ne trouva plus devant lui que les deux petites filles.



Ce fut alors que Fridoline, croyant sa dernière heure venue, poussa le cri que sa grand'mère avait entendu ; mais la bohémienne ne cria point : pâle,

les yeux brillants, elle se jeta entre Fridoline et le chien furieux, qu'elle saisit par son collier où elle se cramponna des deux mains, en le tirant en arrière de toutes ses forces. Le chien hurlait, bondissait, cherchait à s'élancer sur Fridoline, puis à se retourner contre Méryem ; Méryem criait à Fridoline : « Sauve-toi, sauve-toi vite ! je ne peux plus le retenir ! » et pourtant elle ne lâchait pas prise. Pour Fridoline, elle restait là pétrifiée, ne voulant pas abandonner Méryem et ne se sentant pas le courage de venir à son secours. Et les gamins, bien en sûreté derrière la porte du jardin, regardaient la lutte comme un spectacle.

Enfin le chien, dans un violent bond de côté, happa une des tresses noires de Méryem et tira dessus en secouant la tête, si fort que la petite fille, qui ne s'y attendait pas, fut toute saisie et relâcha son étreinte. Le chien en profita pour se délivrer. C'était lui maintenant qui tenait Méryem ; il sauta sur elle, la renversa, la piétina, et, sans lui laisser le temps de se relever, il la mordit profondément à l'épaule. Méryem poussa un cri et s'évanouit.

« Ah ! Seigneur ! il l'a tuée ! s'écria la mère Lisbeth, qui accourait toute tremblante. Fridoline, sauve-toi, pour l'amour de Dieu ! C'est bien sûr un chien enragé ! »

Un chien enragé ! A cette idée terrible, les enfants, ne se fiant plus à la solidité de la porte à claire-voie, se dispersèrent dans le jardin, cherchant où se cacher. Il en grimpa deux sur le toit du poulailler, d'autres allèrent demander l'hospitalité à la vache noire, pendant que le reste s'entassait dans la logette vide de dom pourceau.

Mais personne ne courait plus aucun danger. Aux cris de la mère Lisbeth, un coup de sifflet avait répondu, et le chien s'était subitement redressé, abandonnant sa proie.

Le coup de sifflet, c'était l'appel du garçon boucher, étonné de ne plus voir son chien trotter sur ses talons. Il tenait à son chien : c'était un bon chien de garde, et il ne voulait pas qu'on le lui volât. En approchant, il vit la mère Lisbeth tout agitée, embrassant Fridoline qui pleurait, et, à côté de son chien qui semblait attendre un second appel, une petite fille étendue, le visage contre terre.

« Rustaud ! que fais-tu là ? cria-t-il d'une voix de tonnerre. Ici, Rustaud ! »

Décidément il fallait obéir. Rustaud jeta un regard de regret féroce à la pauvre Méryem, et se dirigea vers son maître.

« Ne l'approchez pas, il est enragé ! cria au garçon la vieille Lisbeth.

— Enragé ! pas plus que vous ou moi, la mère. C'est joli de calomnier comme ça le pauvre monde ! Enragé, mon brave Rustaud !... Ah ! voyez s'il n'y avait pas de quoi le devenir, enragé ! A-t-on jamais vu des garnements pareils ? »

Tout en parlant, il caressait son chien et le débarrassait de sa malencontreuse traîne, et Rustaud sautait autour de lui et lui léchait les mains en faisant entendre une série de petits grognements qui voulaient dire : « A la bonne heure, tu me comprends, toi ! »

La vieille Lisbeth, rassurée pour Fridoline et pour elle-même, s'en vint relever la pauvre Méryem. Elle paraissait morte, et la belle chemisette blanche qu'elle avait été si joyeuse de mettre, le matin, était toute rouge de sang.

« Voyez ce qu'il a fait, votre monstre de chien ! s'écria Lisbeth. Quand on a une bête féroce comme cela, on la garde chez soi, entendez-vous ?

— Faites excuse, madame Kapfel, ce n'est pas Rustaud qui a commencé. Vous voyez bien ce qu'on lui avait mis à la queue. Il m'attendait bien tranquillement à la porte de la cure ; M^{lle} Charlotte, la sœur de M. le curé, ne voulait pas le laisser entrer, rapport à sa chatte qui a des petits. Cette mauvaise pièce aura profité de cela pour lui jouer un tour : il a bien fait de se défendre.

— Ce n'est pas elle, cria Fridoline au milieu de ses sanglots, ce sont les méchants garçons, Frantz Bével, Maclin, Nicolas Hirt, Jôsef Swebach, et encore d'autres. Et Rustaud a voulu me mordre parce que j'étais dans son chemin, et Méryem m'a défendue. Pauvre Méryem ! »

Le garçon était consterné. Il s'agenouilla près de l'enfant, la regarda, la toucha, écouta si elle respirait.

« Elle n'est pas morte, toujours ! dit-il. Voyons, madame Kapfel, tâchons d'arranger l'affaire sans qu'on l'ébruité. Moi, je ne suis pas fautif : c'est le patron qui m'a dit d'emmener Rustaud pour le promener. Mais cela me fâche tout de même qu'il soit arrivé du mal à cette brave petite fille. Quand je pense à tous ces couards de garçons,... en voilà qui feront de fameux soldats, ma parole ! Allez déshabiller l'enfant, et baignez son épaule avec de l'eau fraîche en attendant le médecin ; je vais vous l'envoyer dès que j'arriverai à Freithal. C'est moi qui le payerai, et je le prierai de ne rien dire.... Si l'on obligeait le patron à se défaire de Rustaud, il ne me le pardonnerait pas, et je n'aurais qu'à me chercher une place. »

La mère Lisbeth comprenait bien que ce garçon n'était pas cause du malheur, et elle ne voulait pas lui faire arriver d'ennuis. Elle promit de ne rien dire et se hâta d'emporter la petite fille, qu'elle déshabilla et coucha dans le lit de Fridoline ; puis elle lava ses plaies avec de l'eau fraîche, ce qui lui fit rouvrir les yeux. Mais, dès qu'elle eut repris connaissance, elle commença à gémir et à se plaindre : les crocs de Rustaud avaient pénétré bien profondément dans la pauvre petite épaule, et c'était pitié de voir ce sang et ces trous livides. Fridoline ne faisait que pleurer, pendant qu'elle tenait la cuvette d'eau fraîche et les linges dont sa grand'mère se servait. Méryem la regardait d'un air étonné.

« Est-ce que tu pleures pour moi ? » lui demanda-t-elle d'une voix faible, car la perte de son sang l'avait épuisée.

Fridoline fit un signe qui voulait dire oui, et ses larmes redoublèrent. Alors Méryem sourit et essaya de soulever sa tête en lui tendant ses lèvres comme pour un baiser ; mais elle était trop faible : sa tête retomba et elle ferma les yeux.

Elle lava ses plaies.



« Oh ! grand'mère, dit Fridoline désolée, est-ce qu'elle va mourir ?

— J'espère bien que non, la brave petite fille ! Allons, il peut y avoir de bonnes gens parmi ces païens : je n'aurais jamais cru cela.... Ah ! mon Dieu, voilà Johann qui rentre, et mon dîner n'est pas prêt. C'est la première fois que ça m'arrive depuis qu'il est revenu de l'armée.... Ah ! si, il y a eu aussi le jour de ta naissance ; mais ce jour-là il ne s'en est pas aperçu, il était bien

trop content.... Reste un peu avec Méryem, pendant que je vais finir ma cuisine. »

En effet, Johann Kapfel rentrait, mis en appétit par la marche et le grand air, et sa figure s'allongea quand il apprit que le dîner était en retard. Mais, comme il disait, il en avait vu bien d'autres pendant la campagne de Russie, et il alluma une pipe Pour s'aider à prendre patience.

Tout en mettant le couvert, Lisbeth lui raconta l'événement qui lui avait fait quitter sa marmite.

« Nom d'un canon ! s'écria-t-il en donnant sur la table un coup de poing qui fit trembler toute la vaisselle, sait-on à quoi on est exposé en ce monde ! Me voilà, moi, Johann Kapfel, garde champêtre de Grünfeld, qui ai passé ma matinée à circuler dans la campagne, pour arrêter les maraudeurs et chasser les chiens errants ; et pendant ce temps-là, il y en avait un, maudite bête, qui se jetait sur ma propre fille, devant ma propre Porte ! Ah ! si j'avais été là, comme je vous l'aurais étranglé, son chien, à ce boucher de malheur.... Mais ce n'est pas fini : je vais porter plainte, je vais dresser procès-verbal....

— Tu ne feras pas cela, Johann ! j'ai promis au garçon que nous ne dirions rien. Ce n'est pas sa faute.... Tu ne veux pas lui faire perdre sa place ? C'est Michel Kalb, le fils de la vieille ravaudeuse : il fait vivre sa mère. Tu ne veux pas les mettre tous deux sur la paille ? Il a promis d'envoyer le médecin pour guérir la petite.

— Cette pauvre petite, elle a un fameux courage, dans un si petit corps ! Elle me rappelle la cantinière du 26^e, une femme haute comme rien du tout, et menue ! Eh bien, à Iéna, elle a été tout de même chercher son mari blessé, et l'on tirait encor sur ce point-là ! c'est merveille qu'elle n'ait rien attrapé. Les femmes, quand elles sont braves, rien ne les arrête : c'est comme cela ! »

Quand Johann Kapfel était une fois lancé dans les souvenirs de l'armée et en particulier du 26^e, il en avait pour quelque temps. La mère Lisbeth put à loisir achever de préparer le dîner, et, quand elle le posa enfin sur la table, Johann ne pensait plus à dresser procès-verbal à personne. Il voulut seulement aller voir la blessée : ses yeux s'étaient refermés, et l'on eût pu croire qu'elle dormait, si elle n'eût pas gémi de temps en temps et si son petit corps chétif n'eût pas été secoué par des frissons.

« Elle a la fièvre, pour sûr, dit le garde, et je suis sûr qu'elle a grand'soif : tous les blessés sont comme ça. Si elle avait des blessures de sabre ou de

baïonnette, ou même d'arme à feu, je saurais bien la soigner ; mais les morsures, je ne m'y connais pas.... Ce docteur devrait bien venir ! mais voilà, ces messieurs-là ont toujours besoin d'un tas de préparatifs avant de se mettre en route. Si c'était moi, il y a déjà longtemps que je serais arrivé ! »

Et Johann Kapfel alla se mettre à table, où il dîna de grand appétit, non sans aller bien des fois à la fenêtre pour regarder si le docteur ne venait pas.



Le docteur ne ménagea pas Fanchette.



CHAPITRE VI

Le médecin et sa mère. — Où la maladie fait plus de bien que de mal.

Le docteur Louis Honoré, l'unique médecin de Freithal, était un brave homme très actif et très charitable, comme sont beaucoup de médecins de campagne ; et comme il possédait, en dehors des gains de sa profession, une honnête petite fortune, et que sa santé avait toujours été excellente, il se trouvait parfaitement heureux. On est heureux, n'est-ce pas ? quand on trouve à satisfaire ses goûts. Eh bien, le goût du docteur étant de voir autour de lui des visages amis, il s'arrangeait de façon à se faire aimer de tout le monde. Il était jour et nuit au service de tous, pauvres comme riches ; il restait même plus longtemps chez les pauvres que chez les riches, leur posait plus de questions, leur donnait plus d'explications : « Parce que, disait-il, ces gens-la, n'ayant pas reçu d'instruction, n'ont pas l'esprit bien débrouillé ; ils oublieraient souvent de vous dire des choses utiles, et ils ne se souviendraient pas de vos recommandations, si vous ne leur mettiez pas les points sur les i. Et puis ils sont parfois timides : il faut leur tirer les paroles de la bouche, et un médecin a besoin de tout savoir. »

Une des choses que le docteur Honoré avait besoin de savoir, c'était l'état des armoires et du garde-manger de ses pauvres clients. Comment voulez-vous qu'un convalescent se guérisse, s'il n'a pendant l'hiver que des vêtements de toile à se mettre ? Comment voulez-vous qu'il reprenne des forces, s'il n'a que de l'eau à boire et des pommes de terre à manger ? Et comme le docteur tenait à guérir ses malades, il se hâtait, en rentrant chez lui, de descendre à la cave et de choisir, parmi ses vieux vins, celui qui devait achever la cure commencée. Puis il passait au salon, où une vieille petite dame coiffée d'un bonnet de dentelle noire tricotait auprès de la fenêtre : « Mère, il me faudrait un bon gilet de laine pour le vieux Schmitz,... un jupon pour la femme du hardier,... des bas pour les enfants de Gaspard.... » Et la vieille petite dame souriait à son brave homme de fils, plantait son aiguille à tricoter dans les boucles de ses cheveux gris, et s'en allait à son magasin, une vraie boutique de friperie, où l'on aurait trouvé au besoin de quoi habiller tout le village. Les pauvres gens le connaissaient bien, son magasin ! ainsi que son fruitier et son cellier à provisions ; et ils avaient coutume de dire : « Le docteur et M^{me} Honoré, les deux font la paire : ils sont aussi bons l'un que l'autre. »

C'était une des principales occupations de M^{me} Honoré, ce magasin ; et elle le tenait avec un ordre admirable. Dès qu'un vêtement à elle ou à son fils était déclaré hors de service, vite elle le transformait pour l'usage de ses protégés : il était nettoyé, retourné, raccommodé, et prenait place sur les rayons de ses armoires jusqu'au jour où il trouvait un nouveau propriétaire. Et ce n'était pas tout : le chanvre et le lin que filaient Salomé, la cuisinière, et sa nièce, la petite Orchel, pendant les veillées d'hiver, devenaient de bon linge pour le magasin de M^{me} Honoré ; et les énormes écheveaux de laine que le colporteur Jacob Peter lui apportait tous les six mois de la ville, à l'époque de la foire, devenaient de bons et chauds tricots, qui donnaient du cœur à l'ouvrage au pauvre monde. Il fallait voir les figures épanouies des pauvres gens qui sortaient de la maison du docteur, en saluant et en répétant d'un ton joyeux : « Merci bien, monsieur le docteur ; merci, ma bonne dame ; Dieu vous le rende ! » Le docteur les regardait s'éloigner, échangeait un sourire avec sa mère et repartait pour une nouvelle tournée de visites en se disant dans la joie de son cœur : « Quel heureux homme je suis ! »

Outre le goût de faire du bien, le docteur en avait un autre : il aimait la musique. Par là encore, il était heureux, et cela tenait à la modération de son caractère. S'il lui eût fallu des orchestres de deux cents musiciens, des

opéras qui durent trois jours, des orgues comme celui de Fribourg, il en aurait été pour ses regrets. Freithal avait beau être un gros bourg pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, son église, dédiée à saint Conrad, ne possédait en fait d'orgue qu'un simple harmonium ; on n'y jouait point du tout l'opéra, et il ne s'y trouvait d'autre orchestre que celui qui faisait danser la jeunesse dans la grande salle de la Pomme de Pin. Mais le docteur aimait sa musique à lui, celle qu'il faisait. Le soir, il tirait de son étui un vieux violon italien qu'il avait acheté chez un brocanteur, du temps qu'il faisait ses études médicales à Strasbourg, et il jouait des airs de l'ancien temps, que sa mère accompagnait sur son piano. Après. chaque air, ils s'arrêtaient et parlaient de ce qu'ils venaient de jouer : c'était une manière de faire durer leur plaisir.

Mais c'était bien autre chose lorsque des musiciens, passant par Freithal, s'arrêtaient à l'auberge de la Pomme de Pin. L'hôte, maître Kasper Reineck, dès qu'il avait vu leurs instruments, envoyait prévenir le docteur. Le docteur arrivait, liait conversation avec eux, leur indiquait les curiosités du pays, et finissait par leur proposer de faire un peu de musique. Il avait chez lui tout ce qu'on pouvait jouer, à deux, trois, quatre instrument ou davantage. C'étaient ses jours de grand bonheur, ceux où il pouvait faire sa partie dans un morceau d'ensemble : ses partenaires trouvaient dans sa maison un si bon accueil, un si bon dîner et de si bon vin, que tous promettaient de revenir ; et il y en avait qui tenaient leur promesse et devenaient ses amis.

Ce fut chez le docteur Honoré que vint frapper Michel Kalb, le garçon boucher, pour le prier de guérir la pauvre petite Méryem. Il n'avait pas mis grand temps à faire le chemin : la route descendait, et il n'avait pas cessé de courir, avec Rustaud sur ses talons, qui aimait beaucoup mieux cela que de marcher lentement en s'arrêtant à toutes les portes. Il trouva le docteur qui venait de sortir de table, et qui prenait son café en compagnie de sa mère. Il n'aimait pas beaucoup à être dérangé à cette heure-là, le docteur : c'était l'heure de sa récréation, disait-il, et il pensait l'avoir gagnée, après avoir visité des malades depuis le matin. Mais, quand il sut de quoi il s'agissait, il avala bien vite son café, monta sa jument Fanchette et partit pour Grünfeld.

Il n'alla pas si vite que Michel Kalb, qui pourtant ne marchait qu'avec deux jambes ; mais cette fois la route montait, et elle aurait monté bien davantage, si on ne l'eût pas tracée en zigzags. Freithal s'étalait dans la vallée, au pied d'un rameau des Vosges, et Grünfeld était niché déjà un peu haut dans la montagne, sur un plateau riche en pâturages et en arbres

fruitiers. Cependant le docteur ne ménagea pas Fanchette : il était pressé d'arriver, se défiant justement des crocs de Rustaud.

« Ah ! voilà le médecin ! dit Johann Kapfel, qui regardait pour la dixième fois par la fenêtre. Va vite avertir ta grand' mère, Fridoline ; je vais le recevoir et vous le conduire là-haut. »

Un instant après, le docteur mettait pied à terre devant la maison. Il attacha Fanchette à l'anneau de fer fixé dans le mur, à côté de la porte, au-dessus du banc de pierre où la mère Lisbeth venait s'asseoir pendant les soirées d'été, et il suivit Johann Kapfel, qui était venu poliment au-devant de lui, son bonnet de fourrure à la main.

« Ah ! monsieur le docteur, ça fait pitié ! lui dit-il. Des blessures, vous pensez bien, ça n'est pas fait pour m'étonner : sur des hommes, ça paraît tout naturel. Mais dans une pauvre petite chair d'enfant ! Venez, elle est en haut. Ma mère est auprès d'elle et Fridoline aussi. »

Méryem était maintenant agitée et brûlante, elle rejetait ses couvertures, et, les mouvements qu'elle faisait augmentant son mal, elle poussait par moments des cris de douleur. Le docteur s'était muni de ce qu'il lui fallait pour la soigner : comme il n'y avait point de pharmacien à Freithal, il avait toujours chez lui Une provision de médicaments usuels qu'il fournissait à ses malades. Il pansa les blessures de Méryem, lui fit boire une potion calmante, et l'enfant, apaisée, tomba dans un demi-sommeil. Alors le docteur sortit doucement de la chambre, en faisant signe à Lisbeth et à Kapfel de le suivre.

« Cette enfant n'est pas à vous ? leur demanda-t-il.

— Non, monsieur le docteur ; c'est une petite bohémienne que j'ai arrêtée hier au soir parce qu'elle volait dans les champs. Elle a passé la nuit en prison ; mais j'ai réfléchi que ça ne l'avait pas nourrie, et ce matin je lui ai porté à manger avec ma petite Fridoline. Et puis, comme elle paraissait bonne fille, nous avons décidé, la mère et moi, de la garder jusqu'à ce qu'elle trouve l'occasion de rejoindre sa bande. Michel Kalb vous a dit le reste, n'est-ce pas ?

— Oui. Son chien est un fameux chien de garde, on ne peut pas dire le contraire ; s'il n'avait pas été arrêté par le coup de sifflet de son maître, il aurait achevé l'enfant.

— Oh ! Seigneur ! murmura la vieille Lisbeth en joignant les mains. Croyez-vous qu'elle en mourra, monsieur Honoré ?

— Des morsures, non ; mais elle a perdu beaucoup de sang, et elle a mené une vie de misère depuis qu'elle est au monde, cela se voit : elle sera longue à se remettre. Vous feriez peut-être bien de la porter à l'hôpital de Katzwiller ; je vous donnerais une lettre pour la supérieure et une pour le médecin. »

Kapfel et sa mère se regardèrent.

« Est-ce que tu voudrais ? » disaient les yeux de la mère. « Jamais de la vie ! » répondaient les yeux du fils. Ce fut Lisbeth qui porta la parole.

« Non, monsieur le docteur, dit-elle d'un ton décidé. Elle s'est fait mordre à la place de Fridoline : nous n'aurions pas mis Fridoline à l'hôpital, n'est-ce pas ? Nous la soignerons chez nous. »

La figure du docteur s'éclaira d'un bon sourire.

« Très bien ! vous êtes une brave femme, madame Kapfel. Je vais vous expliquer ce qu'il faut faire, et je reviendrai demain. Un peu plus tard, quand elle n'aura plus de fièvre, il lui faudra de bonne viande, un peu de vin vieux, des fortifiants ;... mais ne vous inquiétez pas, ma cave n'est pas vide de sitôt.... Allons, bon courage. L'enfant aura le délire, mais n'ayez pas peur, cela passera avec la fièvre.... Ah ! à propos, connaissez-vous les mauvais drôles qui ont attaché des épines à la queue du chien ? J'ai deux mots à leur dire. »

Fridoline en avait reconnu deux ou trois. Elle les nomma au docteur, qui, avant de s'en retourner, eut soin de passer chez leurs parents pour leur faire tirer les oreilles. « Rien n'est plus immoral que de laisser impunis les méfaits des enfants », pensait-il ; et il avait raison.

Il ne fut plus question de donner la volée à l'hirondelle prisonnière : elle n'était plus capable de se servir de ses ailes. Elle eut d'abord des jours et des nuits de délire, appelant Zaki et tendant les mains pour le saisir, ou cherchant à fuir les mauvais traitements de Tizko et de Nafté. Puis elle voyait le chien du Doucher et engageait avec lui une lutte imaginaire ; et tout en le repoussant, elle criait : « Fridoline ! je t'aime, sauve-toi ! » continuant son dévouement jusque dans son rêve. Johann Kapfel en était tout ému. « Elle me rappelle, disait-il, un grand conscrit qui s'est fait tuer pour son capitaine à la bataille d'Eylau, en se jetant au-devant d'un coup de sabre que le capitaine allait recevoir : pauvre garçon ! » Dès qu'il rentrait, sa première parole était : « Et la petite ? » et quand elle commençait à entrer en convalescence et à comprendre ce qui se passait autour d'elle, il se

creusait la tête toute la journée pour inventer quelque chose de joli à lui rapporter.

Les blessures de Méryem ne furent pas longues à se fermer ; mais elle avait perdu tant de sang que ses forces ne pouvaient revenir ; elle restait languissante et pâle, étendant instinctivement la main pour chercher un appui quand elle essayait de faire quelques pas. Et puis elle souffrait du froid, quoique M^{me} Honoré eût choisi pour elle, dans son magasin, un vêtement complet bien chaud ; elle se blottissait tout près du poêle, toute grelottante, elle qui avait habité un chariot ouvert à tous les vents. « C'est l'appauvrissement du sang qui l'empêche de se réchauffer, disait le docteur : ce qu'il lui faudrait, c'est la bonne chaleur du soleil, et non pas la chaleur artificielle des Poêles, qui lui monte à la tête et lui laisse les membres glacés. Si nous pouvons atteindre le beau temps et la tenir alors toute la journée au grand air, elle sera sauvée : tâchons de la faire durer jusque-là. » Mais l'hiver est rude et long en Alsace : Méryem verrait-elle le printemps ?

En attendant, elle était heureuse ; si elle devait mourir, elle aurait eu du moins une fin de vie très douce ; elle jouissait de bonheurs qu'elle n'avait jamais connus. Être traitée avec douceur, avec tendresse, entendre des paroles d'amitié dites par des voix caressantes, — car Johann lui-même adoucissait pour lui Parler sa voix de vieux grognard, — cela suffisait pour lui rendre la vie belle. Cela ressemblait si peu à son existence passée ! Elle avait vu souvent autour d'elle les bohémiennes caresser leurs enfants ; Nafté se montrait très tendre pour Aïred ; d'autres femmes de la tribu se laissaient tyranniser par leurs fils et par leurs filles. Mais elle, Méryem, elle n'était la fille de personne ; personne ne la caressait, personne ne l'aimait ! Ses parents étaient morts : on l'avait élevée, en ce sens qu'on ne l'avait pas laissée mourir de faim ; mais on ne l'avait pas mieux traitée qu'un des chiens de la troupe, à qui l'on abandonnait les restes des repas quand il y en avait. L'affection de Zaki, dont le cœur généreux s'était ému de pitié pour elle, avait fait d'autant plus ressortir la dureté des autres.... On le lui avait enlevé : combien alors elle s'était trouvée malheureuse ! Maintenant elle était de nouveau aimée et protégée, et elle ne voyait plus d'ennemis autour d'elle : quel doux repos, et comme elle s'y abandonnait délicieusement !

Si Méryem n'eût pas été abattue par la faiblesse, elle aurait eu pourtant de la peine à supporter une vie sédentaire, après la vie nomade qu'elle avait toujours menée. Mais la pauvre petite n'avait pas la force de remuer : à

peine si elle avait celle de penser. Elle resta donc tout l'hiver comme engourdie dans la maison de Johann Kapfel, s'habituant peu à peu aux gens qui l'entouraient, à leur caractère, à leur langage, à leur manière de vivre, et laissant pénétrer dans sa petite tête une foule d'idées qui lui avaient été étrangères jusque-là, et qu'elle aurait repoussées par un esprit de contradiction naturel, si elle en avait eu la force.



Il attrapait de tout petits poissons.



CHAPITRE VII

Commères de village. — Jôsef Swebach. — La première sortie de Méryem.

Si je disais que dans le village de Grünfeld personne ne s'occupait de ce qui se passait dans la maison de Johann Kapfel, on ne me croirait pas, bien sûr. Chacun sait qu'en tous pays les gens ont des langues, et qu'ils s'en servent, les femmes surtout ; chacun sait aussi que c'est un goût naturel de savoir ce qui se passe chez son prochain. Je ne voudrais pas qu'on m'obligeât de faire le compte des visites que la présence de Méryem valut à la famille Kapfel : tout le village y passa, à peu près. Cela ne commença pas dans la matinée, chaque ménagère ayant à s'occuper de son ouvrage ; mais celles qui eurent à traverser la rue rapportèrent bientôt chez elles cette nouvelle étonnante, qu'on avait vu les Kapfel, la mère, le fils et la petite fille, emmener dans leur maison une petite créature en guenilles, coiffée d'un vrai buisson de cheveux noirs qui lui tombaient sur le dos et lui couvraient la moitié de la figure. Le bruit se répandit peu après que cette petite créature venait d'être dévorée par une bête féroce, et enfin qu'elle n'était pas morte, puisque le docteur Honoré était venu la soigner. Alors ce fut une procession à n'en plus finir de toutes les commères, du village à la

maison du garde. Les unes venaient en passant, à propos de rien, pour dire un petit bonjour ; les autres demandaient à emprunter un chaudron, un rouleau à pâte ou une marmite. Il y en avait qui ne prenaient pas de prétexte. Elles se présentaient en disant : « Eh bien, qu'est-ce que j'ai entendu ? Une bête féroce a mordu votre petite Fridoline ?... Vous dites que ce n'est pas elle ? qui donc ? Ah ! vous avez recueilli un enfant ! Pourquoi ? quand ? comment ? Conte-moi donc ça ! »

Quand elles en demandaient trop long, la mère Lisbeth finissait par les envoyer promener ; mais le plus souvent elle leur répondait, tant par politesse que parce qu'on a toujours du plaisir à renseigner les gens sur des choses qu'on sait et qu'ils ne savent pas. cela vous donne de l'importance. Tout Grünfeld connut donc bientôt l'histoire de Méryem et son adoption par les Kapfel ; et naturellement tout le monde ne fut pas du même avis là-dessus. M^{me} Swebach, la meunière, hochait la tête d'un air entendu : « Vous ne retirerez rien de bon de cette affaire, c'est moi qui vous le dis : ces bohémiens ont tous un diable qui les possède : tous sorciers et sorcières. Prenez garde : celle-là vous étranglera dans votre lit, ou bien elle mettra le feu à votre maison : vous verrez ! » La mère Lisbeth riait : la pauvre petite blessée était pour le moment bien incapable de faire du mal. Pourtant il faudrait voir, plus tard, la surveiller... Mais tant qu'elle avait besoin de ses soins, la mère Lisbeth ne la chasserait pas de chez elle : la meunière pouvait se le tenir pour dit.

Mais, si la meunière et quelques autres commères étaient mauvaises langues et portées à mal penser de leur prochain, il ne manquait pas de bonnes âmes à Grünfeld. Celles-ci s'apitoyaient volontiers sur le sort de la petite bohémienne. « Pauvre petite, disait M^{me} Schaps, ni père ni mère, et des coups en place de caresses ! — Quand on pense qu'elle n'avait ni pain ni abri quand M. Kapfel l'a trouvée ! répliquait Christine Moser, la femme du maréchal. — Et cet affreux chien ! ajoutait Jeannette Fuss, la matelassière ; quand on pense qu'il l'a mise à deux doigts de la mort ! » Dès que Méryem fut convalescente, elles lui apportèrent la fleur de leur garde-manger : une belle pomme rouge, leurs plus grosses noix, un morceau de hugelhof, des Prunes d'arrière-saison, des œufs pondus le matin,... et la petite bohémienne apprit qu'il y avait au monde des cœurs capables de s'intéresser à elle sans la connaître, seulement parce qu'elle était malheureuse.

L'hiver passa, la neige fondit, le soleil rendit la voix aux ruisseaux babillards, figés sous leur croûte de glace, et ils recommencèrent à conter aux cailloux de leur route les nouvelles des hauts sommets où nichent les aigles. Johann Kapfel ne s'était point encore enquis du passage des bohémiens dans les villages de la vallée : à quoi bon ? L'enfant n'était pas encore de force à les suivre. Et puis son départ ferait tant de peine à Fridoline ! Lui-même il avait pris l'habitude de la voir : il serait tout désorienté le jour où il ne la trouverait plus à la maison. Après tout, il aurait pu avoir deux filles : il y a tant de gens à qui cela arrive ! Le brave homme en venait peu à peu à admettre la possibilité de garder Méryem. Il n'osait pas en parler à sa mère : elle avait des préjugés, sa mère, et s'en était laissé conter par M^{me} Swebach. Les histoires de M^{me} Swebach, sottises que tout cela ! Ce n'était pas à un ancien sergent de la grande armée qu'on faisait avaler des niaiseries pareilles. Depuis la Révolution, les gens raisonnables savaient bien que le diable ne se mêle pas de nos affaires : c'était bon pour les vieilles femmes de croire aux sorciers !

La preuve que Johann raisonnait juste, c'est qu'il y avait dans la propre famille de la meunière quelqu'un qui ne partageait pas sa manière de voir sur les sorciers et les bohémiens. C'était son fils, Jôsef Swebach, un chenapan de treize ou quatorze ans, bon cœur et mauvaise tête, actif, leste et adroit comme un braconnier, qu'il était du reste à ses heures. S'il ne tirait pas le gibier, c'est qu'il ne possédait pas de fusil ; mais Pour poser des gluaux, tendre des collets, se servir de tous les pièges connus et en inventer de nouveaux, Jôsef n'avait pas son pareil. Il était à la tête de tous les gamins du village, quand il y avait quelque expédition aventureuse à entreprendre, quelque tour à jouer à n'importe qui ; et c'était lui qui avait inventé, faute d'une casserole qu'il n'avait pas sous la main, d'attacher des épines à la queue de Rustaud. Il s'en était bien repenti, même avant la semonce du docteur : le rouge lui montait à la figure à la pensée qu'il s'était sauvé devant le chien, et qu'il était ainsi cause de l'accident arrivé à la petite bohémienne. Il n'avait pensé à rien,... il n'avait pas vu les petites filles ; tout cela s'était fait si vite ! N'importe, il s'en voulait toujours, et son caractère en était tout changé, à la grande satisfaction de la mère Swebach, qui en avait assez de mettre des pièces aux vêtements de son garçon, et de recevoir des réclamations au sujet des dégâts qu'il commettait. Elle était loin de se douter que la petite sorcière, comme elle l'appelait, fût pour quelque chose dans la conversion de Jôsef.



Quoi qu'il en soit, Jôsef cherchait sans cesse dans sa tête ce qu'il pourrait bien faire pour aider à la guérison de Méryem, et apportait pour elle à la mère Lisbeth toutes sortes de jolies choses : des branches de houx aux feuilles luisantes et aux graines rouges, des baies d'églantier ou d'aubépine, des prunelles, de jolis cailloux blancs, rouges, jaunes, bleuâtres, pris dans le lit de la rivière, des mousses vertes et des lichens gris aux fines découpures blanches, des pommes de pin aux écailles brunes, et de tout petits poissons vivants, qu'elle regardait languissamment tourner en rond dans une cuvette. Méryem ne le connaissait pas, car on ne lui permettait pas de monter près d'elle ; mais elle savait son nom, et souriait quand Fridoline lui montait quelque chose de joli en disant : « C'est Jôsef qui l'a apporté ! »

Un jour d'avril, Jôsef arriva tout joyeux. Il apportait un nid de pinsons, avec quatre petits qui commençaient à se couvrir de plumes, mais qui n'avaient pas encore des ailes assez longues pour voler tout seuls. Ce fut Fridoline qui vint lui ouvrir, et qui resta muette d'admiration, les mains jointes et la bouche entr'ouverte.

« C'est pour Méryem ? demanda-t-elle.

— Oui,... et pour toi aussi », se hâta d'ajouter le jeune garçon, comprenant tout à coup que Fridoline, quoiqu'elle ne fût pas malade, pouvait bien aimer les amusettes tout comme Méryem.

Fridoline devint rouge de plaisir.

« Oh ! merci ! quel bon garçon tu fais ! Sont-ils jolis ! Est-ce qu'ils ne vont pas mourir ? Qu'est-ce qu'il faut leur donner à manger ?

— Du grain de tes poules ; mais il faut l'écraser et le leur fourrer dans le bec, parce qu'ils sont encore trop petits pour manger tout seuls. Et puis, je t'apporterai des graines qu'on trouve dans les bois, pour qu'ils soient nourris comme par leurs parents.... Ça l'amusera, n'est-ce pas, de leur donner la becquée ? Comment va-t-elle aujourd'hui ?

— Mieux. Le docteur est venu tout à l'heure, et il a dit qu'il faudrait l'habiller bien chaudement et l'asseoir un peu au soleil dans le jardin. Grand'mère l'habille, et moi je vais porter le fauteuil dehors.

— Attends, je vais te le porter ! Où faut-il le mettre ? Là, dans le coin, contre le pigeonier : on n'y sent pas de vent du tout. La terre est humide : si nous mettions le paillason du corridor sous ses pieds ? Il ne faut peut-être pas qu'elle ait le soleil sur la tête..... As-tu un parapluie ?

— Grand-mère en a un beau rouge, mais elle ne le donnerait peut-être pas....

— Ton tablier, alors ; en l'attachant par les cordons dans le rosier, et en tendant une ficelle dans l'angle, nous aurons une tente. J'ai toujours des ficelles dans ma poche.... Vois-tu ? Donne-moi deux épingles pour attacher le bas du tablier à la ficelle.... Là ! Mets-toi dans le fauteuil pour voir si la tente est à une bonne hauteur.

— Oh ! comme tu as de l'esprit ! On a la tête à l'ombre, et tout le reste au soleil !... Méryem ! viens voir comme tu seras bien là ! »

Méryem paraissait sur la porte de la cuisine, avec la mère Lisbeth, qui la tenait sous les bras. Elle ferma les yeux, éblouie par le grand soleil et la vive clarté du jour, et s'arrêta un instant pour prendre des forces.

« Attendez, madame Kapfel, je vais la porter, moi ! » s'écria Jôsef en s'élançant vers Méryem. Il l'enleva dans ses bras, et doucement, avec toutes sortes de précautions, il vint la déposer dans le fauteuil où il l'arrangea, serrant ses jupes autour de ses jambes pour les préserver du froid ; et il riait d'un bon gros rire.

« Ah ! ah ! c'est ça qui est bon pour les malades, un beau temps comme celui d'aujourd'hui ! C'est le premier beau soleil de l'année : on peut dire

que le printemps est revenu pour tout de bon.... Fridoline, si on mettait un oreiller derrière elle ? une couverture sur ses genoux ?... Elle n'a pas les jambes assez longues, ses pieds ne touchent pas le paillason : nous allons mettre dessous cette vieille boîte.... Là ! voilà qui est fait : sommes-nous bien, à présent ? »

Méryem leva vers lui ses grands yeux noirs et dit sans hésiter :

« Merci, Jôsef !

— Est-elle fine, d'avoir deviné mon nom ! s'écria Jôsef émerveillé. Elle ne me connaissait pourtant pas ! »

Méryem sourit. Elle l'avait reconnu avec les yeux du cœur, ce Jôsef dont elle entendait tant parler depuis qu'elle était malade. Elle se disait : « Encore un qui ressemble à Zaki ! »

Fridoline déposa le nid de pinsons sur ses genoux, et Jôsef s'évertua à écraser du grain, à chercher une plume aux environs du poulailler et à la tailler en forme de bec pour faire manger les petits oiseaux. Méryem prit d'abord plaisir à entendre leurs piailllements et à les voir allonger le cou au-devant de la becquée ; mais elle fut bientôt lasse et laissa ses regards errer au hasard devant elle.

Il fit manger les petits oiseaux.



La tête lui tournait, le grand air la grisait, après une si longue réclusion ; elle n'aurait pas su dire si elle souffrait ou si elle se trouvait bien. Par moments elle fermait les yeux pour se reposer ; mais elle les rouvrait bien vite, attirée par toutes ces splendeurs qui lui donnaient le vertige. Un léger parfum flottait dans l'air ; c'étaient les violettes qui s'ouvraient pour saluer

le printemps. Les bourgeons des lilas montraient les grappes de fleurs déjà formées, les giroflées jaunes se dressaient sur la crête du mur, et les poiriers et les cerisiers semblaient avoir gardé toute la neige qui venait de disparaître des prairies. Les insectes bourdonnaient autour des plantes, et les pigeons, à grands coups d'ailes, traversaient le jardin pour venir deux à deux s'abattre sur le toit du hangar. Au loin, la campagne s'étendait toute verte, et sur la montagne l'œil suivait la route blanche en lacets qui menait aux villages supérieurs. Les forêts n'avaient encore qu'un brouillard de verdure autour de leurs rameaux déliés ; mais çà et là on distinguait la tache sombre d'un bois de sapins, et le velours éblouissant d'une prairie couleur d'émeraude, d'où émergeaient des roches grises. Un petit lac bleu brillait au soleil ; un ruisseau descendait, tantôt en pente douce, tantôt en cascades, pour s'en aller rejoindre la rivière qui coulait en bas ; et le regard de Méryem, en cherchant les sommets de la montagne, aperçut vaguement des pointes neigeuses perdues dans les nuages.

Bien haut dans le ciel, un oiseau noir passa en jetant un cri aigu.

« Une hirondelle ! dit Jôsef. C'est la première : elle vient voir si les autres peuvent arriver.

— Où est-elle ? où ? cria Méryem en se dressant sur ses pieds.

— Là,... tiens, la voilà qui revient,... elle a passé juste au-dessus de nous. L'as-tu vue ?

— Moi, je l'ai vue, dit Fridoline. C'est peut-être celle qui demeurerait chez nous l'an dernier. Elle retrouvera son nid, à la fenêtre du pignon : nous ne les ôtons jamais, les nids d'hirondelles !

— Comme elle vole haut ! dit Méryem en soupirant. Elle vient de loin,... elle peut aller où elle veut.... Oh ! que je voudrais avoir des ailes ! »

Jôsef se mit à rire.

« Pas besoin d'ailes pour voyager : un homme a des jambes pour marcher, des chevaux pour le traîner, des bateaux pour le porter. Je saurai bien aller loin sans avoir d'ailes ; quand je serai grand, je veux voir du pays !

— Moi, j'aime mieux rester ici, répliqua Fridoline. C'est très fatigant de voyager à pied ; les chevaux sont souvent très méchants, et en bateau on peut se noyer. Papa a connu des marins qui lui ont raconté des histoires de naufrages : c'est à faire peur.

— Avec des ailes on ne craint rien, reprit la petite bohémienne. Oh ! si j'avais des ailes !

— Est-ce que tu veux t'en aller loin de nous ? Méchante ! moi qui t'aime tant ! »

Et Fridoline se jeta sur Méryem et l'embrassa en la serrant de toutes ses forces. Méryem lui rendit ses caresses et ne parla plus de s'envoler. Elle resta silencieuse, ferma les yeux, et les deux enfants, la croyant endormie, s'en allèrent sur la pointe du pied nourrir les pinsons à l'autre bout du jardin.

Mais Méryem ne dormait point ; elle cherchait à démêler l'écheveau de ses pensées. Ce soleil, ce grand air, le printemps, l'arrivée de l'hirondelle, l'avaient sortie de la torpeur où elle s'était engourdie tout l'hiver, affaiblie par la fièvre, la perte de son sang et la lourde atmosphère des poêles. L'instinct vagabond de la bohémienne se réveillait ; elle rêvait de courses lointaines, de longs voyages où l'on ne s'endort jamais au même endroit deux jours de suite, d'horizons changeants, d'aventures imprévues,... et elle voyait passer dans son rêve une troupe de zingeneuer au teint brun, aux yeux brillants comme braise, allumant à la tombée de la nuit le feu de bivouac au milieu d'une clairière.... Mais ne regretterait-elle rien de ce qu'il lui faudrait laisser derrière elle ? Fridoline, qui avait eu pitié d'elle, qui lui avait donné le premier baiser dont elle se souvint ! et la grand'mère Lisbeth, si charitable pour la pauvre orpheline ! et Johann Kapfel, qui la traitait comme sa fille ! Méryem avait beau chercher et creuser sa petite tête, elle ne pouvait décider en elle-même si elle serait contente ou fâchée le jour où elle les quitterait. Elle n'aurait jamais cru pouvoir aimer ainsi des gens qui n'étaient pas de son peuple ; elle les aimait autant qu'elle avait aimé Zaki.



Il amenait un âne.



CHAPITRE VIII

**Convalescence. — Les champignons. — Un âne bien chargé. —
Musique.**

En quelques jours, le soleil et l'air pur de la montagne rendirent à la petite bohémienne, sinon son ancienne vigueur, du moins l'envie de vivre, ce qui est déjà beaucoup pour les malades. Elle essaya ses pas tremblants dans les allées étroites du jardin ; elle se risqua dans la prairie où l'on menait la bonne vache suisse brouter l'herbe nouvelle, et bientôt elle put entamer des parties de jeu avec Fridoline. Elle était vite lasse et se laissait tomber, haletante, sur l'herbe, et là, tout en se reposant, elle cueillait les fleurettes nouvellement écloses : Pâquerettes et boutons d'or, gentianes bleues et primevères couleur de soufre. Elle contait à Fridoline et à Jôsef dans quels pays elle en avait déjà cueilli de pareilles, et elle leur parlait d'autres fleurs qui ne poussent point sur les montagnes d'Alsace et qu'elle avait vues, elle l'hirondelle voyageuse, dans des contrées dont les deux enfants ne connaissaient même pas les noms. Ils l'écoutaient, bouche bée, quand elle leur décrivait les animaux étranges, les oiseaux aux vives couleurs, les arbres aux fleurs de pourpre, hérissés d'épines meurtrières ; les rivages où la mer vient briser ses vagues en écume avec un bruit de

tonnerre ; les forêts épaisses dont le soleil ne peut jamais percer l'obscurité. Elle s'animait à ses propres récits ; il lui semblait y être encore ; elle se dressait debout, s'agitait, gesticulait ; si la meunière eût passé par là, elle l'aurait sûrement accusée de se livrer à des sortilèges.

Peu à peu les enfants sortirent du jardin et de la prairie et s'en allèrent errer autour du village, le long des ruisseaux babillards qui descendent de la montagne dans les vignes, dans les champs, sur la lisière de la forêt où les bouleaux légers commençaient à secouer au vent leur chevelure verte, pendant que les hêtres et les chênes gardaient encore leur aspect d'hiver. Ils n'allaient pas loin, parce que Méryem était vite fatiguée ; elle aurait pourtant voulu monter toujours plus haut sur la montagne, au-dessus des villages, au-dessus des sapins, plus haut que le vol des hirondelles, qui étaient venues rejoindre leur messagère et qui égayaient l'air de leurs cercles sans fin et de leurs cris vibrants.

Un matin, les trois enfants étaient arrivés à un endroit inconnu : une prairie en pente, rafraîchie par un ruisseau capricieux. Sur l'herbe fine, d'un vert d'émeraude, Fridoline aperçut des groupes de petites boules blanches qui la firent accourir.

« Oh ! des champignons ! Méryem, Jôsef, des champignons !

— De vrais champignons, dit Jôsef qui la rejoignait ; et frais, et tendres ! Tu ne connais pas ça, toi, Méryem ; il n'y en a pas dans tes pays de sauvages !

— Je connais ces champignons-là et bien d'autres que tu ne connais pas, répondit Méryem un peu piquée, et je sais ceux qui sont bons à manger et ceux qui font mourir. Ceux-là sont bons ; il faut les porter à grand'mère Lisbeth.

— Dans quoi ? dans ta jupe, peut-être ?

— Attendez, je vais faire un panier. Coupe-moi de l'osier, Josef ! »

Jôsef tira son couteau, coupa des brins d'osier qui poussaient au bord du ruisseau et les jeta sur les genoux de Méryem, qui s'était assise pour travailler plus à son aise. Si elle n'était pas sorcière, elle avait dans les doigts l'adresse d'une fée : en un clin d'œil elle eut confectionné un petit panier.

« Je ne peux pas le, faire plus grand, dit-elle, parce que les brins d'osier sont trop courts. Ça ne fait rien ; remplissez celui-là pendant que j'en fabriquerai d'autres.

— C'est le docteur qui serait content d'avoir ces champignons-là ! dit Jôsef tout en cueillant de l'osier.

— Le docteur ? Il faut lui en porter ; il y en a beaucoup ; grand'mère Lisbeth en aurait trop. »

Et Méryem, contente de travailler pour le docteur, se remit à tresser l'osier avec activité. Pour que son travail fût plus joli, elle y entremêla des brins de mousse et enroula autour de l'anse Une guirlande de houblon aux feuilles légères et découpées. Les champignons, rangés là dedans, bien serrés, offraient un aspect des plus engageants et répandaient un parfum délicieux.

« Comme tu sais bien faire les paniers ! lui dit Fridoline avec admiration.

— Chez nous, tout le monde sait cela, répondit Méryem avec fierté, en tressant activement un nouveau panier. Apportez-moi d'autres champignons.... Là ! en voilà encore un. Il me audra de la mousse.... A présent, Jôsef, taille une belle baguette et découpe sur l'écorce un joli ruban qui tourne autour : tu sais faire cela ?

— Sûrement ; il n'y a pas besoin d'être bohémien... Passez la baguette dans les anses des paniers.... Là, prenez-en chacune un bout et descendez doucement. J'ai une idée : je vous retrouverai chez la mère Lisbeth. »

Et, là-dessus, Jôsef dévala par un petit chemin de traverse : on entendit quelque temps le galop de ses sabots sur les cailloux et puis plus rien. Les deux fillettes prirent un sentier mieux tracé, qui passait dans un petit bois déjà touffu, et descendirent lentement.

Quand elles arrivèrent à Grünfeld, Jôsef était déjà là, devant la porte des Kapfel ; et avec lui se trouvait un âne chargé, deçà, delà, de deux grandes hottes.

« Vous allez monter là dedans, cria-t-il de loin aux petites filles. Ce sont les hottes de la vendange ; vous n'êtes pas plus lourdes qu'une hottée de raisin, je pense ! »

Fridoline battit des mains en sautant de joie : ce Jôsef avait vraiment des idées ! Jôsef la mit d'un côté, Méryem de l'autre, et il expliqua qu'il était allé chercher l'âne du moulin pour les porter, parce que Méryem n'aurait pas pu remonter à pied. Méryem le remercia, les yeux brillants de plaisir : cette façon d'aller lui rappelait les voyages des zigenes.

Ils descendirent lentement par la route en lacets ; chaque détour leur offrait un paysage nouveau. Après les cultures et les prairies, dont de grands rochers gris trouaient la robe verte, un bois de châtaigniers leur cachait tout

à coup l'horizon ; puis un nouveau détour les amenait dans des terrains caillouteux tout plantés de vignes. Et tout à coup la vallée leur apparut avec la rivière au fond, qui brillait au soleil comme un large ruban d'argent ; au bord de la rivière, les vieilles maisons de Freithal se pressaient autour de l'église grise au clocher pointu, comme des poussins autour de la mère poule. Il y avait de hautes maisons ayant pignon sur rue, dont les étages avançaient les uns au-dessus des autres ; quelques maisons modernes, toutes blanches avec des contrevents verts, et de pauvres petites cabanes qui n'avaient qu'un rez-de-chaussée avec une porte et deux fenêtres. De la route de la montagne, par où arrivaient les enfants, on dominait les grands toits de tuiles, rouges ou vernissées, qui parfois n'avaient plus de couleur, tant la pluie, la poussière et les années y avaient fait pousser de mousses, d'herbes et de plantes de toutes sortes. On remarquait près de l'église un groupe d'arbres au feuillage naissant : c'étaient les ombrages de la place où se tenait le marché et où la jeunesse dansait en plein air les soirs d'été ; et après la dernière maison le lavoir où les servantes venaient battre le linge et le rincer dans l'eau courante. Mais le beau panorama disparut tout à coup : la route tournait une dernière fois, et, quelques minutes après, Jôsef arrêta l'Aliboron à la porte du docteur. Salomé, la cuisinière, tomba en extase à la vue des champignons.

« Sont-ils blancs ! sont-ils frais ! sont-ils tendres ! Ah ! les braves enfants, sont-ils gentils ! C'est monsieur qui va être content ! Entrez, entrez, que je vide vos paniers pour vous les rendre.... De jolis paniers, ma foi ! on n'en trouve pas de pareils ici, ni même à Katzwiler.

— C'est Méryem qui les a faits, dit Fridoline, fière des talents de son amie.

— Ah ! la petite bohémienne ? Que je la voie.... Êtes-vous bien guérie à présent, ma petite belle ? Restez un peu là ; madame voudra certainement vous donner la pièce pour votre peine.... »

Méryem fit un geste comme pour repousser l'aumône que Salomé voulait lui faire donner, et sa figure devint sombre. Elle avait pourtant bien souvent tendu à la ronde son tambour de basque pour faire la quête après qu'elle avait dansé ; pourquoi donc l'idée de recevoir de l'argent pour le petit présent qu'elle apportait lui causa-t-elle une sorte de honte ? Le docteur l'avait guérie, il avait touché ses blessures avec des mains légères et douces, qui tâchaient de ne pas lui faire de mal ; il lui avait dit de bonnes paroles, et elle était heureuse de lui faire plaisir ; elle ne voulait pas d'argent pour cela.

Elle s'éloigna pas à pas, laissant Fridoline et Jôsef causer avec Salomé qui les connaissait, et se trouva bientôt hors de la cuisine. Seulement, au lieu de retourner dans la rue tenir compagnie à l'âne, elle se trompa de direction et arriva dans le jardin.

Méryem aimait d'instinct tout ce qui brillait : elle fut éblouie Par l'éclat des pivouines et des roses, et comme elle s'approchait, Pour mieux les admirer, d'un massif placé sous une fenêtre ouverte, elle entendit des sons qui lui parurent, dans leur genre, aussi admirables que les fleurs. Alors elle vint se tapir tout contre la fenêtre et resta à demi cachée par une belle glycine aux grappes violettes qui décorait ce côté de la maison.

De sa cachette, elle entrevoyait le dos du docteur et le profil de M^{me} Honoré avec ses boucles grises et ses lunettes. Elle était assise au piano, et lui, un peu penché en avant, tenait son violoncelle entre ses genoux et tirait ou poussait son archet avec un air de conviction. Méryem ne connaissait de musique que celle de ses sauvages compagnons, et, si peu mélodieuse qu'elle fût, elle aimait cette musique-là. Mais ces sons si purs et si doux, cette voix frémissante du violoncelle, ces accords discrets de l'accompagnement qui semblaient ne faire qu'un avec le chant, elle n'avait jamais eu idée de rien de pareil, et elle s'approcha, comme attirée par un pouvoir plus fort qu'elle.

Elle ne faisait pas de bruit, et les artistes ne s'aperçurent point de sa présence. Ils avaient pris un recueil d'airs de Gluck et le feuilletaient en jouant ce qui leur plaisait, c'est-à-dire à peu près tout, passant de la gavotte d'Armide aux plaintes d'Orphée, et des adieux à la vie d'Alceste aux chœurs des compagnes d'Iphigénie. Tout à coup M^{me} Honoré, trouvant que le jour s'assombrissait, crut qu'un nuage passait devant le soleil et regarda du côté de la fenêtre. Le nuage, c'était une petite fille brune qui s'y tenait debout, comme un portrait en pied dans un cadre : elle avait fini par grimper là, et elle pensait à tout autre chose qu'à se demander si elle y était bien à sa place.

M^{me} Honoré s'arrêta brusquement ; son fils leva la tête et naturellement regarda du côté où elle regardait.

« Tiens, ma petite mordue ! dit-il en riant. Méryem, mon enfant, venez ici ; sautez, vous n'aurez pas plus de peine à entrer qu'à sortir, n'est-ce pas ? »

Méryem obéit. Elle avait bien un peu peur, par suite de ses instincts farouches, de la dame qu'elle ne connaissait pas ; mais elle avait tant envie

de voir de près les instruments d'où sortait une si belle musique ! La curiosité l'emporta, et elle sauta dans le salon, où elle resta d'abord immobile, confuse et n'osant plus avancer.

« Bonjour, ma chère petite, lui dit M^{me} Honoré ; je suis bien aise de vous voir guérie. Vous avez donc retrouvé vos bonnes jambes, que vous êtes venue ici ?

— Je suis venue dans la hotte de l'âne, répondit Méryem, encouragée par le sourire bienveillant de la vieille dame. Nous avons trouvé sur la montagne de beaux champignons blancs et roses, et Jôsef a dit que le docteur les aimait. Alors nous les apportons au docteur.

— C'est très bien, cela ! Mais je croyais que Kapfel n'avait pas d'âne ?

— C'est l'âne de la meunière, la mère de Jôsef. La meunière est méchante, mais Jôsef est bon : il a été chercher l'âne, parce je n'aurais pas pu venir à pied. Cela m'aurait fait du chagrin de ne pas apporter les champignons au docteur.

— Tu m'aimes donc un peu, petite sorcière ? » dit le docteur.

Méryem n'aimait pas qu'on l'appelât sorcière, et c'était son principal grief contre la mère Swebach. Mais elle sentait probablement que dans la bouche du docteur ce n'était qu'un petit nom d'amitié, car elle se précipita sur sa main, où elle appliqua coup sur coup trois ou quatre baisers résonnants.

« Là ! reprit le docteur, qui retira sa main et s'en servit pour caresser la tête de Méryem, comme si elle eût été un chien. Ça n'a pas été élevé dans la crainte de Dieu, avec de bons exemples et de bons conseils à la journée, mais ç'a un bon Petit cœur tout de même. Il y a lieu d'espérer qu'elle ne tournera point mal quand elle sera revenue parmi les siens, qui n'ont pas l'habitude de pratiquer toutes les vertus.

— Pauvre petite ! Les Kapfel ne pourraient-ils pas la garder ?

— Les Kapfel ne sont pas riches, ma bonne mère ; ils ne se soucient peut-être pas d'avoir deux filles au lieu d'une. Et puis la petite est d'une race qui aime la liberté ; une vie sédentaire ne serait pas son fait.

— C'est dommage, murmura M^{me} Honoré avec un soupir.

Pendant qu'ils causaient, Méryem, fort intriguée par ces touches noires et blanches d'où sortait tout à l'heure la musique de la dame, avait allongé avec précaution sa main vers le clavier, à la façon d'un chat qui veut tirer un marron du feu. Et tout à coup les petits doigts bruns s'abattirent sur les touches, qui cédèrent sous leur pression,... et Méryem, ébahie et transportée

du beau tapage qu'elle avait produit, fit entendre un éclat de rire de sauvage.

« Vois-tu, mère, s'écria M. Honoré en riant plus fort qu'elle, elle est née musicienne, cette enfant-là ! Tape, ma fille, tape des deux mains ! C'est joli, n'est-ce pas ? Il faudra que je t'apprenne la musique à mes moments perdus.

— La musique, ce serait bien inutile, répliqua la vieille dame ; mais on peut lui enseigner des choses qui lui profiteront davantage. Et, puisqu'elle est guérie maintenant, il serait temps de la faire travailler : l'oisiveté n'est bonne pour personne. J'en parlerai à Lisbeth Kapfel. »



Les deux petites filles prirent le chemin de Freithal



CHAPITRE IX

Entre la mère et le fils. — M^{me} Honoré chez Lisbeth. Comment Méryem entend payer ses dettes.

Le docteur Honoré avait coutume, le soir, quand il ne lisait pas le Journal des Savants, l'Écho d'Alsace et la Gazette des Hôpitaux, dont il était un abonné fidèle, de causer avec sa mère, pendant qu'elle se livrait à quelque ouvrage d'aiguille qui lui occupait les doigts en lui laissant la liberté de la pensée et de la parole.

Ils trouvaient toujours quelque chose à se dire et ne laissaient jamais tomber la conversation. Aussi le docteur fut-il très étonné, lorsque, après avoir loué, de concert avec lui, la fricassée de champignons apportée le matin par les enfants, M^{me} Honoré tomba dans la rêverie et répondit à peine à l'annonce d'une nouvelle greffe de rosier. Il la regarda avec inquiétude : n'était-elle point malade ? Mais non, elle avait fort bonne mine. Que pouvait-elle bien avoir ?



« Mère ? » dit le docteur en se penchant vers elle.

M^{me} Honoré releva vivement la tête, comme une personne qu'on réveille en sursaut.

« Que disais-tu, Paul ? lui demanda-t-elle en fixant sur lui ses doux yeux gris.

— Des choses insignifiantes ; mais elles auraient été importantes que tu ne les auras pas entendues davantage. Tu parais bien préoccupée, ce soir : as-tu des ennuis ? souffres-tu ? Pour les maladies, le médecin est là ; et quant aux ennuis, ton fils ne veut pas que tu en aies, entends-tu ?



— Je n'en ai pas, mon bon Paul ; mais je pensais à cette petite sauvage de ce matin. Je ne peux pas dire à quel point elle m'intéresse.

— Tiens ! moi aussi ! C'est bizarre,... ou plutôt non, c'est tout simple : nos idées se rencontrent toujours. Et alors,.. que voudrais-tu faire ?

— Je n'en sais rien,... je voudrais la connaître un peu plus, pour savoir au juste ce qu'elle vaut. D'après ce que tu m'as dit, elle est capable de

reconnaissance : elle a donc du cœur. Ses petits paniers sont d'une élégance remarquable, ils ont quelque chose d'artistique que je n'ai pas vu ailleurs, et pourtant il m'est arrivé souvent d'acheter de la vannerie à des bohémiennes. Elle a une physionomie très intelligente : tout cela m'occupe. Quel dommage de la renvoyer dans quelqu'une de ces troupes nomades qui vivent de pillage et s'abrutissent dans la fainéantise !

— Oui, c'est bien ce que je me dis. Si ces braves Kapfel voulaient bien la garder ? Ils ont l'air de s'être attachés à elle, Fridoline surtout.

— Oh ! Fridoline, cela ne signifie rien : les enfants aiment toujours à avoir des camarades. Mais sa grand'mère ?

— La grand'mère,... il y a des hauts et des bas :... tantôt elle s'attendrit sur son sort et lui parle comme à son enfant, tantôt elle gémit sur la cherté de la vie et le prix que la petite leur coûte. Ils ne sont pas riches, les Kapfel.

— Oh ! ce ne serait pas une difficulté !... Je trouverais de quoi l'habiller dans mon magasin, et en leur envoyant par-ci par-là quelques boisseaux de pommes de terre, un tonneau de choucroute, un baril de notre vin, un sac de farine,... ce n'est pas déjà si cher de nourrir un enfant.... Plus tard, celle-là travaillerait et gagnerait sa vie.... J'irai demain remercier la mère Kapfel pour les champignons, et je tâterai le terrain. »

Si M^{me} Honoré était montée à Grünfeld dès le lendemain, il est probable que l'adoption de Méryem n'eût pas souffert de difficultés. Car Lisbeth, tout en constatant que la petite lui donnait beaucoup de peine, s'attachait à elle justement en raison de cette peine-là ; et Méryem, faible et malade, avait passé l'hiver dans une sorte d'engourdissement qui ressemblait à de la placidité de caractère : elle n'était pas gênante du tout.

Mais, le lendemain, il y eut de l'orage, et la pluie noya les sentiers ; le surlendemain, la petite Orchel se tourna le pied, et M^{me} Honoré resta au logis pour lui mettre des compresses ; le jour suivant, le jardinier vint planter les massifs de géraniums, d'héliotropes et de verveines, et il fallut surveiller sa besogne. Enfin, de jour en jour la visite à Grünfeld dut être remise, et il se passa deux semaines entières avant que M^{me} Honoré pût venir frapper à la porte de Lisbeth.

« Ah ! Seigneur mon Dieu, madame Honoré ! s'écria celle-ci en voyant devant elle la vieille dame un peu rouge et très essoufflée. Comment ! vous êtes montée jusqu'ici ! Donnez-vous la peine de vous asseoir, là, dans le fauteuil.... Vous allez vous rafraîchir, n'est-ce pas ? Du lait ? je viens de traire la vache. Aimez-vous mieux de la bière ? Notre petit vin blanc n'est

pas trop mauvais.... Fridoline ! Méryem !... Elles sont encore envolées : on ne les trouve jamais quand on a besoin d'elles.

— Je n'ai pas besoin d'elles du tout, dit M^{me} Honoré en souriant. Je venais vous voir et vous remercier des champignons, dont vous vous êtes privée pour moi, et je suis bien aise de me reposer un peu : je ne suis plus jeune, voyez-vous ! »

Lisbeth non plus n'était plus jeune, et elle pouvait donner la réplique à M^{me} Honoré sur les inconvénients de la vieillesse. La conversation s'engagea, et, quand M^{me} Honoré fut renseignée sur toute la maisonnée, y compris les habitants de la bassecour et de l'étable, elle revint adroitement à Méryem et finit par demander :

« Est-ce que vous ne la garderiez pas ? »

Lisbeth poussa un grand soupir et leva les yeux au ciel.

« Ah ! ma bonne dame, si vous m'aviez demandé cela il y a quinze jours ou un mois, quand elle était encore malade, je ne sais pas ce que je vous aurais répondu. Elle avait une manière de vous remercier, de vous regarder, qui vous prenait le cœur : vrai, il me semblait presque que j'étais sa grand'mère à elle aussi. Mais depuis qu'elle est guérie ! Un vrai garçon ! et encore, je ne sais pas si mon Johann a jamais été aussi remuant que cette fille-là. Toujours dehors, dans les prés, dans les bois, on ne sait pas où ! et elle entraîne Fridoline. Elles me reviennent en nage, et sales, et déchirées, avec les mains en sang, des balafres à la figure : je crois qu'elles passent à travers les haies au lieu de marcher dans les sentiers. Au commencement, je ne m'inquiétais pas trop, parce que Jôsef Swebach, du moulin, allait avec elles ; mais la meunière s'est fâchée de ce qu'il allait avec la petite sorcière : elle l'appelle sorcière parce qu'elle vient de chez les bohémiens. Sorcière ! à son âge ! si cela a du bon sens ! Quand elle sera vieille, je ne dis pas....

— Allons, allons, madame Kapfel, vous n'allez pas croire, vous une femme raisonnable, que les bohémiennes, qui sont les enfants du bon Dieu tout comme nous quand elles viennent en ce monde, deviennent sorcières en vieillissant. Est-ce qu'il y a des sorciers, d'ailleurs ? »

Lisbeth hocha la tête.

« Faites excuse, madame Honoré, je sais bien que le docteur, avec M. le curé, et en général toutes les personnes qui ont étudié dans les écoles, disent qu'il n'y a point de sorciers. Mais les bohémiens ne vont jamais à l'école, n'est-ce pas, puisqu'ils sont toujours en route ? et pourtant ils savent une

quantité de choses, sans qu'on puisse deviner où ils les ont apprises.... Ils ont leur manière d'être savants, qui ne ressemble pas à celle des chrétiens,... mais suffit : je n'aime pas à parler de ces choses-là.... Pour ce qui est de Méryem, il y a des moments où je voudrais bien être débarrassée d'elle.... Ça me fera de la peine pourtant, et à Fridoline ! elle est capable d'en faire une maladie.

— Et Méryem, désire-t-elle s'en aller ?

— Je ne sais pas : elle parle quelquefois du bonheur de courir le monde dans un chariot, comme si c'était une vie de créature humaine ; et puis, tout d'un coup elle saute sur Fridoline, elle l'embrasse à l'étouffer, elle m'embrasse, elle embrasse Johann, elle fond en larmes, elle crie : « Je ne pourrai « jamais ! je vous aime trop ! trop ! » et cinq minutes après elle se met à danser sa danse sauvage, en secouant en l'air son tambour à grelots. Une drôle de petite fille, allez !

— Oui, elle ne ressemble pas à tout le monde. Elle est très vive, elle ne peut pas rester dans l'oisiveté : si vous lui donniez de l'occupation, elle ne passerait pas son temps à faire des sottises. Avez-vous essayé de la mettre au ménage, avec Fridoline ?

— Au ménage ! Elle me casserait tout ! Et puis je n'y ai pas encore beaucoup mis Fridoline : elle est si petite ! Vous savez, c'est comme un oiseau, ça sautille, ça penche la tête, ça gazouille, c'est gentil ; mais pour du travail !... Elle rapporte les assiettes une par une, et encore, si elle rencontre sa poupée ou bien le chat, elle laisse mes assiettes pour se mettre à jouer.... Non, non, elles ne feraient rien de bon dans mon ménage.

— Alors envoyez-les à l'école, à Freithal. Il y a un bon nombre d'enfants de Grünfeld et des autres villages de la montagne qui y viennent tous les jours ; elles descendraient avec eux. Le temps est beau, elles ne risqueraient pas de s'enrhumer.

— Ah ! oui, l'école,... c'est la mode à présent d'y aller. De mon temps on s'en passait bien,... mais M. le curé lui-même nous engage à y envoyer les enfants ; il dit que, quand ils savent lire, ils apprennent plus facilement leur catéchisme.... Et Puis, si Johann n'avait pas su lire et écrire, il n'aurait pas pu être garde champêtre.... Oui, je crois bien que c'est utile, l'école :... nous y enverrons Fridoline, quand l'autre sera partie.

— Est-ce que vous allez la renvoyer tout de suite ?

— Dès qu'on pourra ; mais encore faut-il trouver à bien la placer : je ne lui veux pas de mal, pauvre petite ! Il y a en ce moment des bohémiens à

Katzwiller : Héberlé, l'aubergiste de l'Écureuil-Volant, a fait prévenir mon fils, qui y est allé voir. Mais ce sont tout à fait de mauvaises gens : il y en a déjà deux qui se sont fait arrêter pour vol, et on les entend se quereller et se battre d'une façon abominable. On ne peut pas donner Méryem à ces gens-là : nous attendrons qu'il en vienne d'autres.

— Mais cela peut tarder, et d'ici là elle aurait le temps d'apprendre quelque chose à l'école. Et puis, pendant qu'elle y serait, vous n'auriez pas d'inquiétude à propos d'elle et de Fridoline.

— Oui ; mais je vais vous dire, madame..... elles seraient obligées d'aller avec les enfants du village, et il y en a qui ne sont pas bons.... Ils tourmenteraient Méryem, ils lui donneraient de vilains noms ; elle se fâcherait, il y aurait des batailles ; Fridoline prendrait son parti, et ce ne serait pas une bonne affaire.... Et à l'école donc ! Non, cela ne se peut pas. »

M^{me} Honoré réfléchissait.

« Voyons, dit-elle, il y aurait peut-être moyen d'arranger cela. Voulez-vous me les envoyer toutes les deux ? Ce ne sera pas à l'heure de l'école, ainsi vous ne craignez pas que les enfants du village les tourmentent en chemin. Je leur apprendrai ce que je pourrai, et j'essayerai de mettre un peu de raison dans la tête de Méryem. Ma vieille Salomé tâchera aussi de lui apprendre à manier les assiettes sans les casser. Voulez-vous ?

— Oh ! madame, vous donner cette peine !

— Cela me fera plaisir ; j'aime beaucoup les enfants, vous savez bien. C'est entendu, n'est-ce pas ? vous me les enverrez demain à midi. »

Et M^{me} Honoré prit congé de Lisbeth et redescendit gaiement la montagne. Elle était contente d'entreprendre une bonne action de plus, bonne action où la plupart des gens n'auraient vu qu'une corvée ; mais elle ne regardait pas à sa peine quand il s'agissait de faire du bien.

Rentrée chez elle, elle s'empressa de chercher un vieil alphabet qui avait appris à lire au docteur, d'anciens modèles d'écriture, du papier réglé, des plumes d'oie, une vieille histoire sainte, les éléments du calcul, un petit traité de géographie : il lui semblait que Méryem n'était pas près de quitter le toit hospitalier des Kapfel, et qu'elle aurait le temps d'apprendre bien des choses.

Elle parcourut ensuite son jardin, réveillant dans sa mémoire une foule de notions sur les plantes, les fleurs et les fruits ; elle fouilla dans sa corbeille à ouvrage et prépara plusieurs sortes de coutures pour ses futures élèves. Si

M^{me} Honoré avait eu une fille, elle en aurait fait une femme complète, ce qu'elle était elle-même.

Le lendemain, les deux petites filles, dûment admonestées Par la mère Lisbeth, prirent gaiement le chemin qui descendait à Freithal.

Méryem n'avait pas fait grande attention à la recommandation de se tenir tranquille ; elle n'avait pensé qu'au plaisir de revoir encore le jardin où il y avait de si belles fleurs, et d'entendre la belle musique. Elle ménagea sa toilette, ce qui n'était pas dans ses habitudes, afin d'arriver sans taches ni déchirures chez le docteur, si bien que, quand elle partit, côte à côte avec Fridoline, elle avait tout à fait l'air, sauf le teint et les cheveux, d'une petite Alsacienne civilisée. Seulement, au dernier Moment, profitant de ce que la mère Lisbeth ne la regardait Pas, elle rentra furtivement dans la maison pour y prendre un objet qu'elle cacha soigneusement sous son tablier.

Cet objet, c'était sa propriété, la seule chose qui lui appartînt en ce monde : son tambour de basque. Et, si elle l'emportait avec elle, cela tenait à une bonne intention de sa part. Quand elle avait dansé dans les foires et les fêtes des endroits où s'arrêtait sa troupe, elle faisait la quête et on lui donnait ; si on lui donnait, c'est apparemment qu'on était content de sa danse et qu'on y avait pris plaisir. Peut-être que la bonne dame et le docteur prendraient eux aussi plaisir à la voir danser ? Elle tâcherait de le deviner : elle désirait tant leur faire plaisir ! Et elle avait idée, sans savoir pourquoi, que le docteur et la dame trouveraient sa danse jolie. Jamais cette idée-là ne lui serait venue à propos de Johann Kapfel et de la mère Lisbeth.



Elles rangèrent les fruits dans un panier.



CHAPITRE X

Solo de danse. — Confitures de fraises. — Année d'apprentissage.

« Monsieur et madame sont au salon à faire leur musique ; vous Pouvez entrer les écouter, ce ne sera pas long », dit Orchel en ouvrant la porte aux deux petites filles.

Méryem entra, oubliant sa sauvagerie habituelle : la musique l'attirait. Fridoline la suivit, et elles se rangèrent toutes deux contre le mur, tout près de la porte, retenant leur souffle pour ne pas faire de bruit, et croyant qu'on ne les voyait pas, parce que les musiciens leur tournaient le dos. Mais le docteur les voyait dans une glace, et il riait en lui-même de leur mine effarée et attentive. Il aperçut tout à coup un grelot du tambour de basque qui dépassait le tablier de Méryem.

« Bon, se dit-il, la petite bohémienne a l'intention de danser, puisqu'elle a apporté son instrument : il faut lui jouer un air de danse. » Il acheva la romance commencée ; puis, tournant vivement Plusieurs pages de son cahier : « Mère, reprit-il tout haut, le menuet de Boccherini ! »

M^{me} Honoré chercha l'accompagnement, et le « célèbre menuet » déroula sa phrase balancée et sautillante. Les yeux de Méryem étincelèrent : elle s'écarta doucement du mur, et s'approcha comme un pantin dont

l'archet aurait tenu les ficelles : le docteur la regardait,... et tout à coup, à la reprise du premier motif, M^{me} Honoré tressaillit à un bruit strident de grelots. Méryem, n'y tenant plus, s'était élancée au milieu du salon, et là, droite sur la pointe de ses petits pieds, les bras arrondis au-dessus de sa tête, elle dansait, gracieuse et légère, suivant la mesure et marquant le rythme du menuet au son du tambour de basque.

« Continue, mère, et recommençons le trio », cria le docteur à M^{me} Honoré. Et Méryem dansa tant que la musique dura ; le docteur riait, M^{me} Honoré détournait les yeux de son cahier de musique pour regarder la bohémienne, Salomé et Orchel, accourues au bruit, restaient ébahies à la fenêtre ouverte du jardin, et Fridoline, bouche bée, se disait : « Comme elle danse bien ! C'est égal, moi, je n'oserais jamais faire ce qu'elle a fait là. »

La timidité revint à Méryem quand son exaltation fut tombée, c'est-à-dire lorsque la musique cessa. Elle se demanda avec inquiétude ce que la dame et le docteur allaient dire, et, rougissant jusqu'aux cheveux, elle resta immobile, le tambour de ! basque dans sa main pendante. Mais le docteur la rassura bien vite.

« Très bien ! petite sorcière ! on ne danse pas mieux que toi. Tu veux montrer que tu as ton savoir, toi aussi ; nous t'apprendrons beaucoup de choses, mais tu pourrais nous apprendre à danser.... Seulement nous sommes trop vieux, vois-tu ! Je te remercie tout de même : tu m'as fait plaisir. »

Méryem le remercia des yeux, puis elle tourna son regard vers M^{me} Honoré : il lui fallait aussi une approbation de ce côté-là. La vieille dame comprit.

« Oui, ma petite, je suis très contente de toi, dit-elle en passant une main caressante sur la chevelure noire de la bohémienne. Venez avec moi, mes enfants, j'ai de jolies choses à vous montrer. »

Elle les emmena dans sa chambre. Un asile de paix et de douceur, que cette chambre, avec ses vieux meubles, ses tentures un peu fanées, ses portraits de l'ancien temps et ses bibelots qui avaient réjoui les yeux de deux ou trois générations d'aïeules. Méryem tomba en arrêt devant un groupe de danseurs en biscuit de Sèvres, dont l'un tenait un tambour de basque. Fridoline faisait le tour de la chambre à petits pas, admirant les

petits vases, les statuettes en porcelaine peinte, les flambeaux brillants, les dorures, la pendule, les tableaux : on ne voyait rien de pareil à Grünfeld.

M^{me} Honoré s'assit entre les deux enfants sur un vieux petit canapé, couvert d'une étoffe gris-perle, semée de bouquets de roses reliés par des nœuds de ruban bleu. Elle ouvrit son alphabet et commença à leur montrer les lettres. Elles répétaient consciencieusement A... B... C..., et faisaient de grands efforts pour se mettre dans la tête la forme des lettres et les reconnaître dans la Page suivante : Méryem en fronçait les sourcils, et une ride se creusait au milieu de son front. Les pieds lui démangeaient de rester immobiles : c'était bien fatigant d'apprendre à lire ! elle y Panait plus chaud qu'à danser, certainement !

M^{me} Honoré vit son malaise et ferma le livre.

« Là ! c'est assez pour le moment. Nous allons faire d'autre ouvrage : il y a des fraises à cueillir au jardin pour mes confitures. Vous allez nous aider, et je vous en donnerai à chacune un petit pot. »

Cueillir des fraises, c'était plus amusant que d'apprendre ses lettres ; les petites filles déployèrent une grande activité, puis rangèrent soigneusement les jolis fruits dans un des paniers faits par Méryem, et qu'on avait gardés, lui dit Orchel, parce qu'ils étaient très jolis et très commodes.

La cueillette achevée, on se dirigea vers la cuisine, où Salomé, entourée de casseroles, s'escrimait à les faire reluire, à force de bras et de tripoli. Elle fit une forte grimace.

« Ah ! Seigneur ! moi qui croyais que madame était occupée à autre chose, et qu'elle ne ferait pas ses confitures aujourd'hui ! Si j'avais su, je ne me serais pas mise à récurer mes cuivres. Mais voilà : c'est commencé, à présent, et j'ai tout mis en l'air : je ne peux pas laisser ma besogne. Toutes mes casseroles qui sont par terre ! et le tripoli qui va voler dans les confitures ! Comment faire, mon Dieu, comment faire ? »

M^{me} Honoré était habituée [aux lamentations de sa vieille Salomé, qui trouvait toujours des difficultés à tout, et elle ne s'en effarouchait pas. Elle lui dit d'un ton conciliant :

« Soyez tranquille, Salomé, nous ne vous dérangerons pas. Dans une cuisine comme celle-ci on peut bien trouver la place de récurer des cuivres et de taire des confitures.

— Le fait est qu'on n'en voit guère d'aussi grandes, répondit fièrement Salomé. Mais c'est que si je n'aide pas madame, madame se fatiguera ; et puis il n'y a que moi pour faire bien marcher mon fourneau.... Je vais m'en

occuper, quand j'aurai fini de nettoyer la bassine.... Là ! est-elle claire ! on dirait de l'or fin ! »

Elle présentait à sa maîtresse la bassine de cuivre, brillante comme un soleil. Orchel s'établit avec les enfants dans un coin, autour d'une grande jatte où l'on devait mettre les fraises épluchées. Les queues s'amoncelèrent bientôt en tas sur le carreau, pendant que Salomé préparait les poids et les balances, et dressait un grand feu dans son fourneau.

Les petites filles étaient très fières de se rendre utiles, et M^{me} Honoré, qui les observait, remarqua que Méryem allait deux fois plus vite que sa compagne. Fridoline flânait, regardait en l'air, suçait les queues de ses fraises, écoutait le serin qui chantait dans sa cage, et n'avancait pas beaucoup. Méryem, les lèvres serrées, toute à ce qu'elle faisait, ne se laissait distraire par rien et épluchait ses fraises avec la régularité d'une mécanique.

Enfin, la bassine était sur le feu, le sirop bouillait, on y précipita les fraises, qui répandirent dans toute la cuisine un parfum exquis. Fridoline se leva avec l'air d'une personne très lasse.

« Va courir dans le jardin, ma petite Fridoline, lui dit M^{me} Honoré ; vas-y aussi, Méryem : vous avez bien travaillé, vous devez être fatiguées. Je vous rappellerai quand ma confiture sera cuite, pour vous donner encore une petite leçon. »

M^{me} Honoré s'assit entre les deux enfants.



Fridoline ne se le fit pas dire deux fois, et prit sa volée comme un oiseau à qui l'on ouvre la porte de sa cage. Mais Méryem s'approcha de Salomé.

« Je crois que je saurais vous aider, lui dit-elle d'une voix timide, en prenant un flambeau de cuivre poli qui attendait son tour de nettoyage.

— Bien sûr, qu'il n'y a pas besoin d'aller à l'école pour ça ! répondit la cuisinière ; mais il faut tout de même qu'on vous Contre. Là ! on prend du tripoli, comme ça,... on frotte bien,... avec la brosse maintenant, qu'il ne reste pas de tripoli dans les creux,... on finit avec la peau,... et on dirait un flambeau neuf. Prenez le pareil à présent. »

Méryem le prit, et s'appliqua si bien que Salomé elle-même avoua, quand elle eut fini, qu'il n'y avait presque pas de différence entre les deux. La vérité, c'est qu'il n'y en avait pas du tout ; mais on ne peut pas trouver étonnant que Salomé en vît Une.

Quand M^{me} Honoré eut rempli ses pots de confitures et qu'elle appela Fridoline, Méryem était encore occupée à récurer les cuivres, et Salomé convint qu'elle l'avait bien aidée. Avant de retournera l'alphabet, les deux petites filles, armées d'un chiffon de pain, furent invitées à nettoyer le fond de la bassine en compagnie d'Orchel, qui était encore bien assez jeune pour aimer les sucreries. Et M^{me} Honoré leur désigna deux jolis pots de verre qu'elles emporteraient un autre jour : il fallait leur laisser le temps de refroidir.

Le lendemain, la mère Lisbeth fut bien étonnée, en revenant de conduire sa vache à l'herbe, de trouver Méryem s'escrimant à tour de bras sur le fond de ses casseroles ; elle faisait profiter le ménage Kapfel des leçons de Salomé.

Les jours passèrent et formèrent des semaines, puis des mois : Méryem restait toujours à Grünfeld. Héberlé, l'hôte de l'Écureuil-Volant, à Katzwiler, avait bien signalé plusieurs fois des Passages de nomades dans la vallée, et chaque fois Johann Kapfel s'y était transporté pour se rendre compte des choses par lui-même. Mais tantôt ce n'étaient pas des bohémiens, et alors quelle raison aurait-on eue de leur donner Méryem ? tantôt c'était une troupe si misérable que le brave homme ne s'était pas senti le courage de rejeter la petite fille dans une pareille vie. Une autre fois, la tribu n'exerçait aucune industrie et ne vivait que de rapine ; ou bien, renseignements pris, on s'y battait et l'on s'y injuriait toute la journée. Une troupe qui paraissait assez convenable avait refusé de se charger de Méryem, qui n'était pas de leur tribu ; enfin l'hiver arriva sans qu'on eût trouvé une bonne occasion de placer la petite fille. Alors on décida d'attendre au printemps : c'eût été trop dur de la renvoyer vivre sous la tente, par le froid et la neige, à présent qu'elle avait l'habitude de dormir sous un toit.

Si bien que M^{me} Honoré put poursuivre l'éducation de Méryem pendant toute une année.

Il ne faudrait pas croire que cette année se passa sans orages. La mère Lisbeth avait des préjugés. Elle reconnaissait que les deux petites filles rapportaient de chez M^{me} Honoré une foule de connaissances utiles, et elle était fort aise d'en profiter ; mais à côté des connaissances utiles il y en avait qui ne lui paraissaient bonnes à rien, et elle n'avait aucune indulgence pour les inutilités. Quand Méryem, stylée par Orchel, avait finement blanchi et repassé une collerette à petits plis, Lisbeth admirait son adresse et l'embrassait avec enthousiasme ; mais, quand elle s'asseyait par terre, les jambes croisées, et s'absorbait dans la lecture, la vieille femme appelait cela perdre son temps et inventait toutes sortes d'occupations pour l'arracher à son livre. Or Méryem n'avait rien d'une colombe ou d'un agneau, et n'était docile qu'à ses heures. Elle avait vite appris à lire, beaucoup plus vite que Fridoline, et elle n'aimait rien tant que la lecture. Sa bibliothèque, composée de livres prêtés par M^{me} Honoré, n'était pas très variée : une petite histoire sainte, les Contes des fées, deux ou trois volumes d'anecdotes tirées de l'histoire générale, et les Annales de la vertu, vieux recueil d'actes héroïques.

Méryem adorait les contes, qu'elle ne distinguait pas de l'histoire ; elle lisait et relisait jusqu'à savoir par cœur, embrouillant la fiction avec la réalité, et mêlant dans son esprit les récits de ses livres avec les légendes qu'elle entendait autrefois sous la tente. Quand elle était enfoncée dans ses rêveries, elle n'aimait pas qu'on vînt l'en tirer pour lui faire frotter les meubles avec un chiffon de laine ou pour lui mettre un tricot entre les mains. Elle obéissait en maugréant, et à la première occasion laissait là le chiffon ou le tricot pour s'en aller vaguer à l'aventure : de là, quand elle rentrait, de vifs reproches de la mère Lisbeth, qui la menaçait de se plaindre à M^{me} Honoré, et qui souvent ne se bornait pas aux menaces. M^{me} Honoré intervenait, sermonnait doucement Méryem ; Méryem, pour lui faire plaisir, demandait pardon à la mère Lisbeth, et la concorde régnait pendant quelques jours chez le garde de Grünfeld.

Alors Méryem devenait bruyante, expansive ; elle s'agitait sans cesse, elle chantait en travaillant des airs étranges dans une langue inconnue ; le soir, quand la famille était réunie, elle racontait des légendes bizarres, qui amusaient Fridoline et étonnaient Johann Kapfel, mais que Lisbeth trouvait

inquiétantes. La petite avait des yeux si noirs et si brillants, une physionomie si singulière quand elle chantait ou racontait ces choses-là ! N'y avait-il point de sorcellerie là-dedans ? Et sa danse ? Quand elle était en gaieté, on ne pouvait pas l'arrêter dans sa danse sauvage.... Non, on n'en ferait jamais une bonne petite Alsacienne, de cette bohémienne-là !

Les enfants, qui n'ont guère le droit de juger les grandes personnes, prennent très souvent ce droit-là, et Méryem était une enfant fort indépendante. Elle trouvait facilement des torts à la mère Lisbeth, et se révoltait en elle-même quand la vieille femme l'installait sur une chaise avec un torchon à ourler ou une reprise à faire, car elle ne pouvait supporter l'immobilité plus de cinq minutes. A Grünfeld, s'entend, car chez M^{me} Honoré elle se montrait plus patiente et plus laborieuse que Fridoline, et aucun travail ne lui semblait pénible. C'est que, pour ceux qu'on aime, on trouve tout facile et doux, et Méryem adorait la mère du docteur. M^{me} Honoré était tellement supérieure à tout ce que la petite fille avait connu ! Méryem était juste en faisant d'elle l'objet de son culte ; mais où elle n'était pas juste, c'est quand elle lui comparait la pauvre Lisbeth : on ne pouvait pas exiger qu'elle la valût, en vérité ! et c'est pourtant ce qu'aurait voulu Méryem,



Cela faisait une joyeuse voitures.



CHAPITRE XI

Une lettre du notaire. — En route pour Katzwiller. — Réflexions de Méryem.

Le facteur rural, tout poudreux, épongeant son front ruisselant avec son mouchoir à carreaux, arrive à la porte des Kapfel.

« Une lettre pour M. Johann Kapfel ! dit-il en tendant à Lisbeth une grande enveloppe carrée, qu'elle prend et retourne dans tous les sens comme si elle pouvait espérer y comprendre quelque chose.

— Il est en tournée : on lui donnera ça quand il reviendra.... Savez-vous d'où ça vient, monsieur Hachimette ?



— C'est écrit dessus,... c'est-à-dire imprimé : voyez-vous le timbre, là ? Katzwiller.

— Ah ! qui est-ce qui peut bien lui écrire de Katzwiller ? Peut-être M. Héberlé, de l'Écureuil-Volant,... il devait le prévenir, pour la petite.... Vous avez chaud, monsieur Hachimette ? Entrez un moment, vous vous rafraîchirez d'un bon coup de vin blanc.

— Ça n'est pas de refus, le petit coup de vin blanc ; mais je n'ai pas le temps d'entrer, j'ai des paquets pour Hornheim et pour Fallig, tout là-haut : ça n'arrive pas souvent, heureusement. Et il fait une chaleur ! on en est tout ébaubi, au sortir de l'hiver.... Merci, madame Kapfel : ça redonne des jambes, ce petit vin-là. Bonjour, et bonne santé à tout votre monde. »

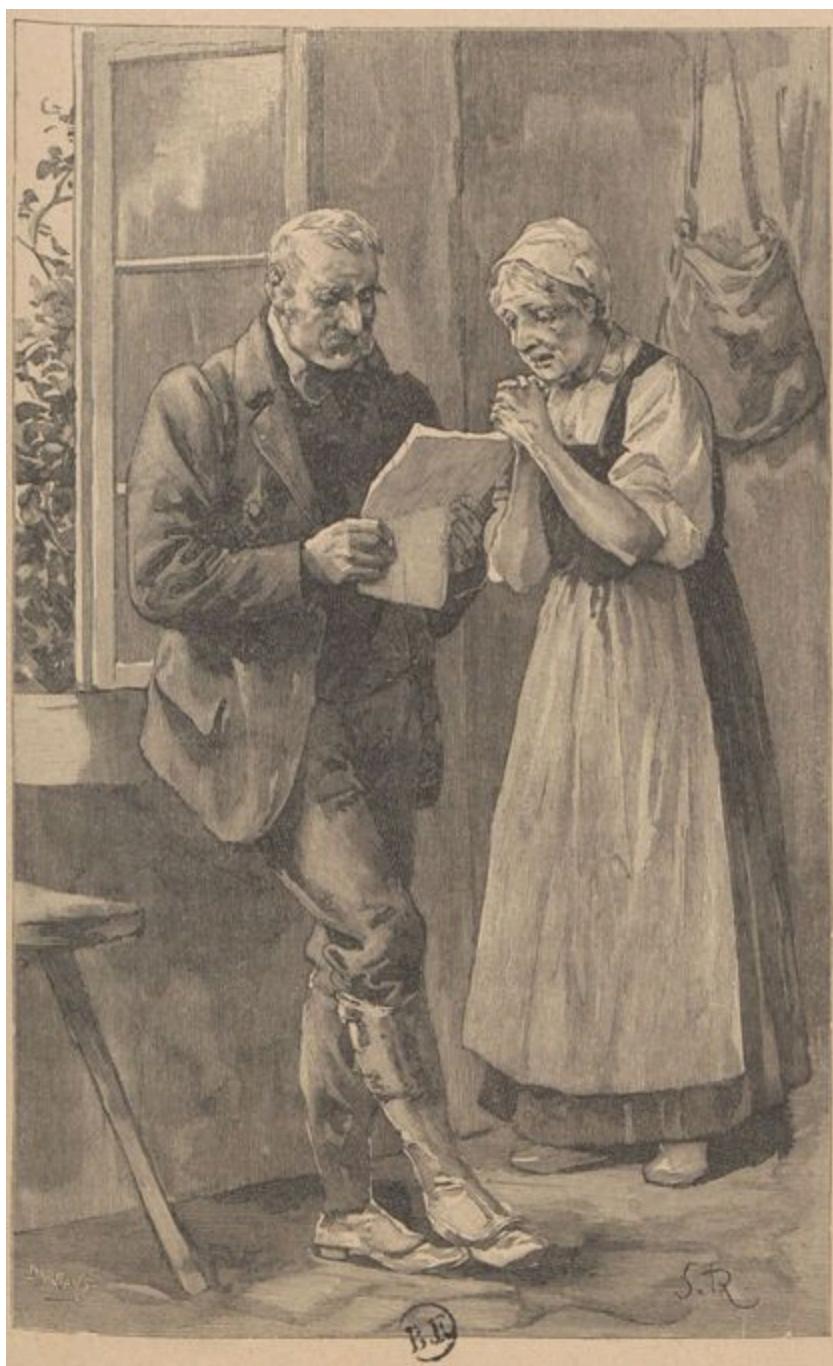
Et le facteur allongea le pas pour gagner les villages supérieurs, pendant que la mère Lisbeth, après avoir encore tourné et retourné la lettre dans ses mains, se décidait à la mettre au milieu du vaisselier, où elle attirerait les yeux de Johann dès qu'il serait de retour.



Une lettre, c'était un événement rare : que pouvait bien contenir celle-ci ? Il devait y être question de Méryem : justement, c'était dans cette saison qu'avaient lieu les foires de Katzwiller et de plusieurs bourgs et villages des environs ; Héberlé pouvait y avoir entendu dire qu'il s'y trouvait des bohémiens. Méryem allait donc peut-être partir ! A cette idée, Lisbeth éprouva un serrement de cœur qui l'étonna. Elle essaya de se dire : « Bon débarras ! » et de se représenter- la vie calme et sans soucis qu'elle mènerait après le départ de Méryem, seule avec Fridoline qui était si douce. Ce n'était pas si loin, cette vie-là : seize mois, pas plus ; et Lisbeth s'efforçait de rappeler ses souvenirs. Mais ce qui lui revenait malgré elle, c'était toujours Méryem : Méryem dans la prison, exténuée de fatigue, de froid et de misère ; Méryem courageuse, se jetant entre Fridoline et le chien du boucher ; Méryem malade, sans force, se laissant aller dans ses bras et la remerciant de ses soins par un regard languissant. Puis elle la voyait

revenue à la santé, vive, alerte, chantant et dansant, un peu terrible parfois, mais toujours si tendre et si complaisante pour Fridoline ! Elle avait de mauvais moments, sans doute ; mais elle en avait aussi de bons, et comme elle était gentille alors !... Et Lisbeth regardait la lettre : elle n'avait jamais été si pressée de voir rentrer Johann.

Il s'installa près de la fenêtre.



Il rentra enfin ; il se débarrassa de son fusil et s'installa près de la fenêtre pour prendre connaissance de la lettre : il n'était pas plus grand clerc qu'il n'est nécessaire à un garde champêtre.

Lisbeth tâchait de lire sur sa figure ; mais elle n'y voyait rien que l'attention d'un homme qui cherche à bien comprendre les mots qui lui passent sous les yeux. Enfin, se tournant vers Lisbeth, il lui dit tout à coup :

« Mère, te rappelles-tu le cousin Bernard Sadler ?

— Le cousin Bernard ? Bien sûr que je me le rappelle : nous avons assez cueilli de myrtilles ensemble, quand nous étions enfants tous les deux. Son père était bûcheron, il passait quelquefois tout l'été sur le Hohneck, à surveiller des coupes de bois. Je les ai perdus de vue quand je me suis mariée et que je suis venue par ici ; mais je sais que Bernard a fait le commerce des bois et qu'il s'est enrichi. Il m'a plusieurs fois fait demander de mes nouvelles.

— Eh bien, il paraît qu'il est mort.

— Mort ? j'en suis bien fâchée ! Encore un de parti ! Ah ! mon garçon, quand on vieillit, c'est terrible, tout ce qu'on laisse derrière soi de gens qu'on aimait.... Pauvre Bernard ! je ferai dire des messes pour le repos de son âme.... Qui est-ce qui t'a dit qu'il était mort ?

— C'est dans cette lettre de M. Swerling, qui est notaire à Katzwiller. Il a reçu une autre lettre d'un autre notaire, qui, lui, demeure à Saverne et qui était le notaire du cousin Bernard. Ce notaire-là chargeait M. Swerling de nous chercher pour nous Prévenir que le cousin t'a mise sur son testament.

— Est-il Dieu possible ! Ce bon Bernard ! Ce sera pour doter Fridoline, la chère petite.... Tu vas répondre tout de suite au notaire, n'est-ce pas ?

— Oui, mais on ne s'entend pas bien par lettres, surtout quand on n'a pas l'habitude d'en écrire. Il faudra que nous allions à Katzwiller ; le notaire le dit d'ailleurs.

— Bon, bon, nous irons ! Y a-t-il longtemps que je n'ai fait Un si grand voyage ! Il faudra emmener les enfants : on ne peut pas les laisser seules à la maison. Cela amusera beaucoup Fridoline. Demande au notaire quel jour nous le trouverons, et écris aussi à ton ami Héberlé pour qu'il nous garde des chambres. L'Écureuil-Volant est bien achalandé, il est bon de prendre ses précautions. Je vais m'occuper de la toilette de Fridoline. »

La toilette de Fridoline n'avait sûrement aucun rôle à jouer dans l'héritage du cousin ; mais la grand'mère Lisbeth était convaincue que tous les gens de Katzwiller auraient les yeux braqués sur sa petite-fille.

En conséquence, au jour désigné par le notaire, Fridoline eut une fine chemisette brodée, une collerette à petits plis, une jupe bordée de velours et des nœuds de ruban, à faire envie à la fille du maire et à celle de M^{me} Schaps, les deux élégantes de Grünfeld. Méryem n'avait rien de neuf : l'héritage n'était pas pour elle. Mais elle trouva moyen de nettoyer un vieux ruban rouge que M^{me} Honoré lui avait donné pour sa poupée, et qui fit merveille dans ses cheveux noirs. Il la fit pourtant regarder de travers par M^{me} Swebach, qui murmura avec indignation : « Petite sorcière ! a-t-on jamais vu s'attifer de la sorte ! »

Que vient donc faire ici M^{me} Swebach ? Ah ! voilà : c'est qu'il n'était pas aussi facile qu'on pourrait le croire d'aller à Katzwiller. Ce n'était pourtant qu'à quatre ou cinq lieues de Freithal, sur une route bien entretenue : une étape dont les soldats de la grande armée n'auraient fait que rire, et qui n'était pas pour embarrasser Johann Kapfel. Il était donc convenu qu'il irait à pied ; mais Lisbeth et les petites filles n'étaient pas de force à le suivre. Elles pouvaient descendre à Freithal et attendre le passage de la diligence qui s'y arrêta pour changer de chevaux ; mais il y avait tant de fêtes et de foires à ce moment-là qu'on n'était point sûr d'y trouver de la place, et l'on ne pouvait pas attendre au lendemain, puisqu'on avait rendez-vous avec le notaire.

Lisbeth confia son embarras à toutes ses connaissances, et le bruit se répandit bientôt dans Grünfeld que les Kapfel héritaient de leur cousin, le riche marchand de bois, et que la petite Fridoline serait un riche parti dans huit ou dix ans. La mère Lisbeth fut bien étonnée de voir arriver la meunière, qui la négligeait un peu depuis qu'elle avait recueilli Méryem. Elle venait lui offrir des places dans sa voiture, une voiture qu'elle louait à Freithal, Pour se rendre aux fêtes de Katzwiller avec son fils : la voiture était légère, le cheval robuste, ils iraient aussi vite que la diligence ; Jôsef conduirait, on pouvait se fier à lui. Enfin la meunière insista si bien que Lisbeth finit par accepter, et un matin M^{me} Swebach et Jôsef dans leurs plus beaux atours, Lisbeth austère et digne dans son costume de veuve, et les petites filles pimpantes et joyeuses comme des papillons, descendirent la Montagne. Johann était parti au petit jour.

« Voyez-vous, madame Kapfel, disait la meunière, il faudra que vous veniez au moulin un de ces jours. Nous l'avons fait réparer, le moulin, et je viens d'acheter une vigne aux environs : vous savez, la vigne aux Heiner,

qui est sur une pente, au soleil levant ? Elle donne plus de vin qu'on ne peut en boire dans un ménage, et c'est du bon vin : je me suis déjà arrangée pour le vendre à l'aubergiste de la Pomme de Pin. Ça augmente nos revenus : Jôsef sera un bon parti dans quelques années. C'était un enfant terrible, mon Jôsef ; mais si vous voyez comme il s'est mis au travail ! Et vigoureux ! il n'a pas seize ans, cependant il vous enlève un sac de blé comme une plume,... et rangé, et raisonnable.....

— Fridoline ! Méryem ! voulez-vous bien marcher droit devant vous, et ne pas vous écarter du milieu de la route ! Si on les laisse faire, elles seront crottées comme des barbets avant d'arriver en bas.... »

La mère Lisbeth avait raison. Méryem, grisée par la joie d'une expédition lointaine, n'avait pu marcher droit plus de vingt pas, et elle courait, sautait, grimpait sur les talus, mettait ses pieds dans les flaques de boue, pénétrait dans un taillis pour cueillir une primevère précoce. Fridoline, d'abord contenue par le respect de sa jolie toilette, avait fini par se laisser entraîner, et Jôsef, qui marchait isolé entre les deux groupes, tantôt sifflotant, tantôt mâchonnant une brindille verte, inclinait visiblement à rejoindre les petites filles pour faire partie à trois. Que seraient alors devenues les belles toilettes ? C'était à faire frémir.

Après plusieurs rappels, Lisbeth dut marcher entre les deux petites filles, en les tenant chacune par une main : c'était le seul moyen de les empêcher de s'écarter. On put ainsi arriver sans encombre à la Pomme de Pin, où Méryem nettoya ses sou-fiers pendant qu'on attelait le cheval.

La voiture que M^{me} Swebach avait fait sonner si haut n'était qu'une manière de charrette à quatre places : les deux mères occupèrent celles du fond, les filles la banquette du devant, et Jôsef prit le fouet et le siège du conducteur. Sa mère lui avait imposé un chapeau de feutre tout neuf ; mais, sitôt monté en voiture, il le lui mit sur les genoux, pour se coiffer d'un bonnet de fourrure qui devait, pensait-il, lui donner l'air d'un vrai cocher. Il fit claquer son fouet, et le cheval partit au grand trot.

Cela faisait une joyeuse voiturée. Jôsef était fier de conduire des personnes en toilette, lui qui n'escortait habituellement que des sacs de grains ou de farine ; et puis il comptait s'amuser à la ville. Fridoline cherchait à se rappeler comment les maisons étaient faites à Katzwiller, où elle n'était allée que deux fois, quand elle était toute petite. Elle se tenait droite sur sa banquette, depuis qu'elle avait entendu des passants dire en la regardant : « Quelle jolie petite fille ! » Elle prenait garde à ne pas

chiffonner ses manches et sa collerette, et à rejeter ses tresses blondes en dehors de la voiture, pour qu'on vît les rubans rouges qui en attachaient le bout. La mère Lisbeth se rengorgeait comme une femme qui va toucher un héritage, et la meunière reprenait l'éloge de Jôsef.... On ne savait pas de combien il était, cet héritage,... il n'y avait pas tant de gens riches à Grünfeld ni même à Freithal, et, quand Jôsef serait en âge de se marier, la petite Kapfel pourrait bien lui convenir.... Dans cette éventualité lointaine, la meunière vantait sa marchandise et flattait l'héritière du cousin Bernard.

Pour Méryem, elle se sentait pousser des ailes. Il y avait si longtemps qu'elle n'était allée en voiture ! pas depuis qu'elle avait quitté la tribu ; et il passait devant son esprit mille visions qui l'attiraient. Elle était contente de se sentir emportée au trot du cheval, contente de voir des arbres, des maisons, des champs, qui n'étaient pas ceux qu'elle voyait tous les jours : l'instinct de la bohémienne reprenait le dessus, et elle aspirait à aller plus loin, plus loin toujours ! Elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Déjà ! » quand Jôsef, parvenu en haut d'une montée, se retourna pour lui dire : « Vois-tu, là-bas, ces maisons et ce grand clocher ? c'est Katzwiller !... Hue, Coco, faisons une belle entrée. »

Coco, stimulé par un coup de fouet, activa son allure et atteignit bientôt les premières maisons. La petite ville était très animée : de toutes les routes de la campagne on voyait arriver des groupes de piétons et des voitures pleines de gens en beaux costumes qui venaient à la fête de saint Vincent, patron de Katzwiller. Ce n'étaient partout que grands gilets à boutons dorés, vieux habits conservés dans la lavande, culottes de l'ancien temps, et chapeaux à trois cornes sur de vieilles têtes respectables et souriantes de grands-pères qui venaient voir s'amuser leurs petits-enfants, et constataient, en les regardant marcher devant eux vêtus à la mode du jour, que les modes nouvelles ne valaient pas celles d'autrefois. C'était bien l'avis des bonnes vieilles qui les accompagnaient : leurs filles, au moins, gardaient le petit bonnet brodé d'or, le grand nœud sur la tête, le corset noir et la petite jupe ronde ; rien n'était joli comme ces voiturées de jeunesses, ces tresses blondes, ces joues roses, ces rubans flottants, ces chemisettes blanches, et les fusées de rire qui s'envolaient des bouches vermeilles. Dans toutes ces Jeunes têtes, la fête était déjà commencée.

Jôsef fit claquer son fouet à tour de bras, sans toucher Coco, qui allait souvent à Katzwiller et sentait déjà l'écurie d'Héberlé ; mais il tenait à faire de l'effet. Il y réussit : au tapage des roues sur le pavé de la rue aux

Fèvres, maître Héberlé lui-même, l'hôte de l'Écureuil-Volant, parut sur le seuil de sa porte, sous son enseigne qui se balançait au vent, et, se retournant avec un large rire vers l'intérieur de la grande salle basse de l'auberge, il appela Johann, qui s'y reposait de son étape en buvant de la bière. Tous deux vinrent gaiement aider les voyageuses à mettre pied à terre.

« Votre serviteur, madame Kapfel ! votre serviteur, madame Swebach ! dit l'hôte. Vous avez joliment bien fait de retenir des chambres : à l'heure qu'il est, je n'ai plus un lit à donner, pour or ni pour argent. Vous allez déjeuner ? Ma femme surveille elle-même ses fourneaux : on s'en léchera les doigts, de la cuisine de l'Écureuil-Volant ! »

Encore un revirement dans les sentiments de Méryem ! Pendant qu'elle mangeait un bon déjeuner, sur une grande nappe blanche, dans de belles assiettes peintes, et qu'elle buvait de la bière mousseuse dans des verres de cristal couleur d'ambre, elle se rappelait qu'au seuil de toutes les auberges on les chassait autrefois comme des chiens, elle et ceux de sa troupe, en leur jetant dédaigneusement quelques restes de cette table où elle avait sa place aujourd'hui. A ce moment-là, si quelque chef de tribu bohème se fût présenté pour l'emmener, elle aurait reculé avec effroi. Mais les têtes des fillettes sont changeantes, et il devait se passer bien du temps avant que Méryem sût au juste ce qu'elle voulait.



La maison de l'Écureuil-Volant.



CHAPITRE XII

A la fête de Katzwiller. — Les variations de Méryem. — Une future héritière.

Les enfants n'aiment pas à manger longtemps de suite : Méryem et Fridoline, leur faim apaisée, ne tardèrent pas à quitter la table pour aller à la porte regarder les passants. Et comme les gens qui entraient ou sortaient les dérangeaient sans cesse, elles firent quelques pas au dehors et s'assirent sur un banc de pierre, mis là pour servir de montoir aux cavaliers, dans l'ancien temps. La maison de l'Écureuil-volant était une très vieille maison, où il avait certainement demeuré autrefois des seigneurs, car elle était très belle, grande et bien construite, toute en pierre, avec des balcons à tous les étages, qui surplombaient les uns sur les autres, et un très grand toit qui avançait encore au-dessus du reste. Il y avait aux environs beaucoup de maisons qui lui ressemblaient, avec pignon sur rue, balcons ouvragés et fenêtres garnies de petites vitres ; mais elles étaient plus étroites et n'avaient pas l'air de richesse de l'Écureuil-Volant. N'importe, elles étaient amusantes à regarder, et les deux enfants quittèrent bientôt leur banc pour s'avancer dans la rue et voir des choses nouvelles. A quelque distance, il y avait un pont ; plus loin,

un espace très large qui devait être une place, où s'agitait une foule considérable.

« Qu'est-ce qu'il y a par là ? demanda Méryem à Fridoline, qui était déjà venue à Katzwiller.

— Je ne me rappelle pas bien,... il y a l'église, où l'on entend de la musique qui fait beaucoup plus de bruit que celle de M^{me} Honoré,... et puis la place devant l'église, une grande place où il y a les théâtres, les animaux savants, les boutiques de joujoux :... c'est là que grand'mère m'a acheté ma poupée. Mais je ne sais pas si c'est de ce côté-là.

— Allons-y voir ! »

Et Méryem entraîna Fridoline, qui se laissa faire, non sans regarder en arrière et répéter : « Mais que va dire grand'mère ? » Elles n'avaient pas fait cent pas qu'elles entendirent un formidable : « Houp ! » et quelqu'un vint d'un bond tomber à pieds joints sur leurs talons. Elles se retournèrent vivement, effarées ; le quelqu'un éclata de rire : c'était Jôsef.

« Hein ! vous ai-je fait peur ? dit-il. Maman est à ses achats de grain, le père et la grand'mère de Fridoline sont chez leur notaire, et ils vous ont cherchées partout avant de partir. Le petit valet d'écurie vous avait vues dehors ; j'ai regardé dans la rue et je vous ai reconnues aux tresses noires de Méryem : toutes les autres filles ont des tresses blondes sur le dos. Alors on m'a dit de venir avec vous pour vous empêcher de vous perdre, et me voilà. Où alliez-vous ? »

Comme elles n'en savaient rien, Jôsef, qui était venu souvent à Katzwiller, leur proposa de les promener. Il les conduisit dans une rue neuve où il y avait des maisons bâties comme celles de Paris, à ce qu'il avait entendu dire. Méryem haussa les épaules ; elle ne connaissait pas Paris, mais elle en avait entendu parler par des gens de sa troupe : les maisons de Paris étaient bien hautes deux fois comme celles-là. Et, pendant qu'il était question de maisons, elle se mit à leur décrire celles de Séville, celles de Tunis et celles de Gênes ; elle avait beaucoup voyagé, Méryem, et les leçons de géographie que lui donnait M^{me} Honoré avaient mis un peu d'ordre dans ses souvenirs. Jôsef et Fridoline l'écoutaient avec admiration.

Pendant qu'elle parlait, un char à bancs vint à passer, plein de gens qui gesticulaient, qui riaient, qui chantaient à tue-tête.

« Qu'est-ce qu'ils ont donc ? demanda Fridoline.

— Ils sont gais parce qu'ils vont à la fête », répondit Jôsef.

Et, sans ajouter : « Allons-y », les trois enfants suivirent le char à bancs.

La fête ne faisait que commencer, car il était encore de bonne heure. Déjà pourtant sous les tilleuls, dont on voyait briller les branchages rouges entre les petites feuilles d'un vert tendre, l'orchestre de la danse était juché sur un plancher supporté par quatre tonneaux. Il y avait là deux violons, une basse et une clarinette, qui jouaient des valse, et le cœur de Méryem se mit à battre bien fort : elle avait entendu ces airs-là autrefois, joués par les bohémiens de sa troupe. Quelques couples essayaient un tour de valse, et les vieilles gens s'approchaient pour voir si l'on dansait aussi bien que « dans leur temps ». A l'autre bout de la Place, des troupes ambulantes s'évertuaient à achever de monter leurs théâtres. Le musée des figures de cire était déjà prêt, ainsi que la grande ménagerie, et la foule des badauds se pressait pour écouter leur parade. Les petits marchands ambulants criaient leur marchandise, et le maître de l'Écureuil-Volant, ne se contentant pas des profits qu'il faisait dans son auberge, installait sous les tilleuls un comptoir où les danseurs trouveraient de quoi se rafraîchir.

Les enfants n'avaient pas assez d'yeux pour tout admirer. Ils ne songeaient pas à entrer dans les baraques, n'ayant point d'argent pour payer leurs places ; mais il ne manquait pas de spectacles gratuits. Jôsef s'arrêtait en extase devant les faiseurs de tours, expliquant à Fridoline combien il était difficile de faire le saut périlleux ou de porter une canne en équilibre sur le bout de son nez. Méryem les suivait, haletante. Les quinze derniers mois de sa vie étaient effacés ; il lui semblait que derrière quelque'une de ces toiles bariolées de peintures bizarres une voix rude allait prononcer son nom, et qu'elle devrait se rendre à l'appel. Sa troupe se trouvait-elle là ? allait-elle voir apparaître Nafté, et la main rude de Tizko allait-elle se poser sur son épaule ? Aïred allait-elle danser sur ces tréteaux ? Instinctivement, elle chercha son tambour de basque, et elle dut faire un effort pour se rappeler qu'elle n'était plus une bohémienne. Les Kapfel voulaient la garder, bien sûr ; sans cela pourquoi auraient-ils laissé passer tant d'occasions de se débarrasser d'elle ? Eh bien, à cette idée, elle ne se sentit pas emportée vers eux par un élan de reconnaissance : elle leur en aurait voulu, plutôt,... et elle passa lentement le long des baraques, attachant un regard ardent sur chaque figure de saltimbanque ou d'acrobate pour y chercher les signes de sa race. Oh ! si 7aki pouvait être là ! Les autres, maintenant, c'était à peine si elle craignait de les rencontrer ; mais lui ! Si tout à coup elle le voyait, il lui semblait que son cœur ne pourrait plus contenir sa joie.

Mais elle eut beau regarder, elle ne vit point Zaki ; et, si elle aperçut quelques têtes crépues, aux yeux noirs et à la peau brune, qui devaient être de la grande famille des zigeneuer, c'étaient des individus isolés qui s'étaient engagés séparément dans des troupes de comédiens nomades. Ce ne serait pas encore à cette fête-là qu'elle trouverait l'occasion de redevenir bohémienne.

Le jour commençait à baisser lorsque Johann Kapfel et sa mère, accompagnés de M^{me} Swebach, retrouvèrent les enfants devant la ménagerie, attentifs aux culbutes d'un singe. La mère Lisbeth redressait sa taille courbée, et un sourire triomphant déridait sa vieille figure. Le cousin Bernard lui léguait dix mille francs, une fortune ! Quelle dot pour Fridoline ! Il n'y aurait pas un parti digne d'elle dans tout le pays : il lui faudrait un monsieur de la ville. Dans sa joie, Lisbeth régala les enfants de toutes les friandises qui se vendaient sur la place et les fit entrer dans toutes les baraques ; une héritière comme Fridoline avait bien le droit de voir la comédie, les bêtes féroces et tout le reste, et de les faire voir à ses amis.

Le soir, les deux petites filles rentrèrent à l'Écureuil-Volant, exaltées par le plaisir et épuisées de fatigue. Fridoline dormait déjà quand sa grand'mère la borda dans son lit. Méryem ne dormit pas : elle reva tout éveillée, mais ce ne fut pas de ce qu'elle avait vu.

Le lendemain, il fallut revenir à Grünfeld et reprendre la vie de tous les jours : c'est toujours un peu pénible, après une journée entière de plaisir et de liberté. Fridoline trouva très ennuyeux de coudre et de tricoter, d'aider au ménage et d'éplucher des légumes ; elle le dit sans se gêner, avec de petites mines de chatte, et sa grand'mère ne la contraignit point, la trouvant trop gentille pour vouloir la contrarier. Et puis cet héritage lui avait tourné la tête, à la mère Lisbeth.

« Nous ne le dépenserons point, se disait-elle ; nous nous en passions bien, ainsi nous n'avons pas besoin d'y toucher. Nous y ajouterons les intérêts, et à vingt ans Fridoline sera une riche héritière. Elle pourra épouser un monsieur, un propriétaire, de ces gens qui donnent des domestiques à leur femme ; ainsi ma Fridoline n'aura pas besoin de faire la soupe et de nettoyer les casseroles. »

C'était bon pour ce qui concernait Fridoline, ce raisonnement-là ; mais Méryem n'avait pas d'héritage à attendre. Elle avait beaucoup grandi depuis qu'elle était à Grünfeld, et s'était fortifiée ; elle était capable de travailler, et Lisbeth trouva tout simple de la charger, outre sa besogne, de celle que ne

faisait pas Fridoline. Peu à peu Méryem se trouva faire à peu près l'ouvrage d'une servante. « Après tout, pensait Lisbeth, c'est lui rendre service que de l'habituer de bonne heure au sort qu'elle aura plus tard. Il faudra bien qu'elle gagne sa vie ; elle n'aura pas de rentes, elle ! Et quant à trouver un mari pour ses beaux yeux,... il n'y aura pas une famille de chrétiens qui veuille d'une bohémienne. »

Il y avait du vrai là dedans ; mais ce n'était pas à son âge que Méryem pouvait le comprendre et s'y résigner. Les enfants ne voient que le moment présent : Méryem ne songea plus aux soins et à la charité de Lisbeth elle ne vit plus que sa conduite présente, qui lui paraissait d'une criante injustice, et l'esprit de révolte se réveilla de nouveau en elle.

Elle n'eut d'explication avec personne ; elle parlait généralement peu, excepté dans les moments d'exaltation où elle parlait plutôt trop ; et, depuis la fête de Katzwiler, elle n'était pas en humeur d'avoir de ces moments-là avec Lisbeth. M^{me} Honoré, sans doute, aurait su lire sur sa figure assombrie et trouver la clef de son cœur fermé ; mais M^{me} Honoré était partie pour aller loin dans le Nord soigner une amie malade, et l'on ne savait quand elle reviendrait. Méryem restait donc livrée à ses instincts, et ses instincts, au milieu de l'épanouissement du printemps, l'entraînaient toujours le plus loin possible de la mère Lisbeth et des travaux du ménage.

S'il n'y avait eu qu'elle, encore ! Mais Fridoline la suivait comme un chien. Elle s'ennuyait à la maison, Fridoline ; c'était tout simple, puisqu'elle ne travaillait pas. Elle savait lire assez bien pour comprendre ce qu'elle lisait ; mais elle avait l'esprit trop paresseux pour aimer la lecture : elle ne se souciait plus de jouer seule depuis qu'elle avait une compagne de jeu, et elle n'était pas fâchée de s'en aller assez loin pour que sa grand'mère ne pût pas la rappeler.

Donc, dès que Lisbeth avait le dos tourné, Méryem et Fridoline, chargées chacune d'un bon morceau de pain pour le cas où la faim les prendrait en route, se glissaient hors de la maison à la recherche de pays nouveaux et de sentiers inconnus. Plus haut, toujours plus haut ; elles quittaient les chemins frayés, s'enfonçaient entre les rochers gris, dans les gorges sombres ; elles s'engageaient dans les forêts où le vent balançait la tête légère des bouleaux et caressait la cime puissante des hêtres et des chênes ; elles buvaient aux petites sources qui murmuraient sur les cailloux, et se reposaient sur la mousse épaisse qui couvre la terre au pied des grands sapins. Souvent elles s'égarèrent ; alors Fridoline avait peur. Mais Méryem riait de ses craintes et

se vantait de savoir reconnaître son chemin. En elle-même, elle n'en était pas bien sûre ; mais elle éprouvait un certain plaisir, mêlé de frisson, à se sentir perdue. « Les bohémiens n'ont peur de rien, se disait-elle ; ils marchent tant que la terre peut les porter, et le monde est à eux. » Et le soir, devant les gronderies de la mère Lisbeth, elle plissait dédaigneusement sa lèvre rouge sans rien répondre. Dans son orgueil de zingara, elle se trouvait bien supérieure à ces Alsaciens, à qui il fallait tant de choses pour vivre.



Cette eau sortait d'un petit lac.



CHAPITRE XIII

École buissonnière. — Lu vie libre.

Un beau jour d'été, la mère Lisbeth était allée traire sa vache dans la prairie, laissant Fridoline occupée à ourler un torchon, et Méryem chargée de retourner un drap, c'est-à-dire d'en défaire le surjet, d'en ôter les points et de coudre ensemble à points serrés les deux côtés pour en faire le milieu du drap. Toutes les ménagères savent que c'est un travail facile, mais particulièrement fastidieux. Méryem le commença en soupirant. Fridoline, enfoncée dans le fauteuil de la grand'mère, bâillait en tirant languissamment son aiguille, et regardait Méryem qui fronçait les sourcils d'un air de mauvaise humeur. Elle décousait, se piquait les doigts, tirait pour défaire plusieurs points à la fois. Arrivée à un endroit où la toile était usée, elle tira sans doute trop fort, car, au lieu de découdre le drap, elle y fit une belle déchirure en travers.

« Oh ! s'écria Fridoline effrayée, que va dire grand'mère ? »

Méryem demeura muette un instant ; puis, payant d'audace :

« Qu'est-ce que cela me fait ? dit-elle en relevant la tête avec un air de défi. Elle n'est pas ma grand'mère, à moi ! J'en ai assez, il faut que cela finisse. Je veux m'en aller !

— Oui, allons-nous-en, reprit Fridoline. Il fait beau, nous nous amuserons toute la journée. Grand'mère se fâchera pendant ce temps-là, et, quand nous reviendrons, ce soir, elle sera déjà à moitié défâchée. Sauvons-nous bien vite avant qu'elle revienne. »

Elle alla dans la cuisine et prit un gros morceau de pain : puisqu'elles voulaient rester dehors jusqu'au soir, il fallait bien emporter de quoi manger. Méryem décrocha son tambour de basque, pendu à un clou à côté de l'horloge, et elles sortirent ensemble de la maison. A la première ruelle, elles tournèrent pour gagner plus tôt la campagne, et d'un sentier montant qui menait à la forêt, elles aperçurent la mère Lisbeth, qui venait de traire sa vache, occupée à causer dans la prairie avec M^{me} Schaps. Cela leur donnait le temps de s'en aller assez loin pour ne plus pouvoir entendre, quand la mère Lisbeth les rappellerait.

Elles se hâtèrent de se jeter dans un taillis où l'on ne pouvait plus les voir, et, tant que la fatigue ne les gagna pas, elles marchèrent, Méryem en avant, grimpant des sentiers de chèvres, évitant les chemins frayés et s'éloignant de plus en plus de Grünfeld. De temps en temps, Méryem entonnait un chant bohémien qu'elle accompagnait avec son tambour de basque : c'était sa manière de célébrer sa liberté, et Fridoline lui reprochait de mettre en fuite les lapins et les oiseaux.

Elles allèrent si loin, si loin, que Fridoline commença à s'inquiéter : elle avait beau regarder, elle ne reconnaissait ni un rocher, ni un bois, ni rien de ce qui avoisinait Grünfeld. Elle était lasse, elle avait faim ; elle proposa à Méryem de manger leur pain et de s'en retourner ensuite.

« Mais nous ne sommes pas encore au soir ! s'écria Méryem. Mangeons si tu veux ; mais nous avons bien le temps de nous promener. Vois-tu là-bas, entre les sapins, de l'eau qui brille au soleil ? il faut y aller. Oh ! le joli bois de hêtres ! je vois une clairière tout près, je parie qu'il y aura des fraises.... Tu n'aimes guère le pain sec, n'est-ce pas ? »

Fridoline en convint, et, la gourmandise lui donnant des jambes, elle suivit Méryem dans le bois. La bohémienne avait deviné juste : la clairière, tapissée de petites fraises sauvages, leur offrit une récolte abondante de fruits mûrs. Un peu plus loin, sous les grands arbres, rougissaient des framboises lourdes de jus parfumé ; les merises noires et luisantes, les petites prunes des haies vinrent varier le menu. Fridoline riait et trouvait charmant de faire la dînette sur l'herbe. Il n'y avait pas là de quoi boire ;

mais, puisqu'on voyait de l'eau briller à travers les sapins, on finirait bien par y arriver, et Fridoline fut la première à en prendre le chemin.

« Attends un peu, lui dit Méryem ; il faut faire des provisions.

— Des provisions ? pourquoi ?

— Pour manger, si nous avons faim plus tard. Cueille des fruits, je vais leur faire une corbeille. »

Fridoline trouva l'idée bonne, et la corbeille, tressée avec de jeunes rameaux et garnie de feuilles de châtaignier, se remplit de fruits, par-dessus lesquels Méryem étala une couche d'herbe fraîche ; puis les deux fillettes se remirent en route, « pour aller boire », disaient-elles gaiement.



Elles ne purent retenir un cri d'admiration, quand, à la sortie des sapins, elles se trouvèrent au bord de l'eau qu'elles avaient vue briller. Cette eau, qui bondissait claire et limpide par-dessus des rochers en miniature, de façon à former des cascades de jardin anglais, sortait d'un petit lac, miroir du ciel bleu, qui semblait une coupe préparée pour les fées de la montagne. Un demi-cercle de berges élevées l'entourait d'un rempart de verdure, d'où pendaient de longues tiges de lierre, de ronces et de chèvrefeuilles, dont l'extrémité trempait dans l'eau ; des arbres élevés étendaient leur ramure au-dessus du lac, comme pour le préserver des ardeurs du soleil. A droite et à gauche les berges s'interrompaient, le terrain s'abaissait, et devenait une prairie dont l'herbe fraîche et fine semblait presque continuer le niveau du lac. Au milieu de la prairie, l'eau s'était creusé un passage et formait une petite rivière peu profonde et aussi limpide que le lac lui-même. Les deux enfants se jetèrent à genoux pour y boire dans le creux de leur main.

« La bonne eau ! dit Fridoline, qui mourait de soif.

— Oui, très bonne, répondit Méryem. Mais attends donc : il doit y avoir des truites dans ce lac ! Tiens, regarde : j'en ai vu sauter une,... une autre

encore....

— Oh ! comment les pêcher ! ce serait si amusant ! Si Jôsef était ici !

— Pas besoin de Jôsef ! Il doit bien y en avoir qui s'en vont dans la rivière, et alors.... Attends un peu ! »

Elle descendit le long du ruisseau, choisit un endroit où il s'élargissait aux dépens de sa profondeur, et, quittant ses bas et ses souliers et relevant sa jupe avec une épingle, elle descendit dans l'eau.

« Oh ! Méryem ! tu vas te noyer ! cria Fridoline inquiète

— J'ai de l'eau jusqu'aux genoux : la belle affaire !

— Tu vas te mouiller : ta jupe est déjà trempée !

— Elle séchera.... C'est vrai, elle est mouillée ; alors je n'ai plus besoin de me gêner : tu vas voir. »

Méryem avait souvent, avec les enfants de sa tribu, pêché la truite dans les ruisseaux, sans ligne ni filet ; elle savait reconnaître les trous où elle se cache, sous les racines des saules qui croissent le long des berges. Elle eut vite fait d'attraper deux poissons, qu'elle entortilla tout frétilants dans son tablier pour les empêcher de s'enfuir.

« Là ! en voilà assez pour aujourd'hui, dit-elle en remontant. Prends mon tablier, ils sont dedans ; ne les lâche pas. Attends que je torde ma jupe pour qu'elle sèche mieux. Tiens ! qu'est-ce que tu as là ?

— Des petits champignons blancs : il y en a beaucoup dans la prairie.

Elle eût vile fait d'attraper deux poissons.



- Cueille-les bien vite, je vais faire encore une corbeille pour les mettre.
- J'en vois de bien plus beaux, de l'autre côté de la rivière....
- Eh bien, allons-y.... Tu ne veux pas te mouiller ? Je te passerai sur mon dos. Allons, viens ! »

De l'autre côté de la rivière, il y avait en effet beaucoup de champignons, et, pendant que Fridoline les cueillait, Méryem cherchait un endroit pour faire la cuisine. Elle trouva, en remontant derrière le lac, une grotte de rochers dont le sol était Un sable fin et doux ; devant la grotte, il y avait un espace libre de plantes, et Méryem y vit assez de pierres pour construire un foyer. Le bois mort et les pommes de pin ne manquaient pas.

« Vois-tu, dit Méryem, nous allons ramasser du bois, et nous ferons du feu ici, pour faire cuire nos truites. La grotte sera notre maison, et nous irons boire à la rivière ; peut-être bien que nous trouverons un coquillage pour nous servir de tasse. Te rappelles-tu les histoires de M^{me} Honoré, où il y avait des saints et des saintes qui vivaient comme cela dans des grottes ?

— Oui, et les anges leur apportaient à manger....

— Peut-être bien ; mais les bohémiens n'ont pas d'anges pour les servir, et ils mangent tout de même. Il n'y a qu'à savoir s'arranger.... Ah ! je l'ai ! »

Ce qu'elle avait, c'était un oiseau imprudent, qui, peu familier avec l'espèce humaine, s'était perché sur un rameau trop Près de Méryem, et à qui elle venait de lancer une pierre qu'elle tenait à la main. Il gisait maintenant par terre, et Méryem, triomphante, courut le ramasser.

« Une grive ! cria-t-elle joyeusement. Voilà qui nous fera un bon souper !

— Un souper, Méryem,... c'est bien tard, le souper.... Le soleil se couchera,... comment retrouverons-nous notre chemin ?

— Oh ! le soleil n'est pas encore près de se coucher.... Nous allons nous occuper de notre souper tout de suite, si tu veux. Tiens, va chercher du bois et des pommes de pin, c'est tout Près ; moi, je fais le foyer. »

Quand Fridoline revint, elle fut dans l'admiration de voir le foyer construit. Méryem, à force de frapper l'une contre l'autre deux pierres à fusil, venait de mettre le feu à une poignée de feuilles sèches. On y jeta des brindilles de bois mort, des aiguilles de sapin, et une légère colonne de fumée monta bientôt dans le ciel.

« Le feu va bien ! cria Méryem en battant des mains. Plume la grive, veux-tu ? je vais nettoyer mes truites. Vois-tu, je les enfilerai sur des baguettes, pour les faire griller, quand nous allons avoir de la braise ; je mettrai la grive à la broche de la même manière. Rajoute des pommes de pin. Là ! quelle belle braise Cherche de grandes feuilles pour nous faire des assiettes. »

Le couvert fut bientôt mis ; les fillettes avaient leur couteau, c'était tout ce qui pouvait y rappeler la civilisation.

Méryem fit griller les truites, puis la grive, puis les champignons : tout cela se passa de sauce. Mais les préparatifs et le souper avaient pris du temps : le ciel était d'or au couchant lorsqu'elles eurent vidé la corbeille du dessert.



Fridoline le remarqua la première, :

« Oh ! dit-elle inquiète, le soleil qui va se coucher ! Méryem, partons bien vite !

— Tu crois ? répondit Méryem en s'allongeant paresseusement sur le sable fin. Tu ne veux donc pas rester ici ?

— Rester ici ! Oh non ! Et la nuit ? les loups ? les sangliers ? les aigles ? les serpents ? Tu n'as donc pas peur ? »

Méryem se mit à rire.

« Peur de quoi ? Toutes ces bêtes-là ne vont guère ensemble. Et puis elles ne viendraient pas nous chercher ici, dans cette jolie grotte. Viens voir comme on y serait bien : là, notre chambre à coucher où nous resterions les jours de pluie ; là, notre réserve à provisions : il y a juste un creux dans le rocher, à la hauteur de la main. J'ai vu tout près une autre grotte, qui nous servirait de cuisine les jours où il pleuvrait : quand il ferait beau nous ferions notre cuisine comme aujourd'hui, pour ne pas enfumer notre maison. Nous nous ferions des lits avec de la mousse séchée au soleil ; nous pêcherions des truites dans la rivière, nous irions à la chasse, et nous nous amuserions toute la journée.

— Et pour acheter des robes, comment ferions-nous ? demanda la petite, un peu tentée par ces perspectives séduisantes.

— Oh ! les nôtres dureront longtemps ! Et puis nous irions dans les villages, pas de ce côté-ci où l'on pourrait nous reconnaître, mais de l'autre côté, en faisant le tour de la montagne ; je t'apprendrais à danser comme moi, et nous danserions pour gagner des sous. Nous pourrions aussi vendre de notre gibier, car nous en aurions beaucoup trop pour nous. Cela se vend très bien, les lapins, les grives et les autres bêtes : je sais faire des pièges pour les prendre. Et les truites donc ! les gens riches les achètent très cher. Nous ferions des voyages aussi, dans des pays que tu ne connais pas, et qui sont si beaux ! Vois quelle belle vie ! On est libre, on va tant qu'on veut, on s'arrête où cela vous convient, on ne dépend de personne, personne ne vient vous dire : « Fais ceci, ne fais pas cela. »

Jusque-là, Fridoline hésitait. Tous les enfants rêvent la vie de Robinson, et la montagne avec ses aspects variés valait mieux qu'une île déserte. Mais l'idée de ne plus obéir à personne évoqua le souvenir de ceux à qui elle obéissait tous les jours, et elle fondit en larmes en s'écriant :

« Papa ! grand'mère ! je ne veux pas les quitter ! je veux rester chez nous ! Allons-nous-en, je t'en prie, Méryem ! allons-nous-en bien vite ! »

Méryem fronçait les sourcils et relevait sa lèvre d'un air méprisant : comme cette petite fille était lâche ! on voyait bien qu'elle n'était pas née bohémienne. Elle songea un instant à la faire rester là malgré elle : c'était assez facile, car Fridoline n'aurait jamais osé s'en aller toute seule. Mais Méryem, qui était Pétrie de défauts, avait au moins une qualité : quand elle avait donné une part de son cœur à quelqu'un, elle ne la lui reprenait jamais ; et le jour où Fridoline lui avait apporté à manger dans la prison et l'avait embrassée en lui disant de douces paroles, elle lui avait voué une amitié passionnée. A la seule pensée que sa chère petite Fridoline pleurerait si elle essayait de la contraindre, Méryem prit son parti, et haussant les épaules en signe de pitié :

« Allons donc, puisque tu le veux ! » dit-elle à son amie ; et elle se dirigea, bien à regret, vers le côté par où elles étaient arrivées.



Elle regarda de tous côtés.



CHAPITRE XIV

Où l'on voit ce qui se passe chez les Kapfel pendant l'escapade des deux petites filles Souvenir du Petit Poucet. — Un sommeil interrompu.

Quand la mère Lisbeth, après avoir longtemps causé avec M^{me} Schaps, eut rapporté son lait dans la laiterie, qu'elle l'eut passé et qu'elle l'eut versé dans des terrines pour le laisser reposer, elle vint voir où les deux petites filles en étaient de leur ouvrage. Comme de juste, elle ne les trouva point : le drap et le torchon gisaient côte à côte sur le carreau.

« Là ! se dit la vieille femme, les voilà encore parties : quand les reverra-t-on, à présent ? Encore si elles avaient fait leur ouvrage, mais.... Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est cela ? »

Cela, c'était la déchirure du drap ; et la mère Lisbeth en devint toute rouge, de colère et de contrariété. Si Méryem se fût trouvée sous sa main, elle aurait bien pu la corriger à la façon de Nafté, tant elle était révoltée de l'accroc fait à sa toile. Elle replia le drap en grommelant et vaqua aux travaux de son ménage, non sans pester contre Méryem, qui aurait dû l'aider pour ceci ou pour cela. Mais elle ne s'inquiéta point, même quand

l'heure du dîner arriva sans ramener les petites filles : ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait, et Lisbeth avait constaté la brèche faite au pain.

« Elles ne mourront pas de faim, toujours, dit-elle à Johann. Ce sera leur punition de n'avoir que du pain sec : tant pis pour elles !

— Tant pis pour elles ! » répéta Johann en s'asseyant à table. Mais tout le temps du dîner, au lieu de regarder son assiette, il eut la tête tournée vers la fenêtre par où l'on devait voir rentrer les vagabondes, et il ne fit aucune attention à ce qu'il mangeait. Cette fillette blonde et cette fillette brune, qu'il avait l'habitude de voir assises à ses côtés, lui manquaient terriblement.

Après le dîner, il repartit pour les champs ; mais il n'entreprit pas de grande tournée. Il marchait pour passer le temps, et d'heure en heure il revenait demander à Lisbeth : « Sont-elles rentrées ? » Lisbeth secouait la tête et se promettait de punir ferme, quand on se déciderait à revenir.

Son indignation tomba et fit place au chagrin, quand le soleil s'abaissa vers l'horizon, bordant les nuages d'une frange d'or. Elle sortit, alla jusqu'au bout du village, regarda de tous côtés en mettant sa main au-dessus de ses yeux, cherchant si elle n'apercevrait point les retardataires courant sur quelqu'un des sentiers qui serpentaient le long de la montagne. Rien ! rien ! Elle rentra aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes : peut-être les petites étaient-elles revenues d'un autre côté. Hélas ! la grande salle était déjà sombre, et les teintes d'or du ciel avaient fait place à des teintes de pourpre, qui s'effaçaient peu à peu : le soleil venait de disparaître, et Johann, assis dans l'ombre d'un air accablé, se leva pour dire à sa mère : « Est-ce qu'elles ne sont pas avec toi ? »

Il vit bien qu'elles n'y étaient pas et devint tout pâle. « Allons, mon garçon, lui dit Lisbeth, courage ; elles vont revenir pour souper ; elles ont bon appétit, tu sais bien. Elles se seront égarées, mais elles finiront par retrouver leur chemin, et cela leur servira de leçon. Je parie qu'elles seront là avant que j'aie fini de mettre le couvert. »

Et, pour gagner son pari, la mère Lisbeth employa un temps infini à mettre le couvert : elle qui était si vive d'habitude ! Mais personne ne vint. Il faisait maintenant tout à fait nuit.

« Allons, Johann, viens souper ! » dit la mère Lisbeth en posant son plat sur la table. Johann s'assit à sa place et essaya de manger ; les morceaux lui restaient au gosier, et il but un coup pour se donner du courage. Lisbeth

s'assit en face de lui et ils restèrent là, pleurant dans leur assiette sans dire mot, comme le jour où ils étaient revenus d'enterrer la mère de Fridoline. Après le souper, qui ne fut pas long, Johann Kapfel se leva, mit son chapeau sur sa tête et prit son fusil.

« Je vais à leur recherche, dit-il ; je croyais toujours qu'elles allaient rentrer.... Si je savais de quel côté les chercher, au moins ! »

Personne ne pouvait le lui dire, et il s'en alla dans la nuit qui se faisait de plus en plus noire, prêtant l'oreille, cherchant à percer l'obscurité, appelant d'une voix que l'inquiétude rendait tremblante : « Fridoline ! Méryem ! Fridoline ! » et s'arrêtant pour écouter si quelque voix enfantine ne criait pas au loin : « Nous voici ! » Mais il n'entendait rien que des bruits de branches ou de feuilles froissées par le passage de quelque bête, et, si parfois le nom de Fridoline ou de Méryem venait frapper son oreille, c'était l'écho qui le lui avait renvoyé.

Quelle nuit il passa, le malheureux père ! Il était moins las, à la grande armée, lorsque après une étape nocturne il arrivait avec son régiment sur un champ de bataille. Il vit l'aube naître à l'orient et les étoiles s'effacer du ciel ; il entendit le chant des merles, qui réveillèrent le peuple des oiseaux ; il vit la clarté se répandre sur les cimes et pénétrer peu à peu dans les vallons ; il vit le soleil rendre aux campagnes la joie et la vie, et, réchauffé par ses rayons, il sentit l'espoir lui revenir.

Pendant qu'il les cherchait, les enfants n'avaient-elles pas pu rentrer ? n'avaient-elles pas pu être rencontrées et ramenées par quelqu'un du village ? Il reprit bien vite le chemin de Grünfeld, s'attendant presque à trouver Fridoline et Méryem sur le seuil de sa porte.

« Tu ne les as pas trouvées ? » lui dit Lisbeth, vieillie de dix ans, en se soulevant du fauteuil où elle avait passé la nuit. Et comme il ne lui répondait pas, elle joignit ses mains ridées et se mit à sangloter en répétant : « O ma pauvre petite Fridoline ! »

Johann Kapfel se laissa tomber sur un banc, accablé ! Quand il avait perdu sa femme, Fridoline lui restait ; mais que lui restait-il à présent qu'il avait perdu Fridoline ? Sa mère,... oui, il l'aimait bien,... mais elle s'en irait bientôt, et lui.... Et puis qu'avaient-ils à faire en ce monde, à présent, si ce n'est de pleurer ensemble !

« Ma pauvre petite-fille ! répétait la vieille Lisbeth. Je ne la reverrai plus ! je ne pourrai même pas l'ensevelir de mes mains, l'embrasser une dernière fois, la coucher en terre sainte à côté de sa mère ! Qui sait si elle ne

s'est pas noyée dans quelque lac ? si elle n'est pas tombée dans quelque fondrière ? Nous ne la retrouverons pas, nous ; mais les corbeaux sauront bien découvrir son corps,... pauvre petit agneau blanc ! Oh !... le bon Dieu nous punit d'avoir gardé chez nous cette enfant de païens ! Ce n'est pas juste, pourtant, de nous punir de notre charité pour cette bohémienne maudite !... »

La pauvre Lisbeth répéta bien des fois ses lamentations dans la matinée, car le bruit s'était déjà répandu que la sorcière avait entraîné la petite Kapfel chez les kobolds et les fées de la montagne, et toutes les commères du village accouraient chez le garde, tant pour apporter des consolations que pour savoir au juste comment la chose s'était passée. Johann Kapfel, qui ne croyait pas à ces contes de bonnes femmes, fut bientôt las de leur compassion stérile, et il s'en alla recruter des hommes de bonne volonté pour fouiller les torrents et les ravins, car les craintes de Lisbeth ne lui semblaient que trop justifiées.

Nous avons laissé les brebis égarées en route pour revenir au bercail, Fridoline déjà inquiète, et Méryem fort mécontente de renoncer à son rêve de vie indépendante. Elles passèrent derrière les arbres qui ombrageaient le petit lac, et descendirent ensuite à travers un bois de sapins, pour retrouver leurs traces de la journée. Mais elles n'avaient pas, comme le Petit Poucet, semé leur route de petits cailloux blancs, et leurs pas n'avaient point marqué sur les plaques de mousse ou sur la litière d'aiguilles de sapins. De temps en temps Méryem, avec l'instinct de sa race, reconnaissait une branche cassée, un rocher au profil bizarre, un certain groupe d'arbres ; et elle rassurait Fridoline en lui disant : « Tu vois bien que nous nous retrouvons ; un peu de courage, allons, nous arriverons bientôt au plateau d'où l'on voit Grünfeld et la maison de ton père ». Voir ! c'était bien dit, tant que le jour dura ; mais le moyen de faire en deux heures le chemin qu'elles avaient mis toute la journée à parcourir ! Aux clartés vagues du crépuscule, qui succéda bientôt au jour, les objets apparaissaient sous un aspect nouveau ; il devenait plus difficile à Méryem de s'y reconnaître. Sous bois, la nuit était complète ; Fridoline alors se serrait contre sa compagne en murmurant : « J'ai peur ! » Elle se rassurait un peu en arrivant à un plateau et en revoyant le ciel encore éclairé de lueurs roses ; mais un sentier encaissé entre deux murailles de rochers s'offrait seul à leurs pas, et les terreurs de Fridoline la reprenaient. Elle se rappelait tous les contes

effrayants qui passent dans les campagnes pour des histoires véritables, et elle tremblait de tous ses membres.

Méryem n'avait pas peur, et elle essaya de chanter pour distraire Fridoline. Mais, tout naturellement, ce ne fut pas une chanson alsacienne, apprise depuis peu, qui se présenta à sa mémoire ; ce furent des chants bohémiens dont Fridoline ne comprenait pas les paroles, et qui lui inspiraient toujours une terreur mystérieuse.

« Tais-toi, tais-toi ! lui dit-elle en parlant tout bas. Les esprits vont t'entendre.... S'ils arrivaient autour de nous, je mourrais de peur. »

Méryem se rengorgea.

« Les esprits de la nuit, des forêts et des grottes sont les frères des bohémiens, ils ne leur font pas de mal, et toi, je te protégerais. Dépêchons-nous ; en sortant des rochers, nous verrons mieux notre chemin. »

Illusion ! Le défilé était long, et, quand les enfants l'eurent franchi, s'il y avait encore un peu de clarté au ciel, il n'en restait plus du tout sur la terre. Elles continuèrent à marcher, silencieuses et accablées de fatigue. Fridoline se traînait, pendue au bras de Méryem. Elles ne savaient plus du tout où elles se trouvaient. Méryem prêtait l'oreille, espérant que quelque bruit de voix, quelque son d'angélus, quelque clochette de troupeaux viendrait lui dire où il y avait des habitations ; mais rien ne venait ; il fallait que le vent emportât le son d'un autre côté, ou qu'elles fussent bien éloignées des villages. Elles marchèrent longtemps ainsi, meurtrissant leurs pauvres pieds aux pierres qu'elles ne voyaient pas, déchirant leurs vêtements aux épines, lasses et découragées. Méryem regrettait la grotte auprès du lac, où l'on aurait si bien dormi.

« Méryem, je n'en peux plus ! dit Fridoline d'une voix plaintive. Sais-tu si nous approchons de chez nous ? reconnais-tu notre chemin ? Depuis le temps que nous marchons, nous devrions être arrivées....

— Reposons-nous un peu, ma pauvre petite chérie : on n'y voit plus, tu sais ; c'est difficile de se retrouver.

— Alors nous sommes perdues ! nous allons mourir là ! Oh, papa ! grand'mère Lisbeth ! je ne vous verrai plus jamais, jamais ! »

Méryem s'assit à terre, attira sur ses genoux l'enfant qui pleurait, et chercha à la consoler et à la rassurer. Elle ôta sa jupe pour l'en envelopper, car en dépit de la saison la nuit était fraîche et Fridoline grelottait. Elle lui fit manger une croûte de pain qu'elle avait gardée dans sa poche, et essaya

de lui persuader qu'elles n'avaient rien de mieux à faire que d'attendre le jour.

« Vois-tu, ma chérie, lui disait-elle, nous ne ferons que nous fatiguer, et nous ne reconnâtrons pas notre chemin, puisqu'on n'y voit plus. Tâchons de trouver un petit coin bien abrité ; je me coucherai tout près de toi pour te réchauffer. Il fera jour de très bonne heure, alors nous repartirons. Tu seras bien reposée, et nous trouverons notre route tout de suite. Viens avec moi ! »

Elles étaient en ce moment dans un chemin frayed, qui devait sûrement conduire quelque part : le tout était de savoir s'il conduisait du côté de Grünfeld. A gauche, un taillis, où Méryem n'osait pas s'aventurer, ne sachant s'il ne bordait pas quelque précipice ; à droite, la montagne à pic, le long de laquelle elles marchaient. Méryem la tâtait sans cesse, cherchant quelque enfoncement où elles pourraient se reposer. Elle rencontra ainsi une espèce de grotte, assez large pour qu'elles pussent s'y fourrer toutes les deux ; elles n'auraient pas pu s'y tenir debout, mais elles ne demandaient qu'à s'asseoir ou même à s'étendre, ce qu'elles firent, sans s'inquiéter de ce que leurs pieds dépassaient hors de la grotte.

A peine y étaient-elles installées que Méryem s'endormit. La peur tint encore quelque temps Fridoline éveillée, mais la fatigue l'emporta enfin ; et pendant que Johann Kapfel les cherchait et les appelait bien loin de là, les deux petites filles, serrées l'une contre l'autre, dormaient d'un sommeil paisible et profond dans leur berceau de la montagne.

Tout à coup, Fridoline sentit en même temps sur ses pieds le choc d'un corps lourd et dur, et sur son visage un souffle chaud et humide. Elle ouvrit les yeux : aux premières lueurs du crépuscule du matin, elle aperçut, tout contre son visage, une tête énorme et poilue, avec de gros yeux menaçants. Elle poussa un cri et s'évanouit.



La charbonnière appela une chèvre notre.



CHAPITRE XV

L'animal extraordinaire. — Dans la clairière de la forêt. — Voyage de retour.

Au cri de Fridoline, Méryem se réveilla en sursaut, et étendit instinctivement ses mains vers elle pour la protéger. Ses mains rencontrèrent un mufle d'animal, qui ne laissa pas de l'inquiéter un peu au premier moment : elle savait qu'on trouve des sangliers en Alsace. Mais une grosse voix d'homme dit, à deux pas de là : « Hein ? Qu'est-ce qu'il y a, Polak ? » et Méryem se sentit rassurée : les sangliers ne s'appriivoisent pas, et les gens n'ont pas coutume de faire la conversation avec eux. Elle se frotta les yeux pour mieux voir, et reconnut, se détachant sur le ciel déjà clair, les grandes oreilles d'un âne. Le maître de l'âne, qui marchait à deux pas derrière lui, l'avait vivement rejoint.

« Qu'est-ce qu'il y a ? répétait-il ; on a crié par ici.... Des pieds ! quatre pieds ! Des petites filles ! Ah ça, qu'est-ce que vous faites dans ce trou, s'il vous plaît ?

— Nous nous sommes perdues hier, et nous avons couché dans ce trou, parce que nous ne trouvions pas notre chemin, répondit Méryem. A présent il va faire jour, nous sommes reposées, nous pourrions marcher. Voulez-vous nous mettre sur la route de Grünfeld ?

— Grünfeld ? Connais pas. Où est-ce, ça, Grünfeld ?

— Dans la montagne, pas bien haut ; nous avons toujours monté, nous, pour voir de plus belles choses.

— Des villages dans la montagne, j'en connais : Welb, Saint-Valentin, Drumig,... mais je ne connais pas Grünfeld. Ça doit être de l'autre côté, où nous n'allons jamais. »

Méryem était consternée, à cause de Fridoline ; mais cela ne l'empêchait pas d'être fière d'avoir fait tant de chemin.

« Tout de même, reprit l'homme, on ne peut pas vous laisser là, à votre âge. Vos parents doivent avoir passé une jolie nuit ! Je vais vous emmener dans la forêt, où mon charbon est en train de cuire : nous sommes Charbonniers de père en fils. On vous réchauffera, car vous m'avez l'air d'en avoir besoin, on vous donnera à manger, et l'on tâchera de vous reconduire : il y aura peut-être bien quelqu'un des nôtres qui connaîtra Grünfeld. »

Méryem se souleva et prit la main de Fridoline.

« Allons, ma chérie, réveille-toi, il est temps de partir.... Fridoline !... Elle ne se réveille pas.... Oh ! est-ce qu'elle serait morte ?

— Si c'est elle qui a crié tout à l'heure, dit l'homme en se baissant pour la prendre dans ses bras, elle n'était pas morte, je vous en réponds, car elle avait une fameuse voix.... Elle est évanouie, mais ça ne sera rien ; les femmes la feront bien revenir. Nous allons la mettre sur le dos de Polak pour l'emporter. Là ! je soutiens ses épaules, pour qu'elle n'ait pas la tête en bas. Vous, marchez derrière et regardez à vos pieds, car le chemin n'est pas trop bon. »

Méryem était debout ; elle vit alors ce qu'il y avait dans les paniers de Polak : c'étaient de grands pains tout chauds, qui répandaient une odeur exquise. L'homme regarda Méryem, et sans rien dire il tira son couteau de sa poche et coupa un croûton, qu'il tendit à la petite fille.

Le maître de l'âne l'avait rejoint.



« Merci ! » dit-elle en rougissant ; il y avait longtemps qu'elle n'avait reçu une aumône.

« Voyez-vous, reprit l'homme, elle va se réchauffer, couchée comme ça en travers sur la fournée : ça lui fera du bien. C'est notre pain de la semaine, que j'ai été chercher a Welb. Le reste, on le trouve dans la forêt ; mais le pain, il n'y a Pas moyen : on ne le prend pas à la chasse ni à la pêche. »

L'occasion était toute naturelle pour Méryem de lui conter comment elles avaient vécu la veille. Le charbonnier l'écoutait avec sympathie, quoiqu'il trouvât quelques points blâmables dans sa conduite.

Ils s'indiquèrent réciproquement des procédés pour prendre du gibier et du poisson, et ils étaient très bien ensemble quand ils arrivèrent en vue de la clairière où se faisait le charbon.

C'était au centre d'un bois épais de hêtres et d'érables, au-dessus desquels se dressaient quelques chênes séculaires. Il y faisait encore nuit, tant les ombrages serrés interceptaient la clarté du ciel ; mais cette nuit était éclairée par le feu des charbonniers, qui tantôt brûlait doucement, tantôt se ravivait et jetait de vives langues de flamme sur les hommes noirs affairés à l'entretenir. Une vaste colonne de fumée montait et faisait planer comme un nuage au-dessus de la clairière. Le maître de Polak fit entendre un coup de sifflet aigu. A ce signal, une femme sortit en se frottant les yeux d'une sorte de hutte basse, et les hommes quittèrent leur feu pour venir décharger l'âne.



Fridoline, à la douce chaleur du pain, avait bientôt repris ses sens ; mais elle était si lasse, qu'elle n'avait pas eu la force d'ouvrir les yeux, et, bercée par la marche de Polak, elle s'était rendormie profondément. Le coup de sifflet la réveilla tout à fait. Voyant ce feu, ces êtres noirs aux yeux blancs qui avançaient leurs mains vers elle, et se sentant dans les bras de l'un d'eux qui l'enlevait, elle se crut dans un antre de démons et se mit à pousser des cris perçants.

On la porta dans la hutte, on la coucha sur la mousse sèche où dormaient trois ou quatre marmots aussi noirs que leurs parents, et, pendant que Méryem s'efforçait de la rassurer et n'y réussissait guère, le charbonnier expliquait à sa femme comment Polak avait déniché deux petites filles dans un trou.

« La noire est une crâne petite fille, ajouta-t-il, elle ne serait pas embarrassée pour vivre en forêt. Mais l'autre n'est qu'une poule mouillée. Elles sont de Grünfeld : connaissez-vous cela, vous autres, Grünfeld ? »

Un seul des charbonniers connaissait Grünfeld. Ils n'en étaient pourtant pas bien éloignés ; mais entre la forêt où ils cuisaient le charbon et le versant de la montagne où se trouvait Grünfeld, il n'y avait pas de routes tracées. Les fugitives avaient traversé pes taillis, gravi des rochers en se tenant aux arbustes, passé des ruisseaux à gué, dévalé sur des pentes à pic, toutes choses que n'auraient pu faire des charrettes ou même des chevaux, et des hommes chargés de fardeaux ne s'y seraient pas risqués non plus. Il n'y avait donc point de communications entre Grünfeld et les villages dont le charbonnier avait cité les noms à Méryem, et où il allait souvent porter du charbon. Il descendait bien dans la vallée, mais il avait ses clients habituels du côté opposé à Katzwiler, qu'il connaissait seulement de nom.

Cependant Fridoline s'était calmée et rendormie ; mais elle devenait rouge et brûlante, et s'agitait en gémissant dans son sommeil. La femme du charbonnier dit qu'elle avait la fièvre et qu'il fallait la laisser tranquille, et elle engagea Méryem à se coucher auprès d'elle ; au grand jour, on verrait à les faire reconduire chez leurs parents.

Quand Méryem se réveilla, le charbonnier était en train de garnir d'herbe fraîchement coupée le fond de sa charrette à charbon. La charbonnière appela pour la traire une chèvre noire qui broutait aux environs, et servit à la petite fille un bon morceau de pain et une écuelle de lait écumeux. On essaya d'en taire prendre aussi à Fridoline ; elle but avidement, mais ne put rien manger. « La fièvre la nourrit », dit la bonne femme avec un air de compassion, et elle enleva doucement Fridoline dans ses bras pour la porter sur la charrette. On l'y étendit, la tête sur les genoux de Méryem ; on attela à la charrette, non pas Polak, mais un solide cheval qui servait au transport des charbons. Le charbonnier monta sur le devant, fit claquer son fouet, et en route !

Cette route-là était bien tracée, assez large pour le passage de deux charrettes, et malgré les ornières creusées par les roues, on n'avait pas trop de cahots à y endurer. Au sortir de la forêt, la route descendait en lacets vers une vallée verdoyante, au fond de laquelle coulait, s'en allant rejoindre la Moder, une petite rivière qui brillait au soleil comme si elle eût été de vif-argent. Entre les détours de la route s'étaient des plateaux, riches en pâturages et en cultures variées. Ça et là un clocher sortait d'une masse de

verdure, ou un petit amas de toits bas et luisants décelait un hameau ; parfois de grands rochers gris masquaient tout le paysage, puis, brusquement, l'étendue immense rayonnait d'éclat et de fraîcheur. Sur les coteaux caillouteux, les vignes se chauffaient au soleil ; plus bas, les houblonnières formaient comme des bataillons de verdure. Méryem regardait, et ces grands espaces lui épanouissaient le cœur. Il lui semblait qu'elle allait prendre son vol et parcourir tout le pays d'un coup d'aile.... Mais la petite tête brûlante qui reposait sur ses genoux la rappelait au sentiment de la réalité. Les reproches qui l'attendaient chez les Kapfel étaient son moindre souci ; mais Fridoline ! Si Fridoline allait mourir ! A cette pensée, Méryem, le cœur serré, se penchait sur la malade et couvrait son visage de baisers passionnés qu'elle ne sentait pas.

Le cheval trottait vivement, trouvant sa charge plus légère que de coutume ; il arriva à Welb vers dix heures du matin. Welb possédait une petite auberge, à l'enseigne du Sapin de Noël, et l'hôtesse, au bruit de la charrette, parut sur le seuil de la porte.



« Eh ! c'est déjà vous, père Reisthal ! dit-elle au charbonnier ; vous avez passé hier matin par ici.

— Oui, avec du charbon ; mais cette fois je n'en ai pas. Je n'ai que deux petites filles qui se sont perdues dans la montagne. Elles sont de Grünfeld : savez-vous où c'est, Grünfeld ?

— Oui bien : c'est dans l'autre vallée, de l'autre côté de la montagne ; mais ce n'est pas commode d'y aller. S'il y avait un chemin direct, ce ne serait qu'une promenade ; mais il faut descendre jusque dans le bas, à Héberwiller, attendre la diligence pour Katzwiller et Freithal, et une fois à Freithal on n'a plus qu'à monter à Grünfeld....

— En voilà une qui ne pourra toujours pas monter : elle ne peut seulement pas se soutenir.

— C'est vrai qu'elle a l'air bien malade, la pauvre petite ! Mais écoutez, père Reisthal, voilà ce que vous allez faire. A Héberwiller, vous les mettrez toutes les deux dans la diligence, et vous direz à la maîtresse de la poste, M^{me} Klotz, que je la prie de faire un mot d'écrit pour M^{me} Reineck, l'hôtesse de la Pomme de Pin, à Freithal. Je sais qu'elle la connaît et que c'est une femme compatissante ; elle gardera les petites chez elle et fera prévenir leurs parents.

— A la bonne heure ! » dit le charbonnier, dont la figure s'éclaira. Il commençait à se trouver fort embarrassé des deux petites filles.

La bonne hôtesse fit boire une tasse de lait à Fridoline, une autre à Méryem, en y ajoutant un bon morceau de pain, et le cheval, reposé, continua à descendre la route, traversant les autres villages sans s'y arrêter, au grand étonnement des ménagères que Reisthal avait coutume de fournir de charbon.

A Héberwiller, le père Reisthal fit la commission de l'hôtesse du Sapin de Noël à M^{me} Klotz. Celle-ci, qui avait étudié jadis pour être maîtresse d'école, ne demanda pas mieux que d'écrire une lettre où elle recommandait les voyageuses à M^{me} Reineck, avec de très belles phrases ; et le charbonnier, qui avait besoin de retourner surveiller la cuisson de son charbon, laissa là Méryem et Fridoline, en leur recommandant de ne pas recommencer leur escapade.

Fridoline n'y songeait guère : la fièvre l'accablait, et elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait autour d'elle. A peine s'aperçut-elle qu'on l'étendait sur un lit, qu'on la faisait boire, puis qu'on la portait dans la diligence, où M^{me} Klotz l'appuya dans un coin, avec Méryem à côté d'elle pour la soutenir. A elles deux, elles occupaient tout au plus la place d'une personne ordinaire.

Méryem, qui n'avait pas la fièvre, était bien un peu inquiète de l'accueil qui l'attendait ; mais elle trouvait tant de distractions sur la route ! et l'inconnu avait toujours pour elle un attrait invincible. A partir de Katzwiller, ce fut autre chose ; elle avait déjà passé par là et reconnaissait tout ce qu'elle voyait. Mais bientôt elle ne reconnut plus rien, parce que la nuit venait ; et il faisait tout à fait noir lorsque la diligence s'arrêta à Freithal pour changer de chevaux.

A Freithal, Méryem se sentit chez elle : elle n'avait que faire de la lettre de M^{me} Klotz. La poste aux chevaux touchait à l'auberge de la Pomme de Pin : Méryem descendit vivement et se trouva face à face avec M^{me} Reineck, qui venait voir s'il y avait là des voyageurs pour elle.

« La bohémienne ! s'écria l'hôtesse. Et Fridoline ? Petites malheureuses, on vous cherche partout depuis hier, le père est comme fou de chagrin, la grand'mère ne fait que pleurer. D'où venez-vous, Seigneur ?

— Fridoline est là,... venez la prendre, pour que la voiture ne l'emporte pas. Elle ne peut pas marcher, elle est malade,... nous nous sommes perdues dans la montagne....

— Serviteur, madame Reineck ! dit le conducteur, qui s'approcha, son bonnet à la main. J'ai là deux petites filles pour vous, avec une lettre de M^{me} Klotz, la maîtresse de poste d'Héberwiller, qui vous prie de les rendre à leurs parents.

— Bien, bien, je les connais, vos petites filles, et leurs parents aussi. Donnez-moi celle qui est malade.... Oh ! comme elle brûle ! Il n'y a pas moyen de la monter à Grünfeld ce soir ; je vais la coucher, et envoyer tout de suite prévenir son père et chercher le docteur. »

Quand Lisbeth et Johann Kapfel arrivèrent, pleurant de joie, à l'auberge de la Pomme de Pin, ils trouvèrent sur la porte le docteur qui les guettait.

« Elle est là-haut, bien couchée et bien soignée, leur dit-il ; montez avec précaution, et ne lui parlez pas de peur de l'agiter. D'ailleurs elle ne vous reconnaîtrait peut-être pas....

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Lisbeth, est-ce que nous ne l'avons retrouvée que pour la perdre !

— Non, non, mère Lisbeth, ayez bon courage. M^{me} Reineck va vous garder tous, elle a de la place en ce moment-ci, et je pourrai voir ma petite malade plusieurs fois par jour. Nous la guérirons, avec l'aide de Dieu. »

Le cœur serré, le père et l'aïeule montèrent l'escalier : M^{me} Reineck leur ouvrit la porte de la chambre où délirait Fridoline, et ils l'aperçurent, toute petite dans le grand lit, pâle avec ses grands yeux brillants, et sa main serrant celle de Méryem assise à son chevet. La mère Lisbeth ne put retenir un sanglot, et Johann fit un geste de colère à la vue de la bohémienne. Le premier mouvement de la coupable Méryem fut de s'enfuir ; mais Fridoline se dressa sur son lit en criant d'une voix effrayée : « Méryem ! Méryem ! » et en cherchant à ressaisir la main de son amie. Alors le docteur, attirant

Johann et sa mère hors de la chambre, leur dit avec autorité : « Ne chassez pas Méryem et ne contrariez pas la malade : sa vie en dépend ». Et la pauvre grand'mère, les larmes aux yeux, vint doucement prendre la main de Méryem, sans lui adresser un reproche, et la remit dans celle de Fridoline.



Le docteur leur dit : « Ne chassez pas Méryem ».



CHAPITRE XVI

Maladie et convalescence. — Décision sévère. — Adieu ! — Voyage en diligence. Prisonnière !

Au commencement de la maladie de Fridoline, Johann et Lisbeth durent faire effort pour supporter la présence de Méryem : elle était cause du danger de leur enfant, elle serait peut-être cause de sa mort, car le docteur, qui venait la voir cinq et six fois par jour, gardait une figure sérieuse et ne se prononçait point. Mais il était impossible d'écarter la petite bohémienne ; Fridoline ne reconnaissait personne qu'elle, et son agitation ne se calmait qu'à sa voix. Si pendant son sommeil Méryem sortait de la chambre, la malade se réveillait bientôt et se dressait sur son lit, l'appelait, délirait : « Méryem ! j'ai peur !.... Méryem, ne me quitte pas !.... J'ai froid ! réchauffe-moi.... Oh ! le monstre noir... Cache-moi,... chasse... les esprits de la forêt,... ils vont m'emporter.... A moi ! Méryem ! »

Elle tombait sur son oreiller, épuisée, secouée par le frisson, et elle repoussait tout ce qui n'était pas Méryem. Mais, dès que la bohémienne revenait auprès de son lit, elle s'apaisait à sa voix, tendait son front à ses baisers et se rendormait bientôt, la main dans sa main.

« Allons, dit le docteur Honoré au bout de la seconde semaine, nous pouvons respirer : voilà l'enfant tirée d'affaire, et la bohémienne a fait

autant que moi pour la guérir. Je n'ai jamais rencontré une aussi parfaite garde-malade : la taille n'y fait rien. Vous lui devez de la reconnaissance, père Kapfel.

— De la reconnaissance ! quand c'est elle qui a manqué nous la tuer, avec ses idées de sauvage ! Elle a tâché de réparer un peu le mal qu'elle avait fait, à la bonne heure, on pourra lui pardonner pour cela. Mais de la reconnaissance ! »

Et Johann s'en alla en maugréant. Lisbeth était un peu plus juste que lui ; elle savait gré à Méryem d'avoir passé quinze grands jours sans franchir la porte de l'auberge, elle qui aimait tant le grand air et la liberté, et d'être restée des heures assise en tailleur sur le grand lit, sans bouger, soutenant Fridoline qui avait voulu reposer dans ses bras, la tête sur sa poitrine, et qui s'y était endormie. Mais, si Lisbeth rendait justice à Méryem, elle ne l'en aimait pas davantage pour cela. Elle avait contre elle un grief qu'elle n'aurait pas osé avouer : elle était jalouse.

Mon Dieu, oui, elle était jalouse, la pauvre grand'mère. Depuis que Fridoline était malade — les malades ont souvent des manies, — elle ne voulait plus rien prendre que de la main de Méryem, elle n'écoutait que Méryem, elle ne souriait qu'à Méryem, elle n'acceptait que les soins de Méryem : la grand'mère ne pouvait prendre son parti de cette préférence. Aussi fut-elle d'accord avec Johann pour décider que, dans l'intérêt de Fridoline, il fallait renvoyer cette bohémienne qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait et qui finirait par la gêner. Quant à Méryem, puisqu'on ne trouvait point de troupe de bohémiens à qui la confier, il n'y avait qu'à faire ce que le docteur conseillait le premier jour : la conduire à l'hospice, où on lui apprendrait à mener une vie chrétienne, au lieu de courir le monde avec un tambour de basque.

Cette résolution fut annoncée au docteur, qui en fut fort affligé : malgré ses défauts, Méryem lui avait pris le cœur. Il pensa un instant à la garder chez lui ; mais sa mère était âgée et fatiguée, et puis elle était absente : comment lui imposer, sans même la consulter, la charge d'une enfant aussi indépendante ? A l'hospice, elle serait soumise à une discipline, elle prendrait forcément des habitudes d'ordre et de régularité.... Et le docteur, en soupirant, laissa Méryem aller à l'hospice.

Il fallut cependant attendre que Fridoline fût assez complètement rétablie pour que le chagrin de cette séparation ne risquât pas de la faire retomber. On dut emmener Méryem à Grünfeld lorsqu'on y retourna avec la

convalescente. Là Fridoline usa et abusa de la complaisance de sa compagne, se faisant soigner et servir par elle du matin au soir, même quand elle fut redevenue très capable de se servir elle-même. Lisbeth, dans sa jalousie, renchérisait sur les soins et les prévenances de Méryem et gâtait Fridoline, comme jamais princesse n'a été gâtée. Mais ni les cadeaux, ni une jolie toilette neuve, ni la belle poupée qu'on fit venir de Katzwiller, ni les friandises, ni les caresses, ni les promesses ne purent empêcher une explosion de désespoir de la petite fille lorsque Méryem partit pour l'hospice. Elle voulut la conduire jusqu'à Freithal, où elle devait prendre la diligence, et ce fut un triste voyage que cette descente qu'elles avaient faite tant de fois si gaiement toutes les deux pour aller chez M^{me} Honoré. Johann Kapfel marchait auprès de sa mère ; tous deux s'étaient armés de leur air le plus rébarbatif pour masquer leur émotion, mais ils avaient le cœur gros.... Cette petite avait du bon après tout.... Si l'on avait pu être sûr qu'elle serait sage,... si seulement elle voulait demander pardon, faire des promesses.... Et ils regardaient les deux petites filles qui marchaient en avant, Méryem, la tête droite, les sourcils froncés, la lèvre dédaigneuse, Fridoline pendue à son bras, noyée de larmes qui l'empêchaient de voir à ses pieds et la faisaient butter à chaque instant.

Mais Méryem ne songeait point à s'humilier. Les enfants perdent très facilement la mémoire de leurs torts — et il y a de grandes personnes qui sont enfants sur ce point. — Méryem avait eu tant de chagrin et tant de repentir de ce qui était arrivé par sa faute, qu'elle avait fini par s'accorder à elle-même son pardon. Selon elle, Lisbeth et Johann devaient bien comprendre ce repentir et ce chagrin ; ils devaient deviner qu'elle était décidée, oh ! mais irrévocablement décidée, à ne plus recommencer ses expéditions lointaines ; et, de plus, ils devaient voir combien elle aimait Fridoline,... et même combien elle les aimait, eux aussi.... Puisqu'ils savaient tout cela et qu'ils la renvoyaient, que pourrait-elle leur dire pour leur persuader de la garder ? Non, elle ne prierait pas, elle ne pleurerait pas : c'était inutile, elle en était sûre,... puisque leur Fridoline pleurait, elle qu'ils aimaient tant, et que cela ne servait à rien !

On arriva bientôt à Freithal, et l'on entra, pour attendre la diligence, dans la grande salle de la Pomme de Pin.

Le docteur était là : il n'avait pas voulu manquer de venir dire adieu à sa petite sorcière, comme il l'appelait quelquefois. Il la prit à part.

« Sois bien sage où tu vas, deviens une fille raisonnable, et.... Je suis bien fâché que ma mère ne soit pas ici.... Mais tu sais écrire à présent : tu nous feras savoir ton adresse.... Tu peux être sûre que nous ne t'oublierons pas.... Prends cela, cache-le : ce sera pour t'acheter ce qui te fera plaisir.... Dieu te garde, ma pauvre fille ! »

Et le docteur embrassa Méryem, qui se mordait les lèvres pour ne pas pleurer.

Clic ! clac ! un fouet résonne au bout du village, sur la grande route bien empierrée où retentissent les quatre roues de la diligence ; elle approche, on entend les grelots des chevaux.... La voilà, la lourde machine, haute et large, chargée de malles et de caisses que recouvre une grande bâche en cuir ; un petit chien-loup au poil blanc, à la queue en trompette, aux oreilles pointues, se tient debout sur ses quatre pattes à côté du conducteur, et aboie du haut de sa tête pour annoncer aux gens de Freithal l'arrivée de la voiture. Les voyageurs ont tous la tête à la portière, et à peine le conducteur a-t-il arrêté ses chevaux devant la maison de la poste qu'ils s'élancent à terre tous à la fois du coupé, de l'intérieur, de la rotonde et même de l'impériale, et se précipitent dans la salle de la Pomme de Pin pour noyer dans quelques chopes de bière la poussière qui leur dessèche le gosier. Pendant ce temps, les garçons d'écurie détellent les chevaux trempés de sueur, qui s'ébrouent de satisfaction en se rendant d'eux-mêmes à l'écurie ; on amène un nouveau relais, on descend des paquets, on en charge d'autres.... Il faut partir ! les voyageurs s'essuient vivement la bouche, jettent leur monnaie sur la table, et en voiture !

Johann Kapfel monte sous la bâche, appelle Méryem, qui embrasse Fridoline en larmes et se laisse embrasser par la mère Lisbeth, — celle-ci se sent le cœur si terriblement serré qu'elle ne peut pas décider si elle a eu tort ou raison de renvoyer la bohémienne. — Elle sourit au docteur Honoré, et même à Salomé et à Orchel qui sont venues là pour la revoir encore une fois,... et à travers le bruit des grelots qui dansent et des roues qui tournent pour l'emporter, Méryem entend encore les sanglots de Fridoline désolée, que M^{me} Reineck emporte dans sa cour pour lui faire voir les quatorze poussins nouvellement éclos de sa poule blanche : on offre aux affligés des consolations suivant ses moyens.

La voiture roula longtemps à travers des campagnes inconnues à Méryem : les collines s'abaissaient peu à peu ; la vigne, les houblonnières, les plantations de tabac prenaient la place des prairies et des bois. Johann

Kapfel mordait sa moustache et ne disait rien ; Méryem regardait le pays et songeait aux paroles confuses du docteur, en tâtant au fond de sa poche la petite bourse qu'il lui avait donnée. De l'argent ! elle n'avait pas pu voir ce qu'il y avait ; mais elle le cacherait bien, elle ne se le laisserait pas prendre. Si elle se trouvait trop malheureuse, elle saurait bien s'enfuir, et l'argent lui servirait,... il ne lui en faudrait pas beaucoup pour vivre.... Méryem n'avait jamais possédé plus de quelques sous à la fois, et, du temps de sa vie errante, l'argent ne lui semblait bon qu'à acheter des bijoux et des rubans : le reste, on le prenait où on le trouvait, sans s'inquiéter de le payer. Mais dix-huit mois de vie civilisée avaient modifié ses sentiments ; elle comprenait que l'argent facilite bien des choses, et elle n'était pas fâchée d'en avoir. Quant à ce qu'elle ferait et à l'endroit où elle irait en cas de fuite, elle y penserait quand elle en serait là.

La diligence arriva sur du pavé : grand tapage de roues et de grelots. Le conducteur, voulant faire une belle entrée, lança ses chevaux au grand trot et sonna une fanfare dans son cor de chasse ; le petit chien-loup redoubla ses aboiements. Les voyageurs de l'impériale, rudement secoués, se cramponnaient à la bâche. On entra dans une vieille rue d'une vieille ville, et à toutes les fenêtres de maisons qui avaient deux ou trois cents ans d'âge apparaissaient des têtes curieuses de voir passer la diligence, plaisir qu'elles avaient pourtant tous les jours. La voiture s'arrêta devant l'hôtellerie de la Poste, une haute et vénérable maison ayant le pignon sur la rue, une poulie à la lucarne du grenier pour monter les fardeaux, et un grand escalier extérieur qui projetait de l'ombre sur l'hôte debout au seuil de la salle basse, offrant des rafraîchissements aux voyageurs. Beaucoup parmi ceux-ci n'allaient pas plus loin : ils descendirent, se firent livrer leurs malles et se dispersèrent chacun de son côté.

« Où sommes-nous ici ? demanda Johann Kapfel à un garçon d'écurie qui dételait les chevaux.

— A Haguenau : on repart dans un quart d'heure.

— Descends, Méryem ! » reprit le garde en étendant lui-même sa grande jambe pour chercher où poser son pied. La petite fille le suivit, et ils furent bientôt à terre, secouant la poussière qui les couvrait et s'étirant pour se dédommager de leur longue immobilité.

« As-tu faim ? » demanda Johann à la petite fille.

Méryem secoua la tête : elle avait peut-être bien faim, mais elle ne voulait pas manger. Johann lui fit donner à boire, but lui-même et demanda

à l'aubergiste de quel côté était l'hospice.

« Vous n'avez qu'à suivre la rue ; quand vous serez au bout, tout le monde vous indiquera le chemin. C'est tout au centre de la ville, à un quart d'heure d'ici, à peu près. »

Johann prit d'une main le paquet qui contenait le bagage de Méryem, de l'autre la main de la petite fille, et allongea le pas dans la direction de l'hospice.

Il avait pris ses renseignements d'avance et savait que deux heures plus tard il passait une diligence qui le reconduirait à Freithal. Il y arriverait de nuit ; mais il aimait mieux cela que de coucher à Haguenau : remonter à Grünfeld dans l'obscurité n'était pas pour lui faire peur.

Après avoir un peu cherché sa route et consulté quelques passants, il arriva devant un très ancien édifice, tour ou donjon, dont la porte était surmontée d'une croix.

Il s'arrêta, hésitant, pendant que la petite fille regardait ces grandes murailles avec une curiosité inquiète. Une servante traversa la place d'un pas allègre.

« S'il vous plaît, dit Johann Kapfel en faisant un pas vers elle, n'est-ce point ici l'hospice de Haguenau ?

— Vous êtes justement devant la porte : vous n'avez qu'à sonner.

— Merci bien ! » répondit Johann en soulevant son chapeau.

Il tira la sonnette, qu'il entendit retentir bruyamment à l'intérieur, et au bout d'un instant une petite femme très propre vint leur ouvrir.

« Je voudrais voir la supérieure, si c'était possible ! » lui dit Johann.

La petite femme allait répondre qu'on ne la voyait pas à cette heure ; mais son regard tomba sur Méryem.

« Ah ! je vois ce que c'est, dit-elle en souriant à l'enfant ; c'est la petite fille qu'on attend d'un village de la montagne.... Entrez, entrez, ma chère enfant : on va vous conduire à madame la supérieure. Sœur Marie-Anne, voulez-vous venir, s'il vous plaît ! »

Sœur Marie-Anne, une religieuse en robe de bure grise et en coiffe blanche à grandes ailes, qui passait à quelque distance, une pile de serviettes sur les bras, vint recevoir Johann et Méryem et se chargea de les conduire. Elle aussi était prévenue de l'arrivée prochaine de la petite fille, et Méryem s'en étonna. Elle savait bien que Johann avait écrit et reçu des lettres à son sujet, mais elle n'aurait jamais cru que tant de personnes s'occupaient d'elle.

« Venez avec moi », dit la sœur Marie-Anne avec un sourire bienveillant.

Méryem la suivit, et dès son premier pas elle entendit derrière elle la clef de la porte d'entrée tourner en grinçant dans la serrure : elle était prisonnière !



Deux religieuses priaient devant un autel.



CHAPITRE XVII

L'hospice. — Adieu,... à revoir, Méryem ! — La petite servante de ferme.

La sœur Marie-Anne, avec Johann et Méryem à sa suite, traversa des cours ensoleillées, où brillaient des massifs de belles fleurs épanouies, et de longues galeries fraîches et un peu sombres, où des vieillards en grande houppelande et en bonnet de coton traînaient la lenteur de leurs pas. Un groupe de vieilles femmes, assises sur des chaises de paille auprès d'une large fenêtre, tricotaient en causant à demi-voix ; des enfants réunis autour d'une religieuse lui récitaient d'une voix monotone un chapitre du catéchisme ; des jeunes filles vêtues comme des servantes allaient et venaient, chargées de différents fardeaux. Toutes les figures avaient la même expression de bonne humeur placide ; toutes les voix murmuraient doucement sur le passage de sœur Marie-Anne : « Bonjour, ma sœur ! » Elle inclinait la tête en souriant et passait, et Méryem se sentait peu à peu envahie par une impression de calme et de paix qui dilatait un peu son pauvre cœur serré.



La sœur Marie-Anne s'inclina en passant devant la chapelle, dont la porte entr'ouverte laissait voir deux religieuses priant au pied d'un autel, et Johann et Méryem l'imitèrent.

Quelques pas plus loin, elle s'arrêta, frappa du doigt à une porte, l'ouvrit, et fit entrer avec elle Méryem et Johann. Une vieille religieuse, assise devant un bureau chargé de papiers, se tourna vers eux.

« Ah ! dit-elle, c'est la petite fille que nous attendions : j'espère qu'elle se conduira bien. Sœur Marie-Anne, prenez son paquet, vous le porterez tout à l'heure à la lingerie. Il faudra lui faire donner le costume de la maison : on lui rendra plus tard ce qui est à elle. »

Puis elle se mit à causer avec le garde, s'informant du caractère de Méryem, de la façon dont elle était arrivée chez lui, des motifs de son renvoi ; elle répondait aussi aux questions de Johann concernant le sort futur de la petite bohémienne. Mais celle-ci n'écoutait guère, quoiqu'il fût question d'elle ; elle était trop occupée à regarder ce parloir tout blanc, avec ses murs badigeonnés à la chaux et ses rideaux de calicot, ses chaises de paille alignées tout à l'entour, et le grand crucifix de bois noir, un peu incliné en avant, sur lequel était cloué un Christ en plâtre qui semblait à la petite fille étendre ses bras au-dessus d'elle. Un petit autel tout couvert et surchargé de mousseline de dentelles, de nœuds et de ruches de ruban bleu, de vases remplis de fleurs, de flambeaux, supportait une Vierge en plâtre tenant le petit Jésus assis sur son bras gauche. Par terre, une couche de sable fin préservait le plancher des taches qu'auraient pu y apporter des souliers mouillés. Le parloir était si retiré, que les bruits du dehors n'y arrivaient qu'à l'état de murmure ou de vague psalmodie, et Méryem, fatiguée par ses émotions et son voyage au grand air, se sentait peu à peu gagnée par un engourdissement qui ressemblait au sommeil.

Enfin Johann Kapfel se leva pour partir, et, s'approchant de Méryem, qui restait assise sur une chaise, les jambes pendantes :

« Adieu ! lui dit-il d'une voix enrouée. Sois bien sage, deviens une grande fille raisonnable.... Tu sais où nous sommes,... tu peux nous écrire.... A revoir, ma bonne fille ! »

Ce « à revoir », qui laissait la porte ouverte à l'espérance, faillit détruire le calme que Méryem s'efforçait de garder. Elle serra les lèvres pour ne pas sangloter, mais elle ne put empêcher les larmes de lui emplir les yeux ; et, pour que Johann Kapfel ne s'en aperçût pas, elle baissa la tête pendant qu'il la baisait au front, et ne la releva que pour le regarder s'en aller le long de la galerie par où elle était venue avec lui. Quand il eut disparu, elle suivit la sœur Marie-Anne, chargée de la conduire au quartier des enfants.

Il y a dans le calme, dans la régularité, dans une discipline constante, quelque chose qui agit d'une façon bienfaisante sur les natures les plus rebelles, au moins pendant quelque temps. Méryem dormit dans le grand dortoir, après la prière murmurée en commun, sans rêver de courses échevelées à travers champs ; elle n'osa pas se révolter contre des ordres donnés à tout un troupeau d'enfants en même temps qu'à elle, ni élever la voix dans un lieu où tout le monde parlait presque bas. Et les religieuses, à qui l'on avait annoncé une bohémienne indisciplinable, et qui se défiaient fort d'une fille de cette race de païens, demeuraient tout données de la voir si tranquille.



Au bout de quelques semaines pourtant, la première impression usée, le naturel n'aurait pas manqué de reprendre le dessus, si Méryem eût été en bonne santé. Mais elle approchait de douze ans ; elle avait beaucoup grandi dans les derniers temps, et sa croissance s'était faite pendant la maladie et la convalescence de Fridoline, et aussi depuis qu'elle était à Haguenau. Or,

tout ce temps-là, elle était restée renfermée, près de la malade d'abord, et à l'hospice ensuite, tandis qu'il lui aurait fallu de l'exercice au grand air. Cette vie de recluse entre des murailles, au cœur d'une ville, l'étouffait ; elle devint bientôt pâle et faible, et ce qu'on appelait sa sagesse, après avoir été de l'étonnement, ne fut plus que de la langueur. Aussi, lorsque l'inspecteur des enfants voulut, d'après son âge, la placer en service à la campagne, la sœur Marie-Anne, chargée du soin des fillettes, se récria avec indignation. Envoyer la petite bohémienne en service ? c'était de la barbarie ! elle n'y vivrait pas trois mois ! elle n'aurait seulement pas la force d'aller puiser un seau d'eau ! il n'y avait qu'à la regarder pour voir qu'elle n'était capable de rien faire : elle était poitrinaire, pour sûr !

Mais l'inspecteur en appela au médecin, et le médecin réduisit à néant les objections de la sœur Marie-Anne. Méryem n'était pas poitrinaire, un peu anémique seulement, et il lui donna un billet pour la sœur de la pharmacie ; mais elle avait surtout besoin de vivre en plein air et de se donner un peu de mouvement. Il n'y avait qu'à la placer chez de braves gens qui ne l'écraseraient pas de travail, et elle se remettrait tout naturellement.

Là-dessus, l'inspecteur lui chercha des maîtres, et un beau dimanche d'octobre, l'ordre arriva de faire le paquet de Méryem et de la remettre au fermier de Vogelwald, sur la lisière de la forêt de Haguenau. Les Fisher, honnêtes gens très estimés dans le pays, y étaient fermiers de père en fils, et, comme ils étaient riches, leurs domestiques avaient nécessairement leurs aises et une bonne nourriture, plus que chez des maîtres qui auraient eu besoin de regarder de près à la dépense.

Ce fut avec joie que Méryem quitta le costume des orphelines de l'hospice pour reprendre ses vêtements de Grünfeld. Ceux-là lui appartenaient, puisque Lisbeth les lui avait donnés ; de plus, l'hospice lui fournissait un petit trousseau, un trousseau de servante qui n'était ni riche ni élégant, mais enfin c'était le corset noir, la jupe rouge et la chemise blanche des Alsaciennes, et c'était neuf. Méryem, qui aimait la toilette, n'avait eu jusqu'alors pour luxe suprême que les vêtements usés de Lisbeth et de Fridoline, refaits tant bien que mal à sa taille, et quelques nippes analogues sortant du magasin de M^{me} Honoré.

Elle quitta l'hospice sans regrets ; elle s'y était sentie trop à l'étroit et comme engourdie. Maintenant elle se réveillait : elle allait vivre comme à Grünfeld chez les Kapfel,... et son imagination lui représentait les grands espaces et les horizons lointains, les montagnes où l'on montait toujours

plus haut, les futaies où il faisait sombre à midi, tant le feuillage était épais. Sur la lisière de la forêt ! elle y verrait peut-être passer des bohémiens,... peut-être retrouverait-elle Zaki.... Oh ! quelle joie ! c'était le seul être qui l'eût aimée. On l'avait forcé de la quitter, lui ; les autres l'avaient renvoyée.... Il y avait bien Fridoline : Méryem s'attendrissait à son souvenir. Mais Fridoline savait écrire, pas aussi bien que Méryem, mais assez pour lui dire qu'elle l'aimait encore et qu'elle voudrait la revoir. Puisqu'elle n'écrivait point, c'était donc qu'elle l'avait oubliée ?

Fridoline ne l'avait point oubliée ; c'était justement parce qu'elle pensait trop à Méryem que la grand'mère Lisbeth ne l'avait pas laissée lui écrire ; mais une pareille idée ne pouvait pas venir à Méryem.

Il y avait bien encore quelqu'un qui s'inquiétait de Méryem : c'était le docteur Honoré, et il avait écrit plusieurs fois pour avoir de ses nouvelles. Les religieuses n'en avaient point parlé à la petite fille, pensant que cela l'empêcherait de s'habituer à sa nouvelle vie. Le docteur n'aurait pas été éloigné de faire revenir Méryem, mais plus tard, quand son caractère se serait un peu assoupli, et il comptait sur les épreuves par où elle passait pour le lui assouplir. A l'hospice, elle avait, paraissait-il, appris à se tenir tranquille ; à la ferme de Vogelwald, elle apprendrait à obéir. On pourrait alors songer à la faire venir, pour la dresser peu à peu à remplacer Salomé quand elle prendrait ses invalides ou Orchel quand elle se marierait.

Le docteur sut donc où allait Méryem ; mais Méryem ne sut point qu'il s'occupait d'elle, et elle se crut oubliée là aussi. C'était l'abandon de M^{me} Honoré qui l'étonnait le plus ; elle supposait que la vieille dame devait être de retour à Freithal. Mais elle se trompait ; M^{me} Honoré était encore retenue auprès de son amie malade, et le docteur, craignant qu'elle ne voulût tout de suite se charger de la petite bohémienne, ne lui avait point écrit son départ.

Ce fut par un joli temps d'automne que le fermier de Vogelwald vint chercher Méryem. Il avait amené de grand matin une charretée de pommes de terre, et quatre porcs bien engraisés, qu'il avait justement vendus à l'hospice pour les provisions d'hiver ; puis il s'en retournait dans l'après-midi, après avoir fini ses affaires en ville et acheté de l'épicerie : tout le reste, on le tirait de la ferme, tant elle était grande et entourée de bonnes terres en plein rapport.

« Voilà votre petite servante », dit la sœur Marie-Anne en présentant Méryem au père Fisher, qui l'attendait debout dans le parloir, comme un

homme pressé qui ne s'assied pas, parce qu'il a une vague idée que cela pourrait le retarder.

Le père Claude Fisher souleva poliment son tricorne pour saluer la religieuse.

« Oh ! oh ! dit-il en regardant Méryem, vous pouvez bien l'appeler une petite servante, ma sœur, car ça n'est pas une forte servante, pour sûr !

— Elle a l'âge où l'administration les place, répondit la sœur, et, si elle n'est pas bien forte, elle est très fine et comprend tout de suite ce qu'on lui dit. Vous verrez qu'elle vous sera utile. »

Le fermier se mit à rire : il ne voyait pas bien à quel travail on pouvait la mettre.

« Bah ! se dit-il en lui-même, c'est l'affaire de ma femme.... Quand elle ne serait bonne qu'à expliquer les choses à la grosse Katel, qui ne comprend rien et qui oublie tout !... » Et il reprit à haute voix :

« C'est bon, ma sœur, on essaiera de s'en arranger,... mais elle ne gagnera pas ses gages, pour sûr !

— Bah ! dix-huit francs, deux chemises et deux paires de sabots par an, qu'est-ce que cela pour des gens comme vous ! dit en riant la sœur, qui le flattait pour l'amadouer, dans l'intérêt de Méryem.

— Oh ! reprit le père Fisher, ça n'est pas pour les chemises, puisqu'on fait le fil chez nous, ni pour les sabots, que le sabotier nous donne contre un cruchon de bière, ni pour sa nourriture, qui ne paraîtra pas dans une maison comme la nôtre ; mais six bons écus de trois livres, c'est quelque chose, pour sûr ! ça ne se récolte pas dans les champs, et il faut se donner du mal pour les gagner.... Ah ça, ma sœur, d'où vient-elle donc, cette moucheronne-là ? Avec sa figure noire, elle n'a pas l'air d'être de ce pays-ci.

— Elle est du Midi, où le soleil est très chaud », répondit la sœur. Et, en embrassant Méryem avant de la quitter, elle trouva moyen de lui chuchoter à l'oreille : « Ne dis pas que tu es bohémienne ».

Le conseil était bon, et la sœur Marie-Anne connaissait les paysans alsaciens ; mais Méryem l'accueillit avec un sentiment de révolte. Quoi ! cacher son origine, comme si elle devait en avoir honte ! Elle en était fière, au contraire, la fille des bohémiens !

Elle ne répondit rien à la religieuse, et suivit le père Fisher, qui était pressé de retourner chez lui : les jours n'étaient plus bien longs, et, si l'on tardait, on n'arriverait pas avant la nuit, pour sûr.

A la porte de l'hospice stationne une charrette, gardée par un vigoureux garçon aux cheveux blonds et aux joues rouges, qui regarde Méryem avec surprise.

« Oh ! notre maître, c'est cette moricaude-là, la nouvelle servante ? Il ne faudra pas lui donner à porter beaucoup de pains de douze livres !

— Elle n'est ni grande ni grosse, c'est vrai, répond le père Fisher, mais il paraît que pour l'esprit elle vaut son pesant d'or. Allons, monte, Méryem !

— Un drôle de nom ! notre maître : ça n'est pas un nom chrétien, Méryem ?

— La sœur m'a expliqué que ça voulait dire Marie, dans son pays ; elle est du Midi, où le soleil est très chaud, et c'est pour ça qu'elle a la peau noire. Tu as bien vu des nègres, peut-être, dans ta vie ! Non ? Eh bien, moi, j'en ai vu, et je te réponds qu'ils sont encore bien plus noirs qu'elle.

— Hum ! » fit le garçon aux joues rouges. Il n'ajouta rien, mais il regarda Méryem avec défiance. La petite fille n'était pas assez timide pour en être gênée ; mais elle prenait déjà ce garçon en grippe. Si les autres habitants de la ferme étaient pareils à lui !



Méryem regardait la dormeuse.



CHAPITRE XVIII

Arrivée de Méryem à la ferme de Vogelwald. — Balai neuf. Où les affaires de Méryem commencent à se gâter.

Comme le fermier Claude Fisher l'avait prévu, on n'arriva qu'à la nuit close à Vogelwald ; mais la lune était levée et éclairait la route : c'était tout ce qu'il fallait au fermier, qui n'était pas poltron. Et même, comme on cherche volontiers chez autrui les qualités qu'on possède soi-même, il regardait du coin de l'œil la mine que faisait Méryem, aux moments où la route traversait quelque coin de forêt. Il vit avec plaisir que la petite n'était pas plus poltronne que lui, et qu'elle examinait sans sourciller les grandes ombres noires que la lune couchait sur la terre blanche, et la profondeur sombre des allées couvertes où il ne filtrait pas un rayon de lumière. Au contraire, Kasper, le garçon blond aux joues rouges, paraissait tout inquiet et ne ménageait pas les coups de fouet au cheval : il était pressé d'arriver. Le fermier riait sous cape.

« Hé ! Kasper, dit-il enfin, ménage un peu ce pauvre Kampesch ; il est aussi pressé que toi de rentrer au gîte, mais il est vieux et il n'aime pas qu'on le fasse courir. D'ailleurs tu sais bien qu'il n'en ira pas plus vite.... Eh

bien, quoi ? un sanglier, dis-tu ? Nigaud, c'est un tas de broussailles qu'on a laissé sur le bord de la route : ça n'a pas plus l'air d'un sanglier que toi.... Allons, qu'est-ce encore ? Donne-moi ta place : tu finirais par nous faire verser. »

Il prit les guides, et Kasper, n'étant plus distrait de sa frayeur par le soin de conduire, put s'y livrer tout entier. Tout lui paraissait terrible : la forêt mystérieuse, les flaques d'eau où se mirait la lune, les plaines au-dessus desquelles planait un nuage de brume blanchâtre, les arbres étendant leurs branches en manière de fantômes au bord du chemin ; il tremblait de tous ses membres et faisait de grands signes de croix pour se préserver des mauvais esprits. Par moments il regardait à la dérobée Méryem, et, la voyant calme, avec ses yeux brillants dans sa petite figure brune, il se prenait à avoir peur d'elle aussi : ce n'était pas naturel, pour une fille de cet âge, d'être si tranquille au milieu de ces choses effrayantes.

« Voilà Vogelwald ! » dit tout à coup le fermier en étendant son fouet dans une certaine direction. Et Méryem vit de grands toits de tuiles grises briller à la clarté de la lune, au-dessus de terrains en pente au milieu desquels serpentait un ruisseau. L'instant d'après, un bouquet d'arbres lui masqua la maison ; puis elle la revit, précédée d'une grande cour où il y avait une fontaine. Des charrettes, des charrues, des échelles, des outils variés étaient rangés en ordre sous un large hangar, plus bas que la maison, en face des étables et des écuries. On ne voyait qu'une petite lumière dans la maison, et, au bruit que fit la charrette dans la cour, une porte s'ouvrit, et une femme s'y montra.

« C'est toi, Claude ? cria-t-elle. L'as-tu amenée ?

— Oui, oui, elle y est ! répondit le père Fisher. Une belle femme, pour sûr ! tu vas voir. »

La charrette s'arrêta devant la porte, Kasper sauta à terre et vint tenir Kampesch pendant que le fermier descendait et faisait descendre Méryem, qu'il présenta à sa femme.

« C'est ça ? dit la fermière étonnée. Mon pauvre Claude, c'est une cinquième roue à une charrette que tu nous amènes là. Je ne sais pas à quoi ils pensent, à l'hospice, quand on leur demande une servante, de vous envoyer une moucheronne pareille !

— Il paraît qu'elle vaut son pesant d'or, à cause de son esprit : c'est la sœur qui me l'a dit.

— Bon, nous verrons. Pour le moment je vais vous servir à souper, et puis vous irez vous coucher : tous les autres dorment déjà. Entre, petite. Comment t'appelles-tu ?

— Ah ! elle a un drôle de nom, maîtresse, interrompit Kasper avec un rire idiot : elle s'appelle Méryem.

— Est-ce que je te parle, à toi ? répliqua la fermière courroucée en se tournant vers Kasper. Mêle-toi de ce qui te regarde et va-t'en mettre Kampesch à l'écurie. »

Et la fermière, poussant Méryem devant elle, entra dans la maison, où la suivit Claude Fisher, pendant que Kasper allait où elle l'avait envoyé.

Méryem n'était pas contente : tous ces gens-là avaient l'air de la mépriser, en vérité ! Si on l'eût traitée en servante robuste et habile, et qu'on lui eût tout de suite imposé de l'ouvrage, elle aurait sans doute regimbé et donné du premier coup mauvaise opinion d'elle. Mais, comme on semblait la mettre au défi de se rendre utile, elle se piqua d'honneur et aida la fermière sans attendre que celle-ci le lui ordonnât. La fermière n'en revenait pas de voir la moucheronne, comme elle l'appelait, trotter sur ses pas comme une souris et sans lui rien demander prendre de ses mains l'assiette ou le verre qu'elle venait d'atteindre et aller les poser sur la table, porter la soupière, le pain, le cruchon de bière, rapporter les ustensiles salis, remettre les choses à leur place, comme si elle eût été dans la maison depuis un an. Anna Fisher, la fermière, la regarda manger sans en avoir l'air, et constata qu'elle ne coûterait pas cher à nourrir ; si elle continuait à travailler avec autant de bonne volonté que ce soir, on n'aurait pas fait une mauvaise affaire en la prenant.

« Allons, moucheronne, tu as bien gagné ton lit : viens que je te montre où il est », dit Anna Fisher à Méryem quand toute trace du souper eut disparu.

Elle lui mit dans la main un chandelier de cuivre et la conduisit en haut, dans une chambre où il y avait deux lits, de l'un desquels sortait un ronflement sonore.

« C'est Katel, dit la fermière ; l'autre lit est pour toi. Dépêche-toi de dormir : on se lève de bonne heure ici. Voici un éteignoir ; n'oublie pas de t'en servir ; je ne veux pas qu'on souffle sur les chandelles, on pourrait mettre le feu. Bonne nuit, et à demain. »

Elle sortit et ferma la porte, et Méryem commença à se déshabiller, en regardant la dormeuse, qui lui parut bien grande et bien grosse. « Elle doit

abattre de l'ouvrage, celle-là, pensa-t-elle, si cela dépend de la taille. » Mais elle désirait que Katel ne fût qu'une bête ou une paresseuse ; on ferait la comparaison, et elle serait vengée des mépris de tous ces gens.... Elle était petite ! eh bien, oui, comme les filles de sa race ; cela ne les empêchait pas d'avoir plus d'esprit dans leur petit doigt que toutes ces grandes et grosses filles dans toute leur personne.... Et comme Méryem était très lasse, elle n'en pensa pas plus long ce soir-là : elle s'endormit.

Le lendemain, elle s'éveilla avant le jour, et comprit, en entendant au dehors le chant des petits oiseaux, qu'il était temps de se lever. Katel ne ronflait plus, mais elle dormait toujours, et Anna Fisher, quand elle vint appeler ses deux servantes, trouva Méryem déjà habillée et l'autre encore au lit.

« Katel ! fainéante ! cria-t-elle en la secouant, n'as-tu pas de honte ! »

Katel étendit les bras, ouvrit les yeux et murmura encore à demi endormie : « On y va, maîtresse ! on y va ! » Elle se mit sur son séant et aperçut Méryem :

« Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Ça, c'est la nouvelle servante ; tu lui donnes un joli exemple ! Elle s'est réveillée toute seule : elle a plus de cœur que toi, cette enfant-là. »

Katel s'habillait à la hâte : elle savait que la maîtresse ne plaisantait pas. Mais elle jeta un regard de rancune à Méryem, qui lui avait déjà valu une réprimande. Méryem n'attendit pas qu'elle fût prête, et suivit la fermière.

Elle avait encore à faire connaissance avec les enfants de Vogelwald. Ils étaient trois : la belle Annette, une fille de dix-huit ans, plus occupée de s'attifer et de se mirer que d'abattre de la besogne ; Fritz, un garçon de quinze ans, déjà très entendu aux travaux de la ferme, et la petite Margrédel, une jolie enfant de dix ans, blonde comme Fridoline et encore plus gâtée qu'elle. Elle connaissait déjà Kasper, le valet de ferme, et ne faisait pas grand cas de lui ; le fermier lui paraissait un brave homme, et la fermière une femme qui ne plaisantait pas sur ce qui lui était dû, mais qui savait rendre justice aux gens de bonne volonté et d'intelligence. Et, par amour-propre plutôt que par sentiment de son devoir, Méryem résolut de faire de son mieux pour contenter la fermière.

Elle y réussit d'abord très bien. Elle n'était pas tout à fait novice dans les choses du ménage ; elle avait appris chez Lisbeth ce qui se fait chez les paysans, et chez M^{me} Honoré ce qui se fait chez les bourgeois ; elle savait par cœur beaucoup de recettes de cuisine, de jardinage, de nettoyage, et

d'autres pour faire des tisanes et panser de petites blessures. Elle les avait bien aussi mises par écrit, de sa main, dans un petit cahier relié que M^{me} Honoré lui avait donné ; mais il était bon qu'elle les sût par cœur pour l'aider à comprendre ce qui était écrit sur le cahier : aux premières recettes surtout, il manquait tant de mots, et ceux qui ne manquaient pas étaient si singulièrement écrits, que personne qu'elle n'aurait pu s'y reconnaître. Enfin, tel qu'il était, elle aimait son petit cahier, où elle avait écrit entre les recettes des sentences que M^{me} Honoré lui avait fait apprendre en lui recommandant de ne pas les oublier. Celles-là étaient plus lisibles, parce qu'elle les avait copiées sur l'imprimé, en mettant les mêmes lettres. Elle ne comprenait pas toujours bien ce qu'elles voulaient dire, mais elle les gardait précieusement : elles venaient de M^{me} Honoré. Ce petit livre était son trésor, et la sœur Marie-Anne le lui avait laissé, n'y trouvant rien de répréhensible. Il n'en avait pas été de même pour son autre trésor, son cher tambour de basque : la sœur s'était bien gardée de le mettre dans son paquet, pensant qu'il ferait sans doute mauvais effet chez les gens de Vogelwald. Quant à la petite bourse du docteur, Méryem avait réussi à la soustraire aux regards, en la cachant la nuit sous son traversin et le jour au fond de sa poche. Elle n'en avait rien fait encore, n'ayant eu ni le besoin ni la possibilité de rien dépenser.

Il y eut quelques jours pendant lesquels Méryem fit, comme on dit, balai neuf. Au sortir de la vie renfermée de l'hospice, la liberté relative dont elle jouissait la transportait de joie ; et puis, à chaque instant, quelque chose dans ses nouvelles occupations lui rappelait les jours heureux de Grünfeld et de Freithal : à tout âge on aime les souvenirs. Les compliments de la fermière la grisaient, et elle prenait plaisir à faire ressortir par son adresse et son intelligence les balourdises de la grosse Katel. Elle n'avait pas affaire aux hommes de la famille ; mais la petite Margrédel, ravie d'avoir une servante si rapprochée de son âge, s'attachait à ses pas et voulait toujours jouer avec elle. Et comme Margrédel était une enfant gâtée, la fermière, quoique très sévère sur l'ouvrage, laissait Méryem quitter le sien pour habiller la poupée ou faire la dînette. La petite servante était encore d'âge à y prendre plaisir.

Tout allait donc pour le mieux ; mais Méryem n'était pas capable de travailler régulièrement longtemps de suite. Elle se relâcha donc de son ardeur, juste au moment où Anna Fisher, satisfaite de se trouver si bien servie, commençait à en prendre l'habitude, à trouver cela tout naturel et à

oublier l'âge de sa servante. A la première négligence de Méryem, elle s'étonna ; à la seconde, elle se fâcha. Pourquoi Méryem ne continuait-elle pas comme elle avait commencé ? On devait faire de mieux en mieux, à mesure qu'on connaissait son ouvrage, et les louanges disparurent pour faire place aux reproches. On entendait toute la journée : « Méryem ! voilà une salle mal balayée !... Méryem ! comment cette batterie de cuisine n'est-elle pas récurée ?... Méryem ! pourquoi n'as-tu pas épluché les pommes de terre ? Et le savonnage à étendre ! et le pigeonier à nettoyer ! et les torchons à repriser ! Allons, un peu d'activité : est-ce que tu vas me faire une paresseuse de plus dans la maison ? »

Méryem courait à l'ouvrage désigné, tout en grinçant des dents intérieurement ; toute sa bonne volonté se dissipait comme un nuage au souffle du vent, et elle n'avait plus d'autre envie que de se rendre aussi désagréable que possible. La petite Margrédel l'appelait : « Méryem, viens jouer ! viens faire une robe à ma poupée ! » et Méryem répondait fièrement : « Je n'ai pas le temps ! » Au fond, elle en aurait bien trouvé le temps si elle eût voulu, mais elle aimait mieux ne pas jouer que de faire plaisir à Margrédel : c'était sa manière de se venger de la fermière. La petite fille allait se plaindre : « Elle n'est pas complaisante, maman ! elle ne veut pas jouer ! dis-lui de venir avec moi ! dis-lui de me raconter une histoire ! » Et Anna Fisher, qui ne savait rien refuser à sa favorite, ordonnait à Méryem d'aller jouer avec elle ; mais en même temps elle exigeait que l'ouvrage fût fait. Méryem regimbait, refusait, mécontentait la mère et la fille, et augmentait le nombre de ses ennemis.

Elle en avait pourtant bien assez : il n'y avait que le fermier et son fils qui ne lui voulaient ni bien ni mal, n'ayant pas d'ordres directs à lui donner. La belle Annette, qui était une des paresseuses dont se plaignait sa mère, avait essayé de mettre sa propre tâche sur les épaules de la nouvelle servante ; comme Méryem ne s'y était pas prêtée, elle lui en voulait et cherchait toutes les occasions de la prendre en faute. Ce lourdaud de Kasper, lui, ne lui aurait pas cherché querelle ; mais c'était elle qui se moquait de lui, de sa poltronnerie, de la peine qu'on avait à lui faire entrer les choses dans la tête, et aussi de ses grosses joues qui lui ramassaient la bouche de façon à la rendre toute ronde. Or Kasper se trouvait joli garçon, et il cherchait à faire partager cette opinion à la belle Annette, qui était un bon parti : mais comment faire avec cette petite peste de Méryem qui le tournait sans cesse en ridicule ? Il se vengeait en persuadant à la grosse

Katel de se décharger sur elle des ouvrages qui lui déplaisaient : il n'y avait que le choix, car tous les ouvrages déplaisaient à Katel. Et la grosse fille, enchantée de la bonne idée, envoyait Méryem lui chercher de l'eau à la fontaine, lui faisait scier du bois pour son feu, porter ses paquets de linge mouillé, serrer de lourdes piles d'assiettes, se rôtir le visage à tourner la broche, nettoyer d'énormes chaudrons où elle aurait pu. tenir tout entière. Comme avec cela la fermière donnait de préférence à Méryem les travaux délicats qui demandaient de l'intelligence et de l'adresse, on peut juger si Méryem travaillait et si Katel se reposait.

Les choses allaient ainsi deux mois après l'entrée de Méryem à la ferme de Vogelwald : on arrivait à la semaine d'avant Noël.



Le vieil empereur est venu au rendes-vous.



CHAPITRE XIX

Où l'on travaille à l'arbre de Noël. — Le vieux chanteur de complaintes. Récits et chansons.

Ce jour-là, Méryem était de bonne humeur. Comme il y avait juste deux mois qu'elle était à son service, la fermière lui avait donné le matin le premier des six écus qui devaient former ses gages de l'année, et ces trois francs gagnés par son travail lui avaient rempli l'âme de contentement. Et puis elle s'attendait pour le soir à un grand plaisir : on devait, à la veillée, se réunir dans la grande salle de la ferme avec de la jeunesse venue des fermes des environs, pour confectionner ensemble des noix dorées, des découpures, mille fanfreluches destinées à décorer l'arbre de Noël. Méryem y avait pensé d'avance ; elle se souvenait d'avoir vu chez M^{me} Honoré une foule de petites choses qu'on pouvait imiter, elle comptait faire admirer une fois de plus son adresse, et elle attendait le soir avec impatience.

Les heures marchent toujours du même pas, qu'on soit pressé ou non de les voir passer. Celle du souper arriva à la ferme de Vogelwald, ce jour-là comme les autres, et le souper fut vite expédié, car chacun avait hâte de commencer la veillée. Les femmes se dépêchèrent de desservir la table et de laver la vaisselle ; Annette ne leur aida pas longtemps, parce qu'elle alla

dans sa chambre s'attifer en vue de la compagnie qui allait arriver. On se passa d'elle, tout fut bientôt prêt, et la table couverte de noix, de papier doré, de pinceaux trempant dans un pot à colle, de paires de ciseaux, de bouts de rubans, de papiers de toutes les couleurs, de petites bougies, de fleurs artificielles, de perles de verre : on aurait un bel arbre de Noël. Et bientôt les chiens se mirent à aboyer, et les visiteurs vinrent frapper à la porte, qu'on s'empressait de leur ouvrir, car il gelait dur au dehors, et l'on entendait de loin les sabots sonner sur les chemins durcis. Les gens entraient un peu courbés, un peu ratatinés, disant : « Seigneur ! qu'il fait froid ! » et se redressaient et s'épanouissaient tout de suite à la bonne chaleur du grand poêle. Claude Fisher, qui fumait sa belle pipe de porcelaine, offrait du feu aux arrivants, et ils venaient s'asseoir à côté de lui, pendant que les femmes se rangeaient autour de la table pour travailler à l'arbre de Noël. Les jeunes gens fumaient seulement une pipe, pour répondre à la politesse du fermier ; mais ils venaient bien vite retrouver les jeunes filles et leur aider, au risque de se faire traiter de maladroits, car ils n'étaient pas bien habiles à découper menu du papier rose ou blanc pour en faire des bobèches aux petites bougies. N'importe, tout le monde riait et s'amusait, lorsque les chiens aboyèrent de nouveau, et quelqu'un, qu'on n'avait pas entendu arriver, frappa à la porte.

On n'attendait plus personne à la ferme de Vogelwald, ce soir-là ; mais de bons chrétiens ne refusent jamais d'ouvrir leur porte aux gens qui peuvent se trouver dehors par des nuits pareilles.

Ce qui entra, ce fut un vieux bonhomme vêtu d'une grande houppelande rayée, comme un berger, et coiffé d'un bonnet de fourrure. Il avait une longue barbe blanche, une large figure toute plissée par les rides, et de petits yeux vifs d'un bleu très clair. Il ressemblait tout à fait au bonhomme Hiver, car il était couvert de neige. En effet, la neige s'était mise à tomber depuis le commencement de la veillée, et c'est pour cela qu'on n'avait pas entendu venir le vieillard.

« Comment, c'est vous, père Schlosser ! dit la fermière ; comment pouvez-vous être en route par des nuits pareilles ! Kasper, prends le manteau du père Schlosser, va le secouer, et étends-le pour le faire sécher ; débarrasse-le aussi de sa guitare. Venez vous chauffer, père Schlosser ; on va vous donner quelque chose à manger, et puis vous nous raconterez les nouvelles.

— Merci, madame Fisher. Je me suis attardé à Bobleim ; je voulais aller ce soir jusqu'à Saint-Gervais, mais mes jambes sont de mon âge, voyez-vous, et ça n'est pas la première jeunesse. J'ai vu que je ne pourrais pas arriver, et alors, au lieu de continuer sur Saint-Gervais, j'ai pris le chemin de Vogelwald. C'est cette maudite neige.... Par le temps sec, j'aurais mieux marché.....

— Bon, bon, c'est très bien comme cela. Vous voyez, nous travaillons à l'arbre de Noël, vous vous trouvez en bonne compagnie.... Katel ! que fais-tu donc là, grande sotte ? est-ce que tu ne devrais pas être à la cuisine, à faire chauffer le reste de choucroute pour le père Schlosser ? Il y a aussi du bouillon de la soupe aux choux, et tu lui feras rissoler une tranche de jambon.... »

Katel s'ébranla lourdement ; mais, avant qu'elle fût debout, Méryem était déjà partie pour la cuisine, où on l'entendait remuer des pots et des casseroles.

« La moucheronne ira plus vite que toi ; tu n'as pas honte ? dit Anna Fisher à la grosse fille.

— Pour le poids qu'elle a à remuer ! elle peut bien aller vite !... » marmotta Katel en allant prendre dans le vaisselier un verre, un couvert et deux assiettes qu'elle déposa au bout de la table. Et avant qu'elle eût fini de remplir le cruchon de bière mousseuse et de le placer près du verre, Méryem arriva de la cuisine, portant une soupière de faïence luisante, couronnée d'un nuage de vapeur.

« Merci, la belle ! dit le vieillard en souriant à Méryem ; vous n'êtes pas engourdie, vous ! »

Katel rougit de dépit : le vieux Schlosser, le chanteur de complaints, était très honoré dans la famille, où il avait autrefois rendu des services et où il avait son franc parler. Katel trouvait même ce soir-là qu'il l'avait trop.

Méryem, elle, rougit de plaisir, et elle continua à servir le vieux chanteur. On parlait de lui quelquefois à la ferme : elle avait beau savoir qu'il était du pays, et d'une famille connue, il ne lui en faisait pas moins l'effet d'une espèce de bohémien, sans doute à cause de sa vie nomade, et elle avait du plaisir à le voir.

Quand le vieux Schlosser eut fini de souper, le fermier lui fit place tout près du grand poêle et lui donna du tabac pour sa pipe : on ne pouvait pas lui demander de chanter ou de conter des histoires avant d'avoir fumé. Mais

il eut bientôt fini, et il secoua les cendres de sa pipe pour la laisser refroidir avant de la remettre dans son étui.

« D'où venez-vous à cette heure, père Schlosser ? lui demanda alors Annette.

— Je viens de Marienthal, c'est-à-dire j'y ai passé, car ce n'est pas le moment du pèlerinage et l'on n'y voit pas grand' monde. Vous n'avez pas besoin, n'est-ce pas, que je vous raconte l'histoire du pèlerinage de Marienthal ?



— Bien sûr que non ! nous y sommes tous allés, à Marienthal : ce n'est pas loin d'ici. Vous avez bien vu autre chose ?

— Depuis que je ne suis venu par ici ? Voyons,... oui, je suis allé à Avolsheim, et j'ai bu à la fontaine Sainte-Pétronille, qui guérit les fièvres. Il y a tout près un tilleul, qui est plus vieux et qui donne plus d'ombre que les grands arbres de la forêt de Haguenau. Il y était déjà deux cents ans après la mort de Notre-Seigneur. Les habitants du pays étaient encore tous païens, et saint Materne vint leur prêcher le saint Évangile. Comme les prêtres des faux dieux ne voulaient pas lui permettre d'entrer dans la ville voisine, il s'arrêta sous ce tilleul, qui était alors tout petit, et qui poussait seul au milieu d'une grande plaine, et il commença à prêcher pour les oiseaux du ciel. Mais la grâce de Dieu parla au cœur de quelques païens, et leur inspira de venir écouter ce que saint Materne prêchait sous ce tilleul. Et comme leurs têtes se trouvaient en plein soleil, le saint, levant la main et les yeux, dit : « Seigneur Jésus, pour que ceux-ci croient à ta parole, fais croître en même temps sur leurs têtes l'ombre de cet arbre, et dans leurs âmes la lumière de la vérité ». Alors l'arbre se mit à pousser à vue d'œil, à grandir, à grossir et à étendre ses rameaux au-

dessus de la foule ; et plus il arrivait de monde, plus le feuillage grandissait, afin de mettre à l'abri du soleil tous ceux qui écoutaient la parole du saint. Ce que voyant, ils reconnurent un miracle et se convertirent à l'Évangile ; et saint Materne leur donna à tous le baptême. Voilà la légende telle qu'on me l'a contée. »

On aurait cru que le vieux Schlosser parlait à des statues, tant les gens se tenaient immobiles et silencieux pour l'écouter : on n'entendait que le tic tac de l'horloge dans sa gaine. Quand l'histoire fut finie, le jeune Fritz, qui aimait la musique, rompit le silence pour dire :

« Père Schlosser, n'y a-t-il pas un cantique là-dessus ?

— Oui bien, et un beau. Passez-moi ma guitare, je m'en vas vous le chanter. »

On lui donna sa guitare, et il chanta le cantique de saint Materne. Sa voix était vieille et cassée, mais on entendait tous les mots qu'il disait, et il y mettait un ton qui remuait les gens et leur donnait envie de pleurer, de rire, d'admirer, de remercier ou d'adorer Dieu, selon l'idée qu'il avait en lui-même, de sorte qu'on ne songeait pas à penser qu'on aurait préféré entendre une plus belle voix. Méryem était transportée ; tous les récits, tous les chants des bohémiens lui revenaient à l'esprit, embrouillés avec la musique et les histoires de M^{me} Honoré : elle ne savait plus où elle en était, mais elle aurait voulu que cette veillée durât toujours.

Le vieillard acheva son cantique ; mais en vrai artiste, content de l'effet qu'il produisait, il ne demandait qu'à continuer. Il répondit à toutes les questions, et Méryem entendit l'histoire de l'ourse miraculeuse de la vallée d'Andlau, qui indiqua à la reine Richarde où elle devait bâtir l'abbaye, lieu de sa retraite ; celle du miracle opéré par saint Déodat en faveur de sainte Rona, et celle des bonnes fées qui, pour empêcher les roches d'Ormont de s'écrouler, les enserrèrent dans un cercle de fer et jetèrent ensuite un pont merveilleux de la Roche des Fées au Kemberg. Pendant cette dernière histoire, la découpe de papier doré qu'elle tenait ne reçut pas un coup de ciseaux : les fées, c'était presque de sa famille, et elle attachait sur le vieux conteur des yeux étincelants. Mais son enthousiasme ne connut plus de bornes, lorsque Schlosser, reprenant sa guitare, entonna la complainte de l'Ochsenfeld :



« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Le vieil empereur, avec sa couronne et son glaive, est venu au rendez-vous. Derrière lui marchent ses fidèles ; ils arrêtent leurs chevaux bardés de fer et attendent comme lui.

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Le vieil empereur s'indigne : « C'est contre la loi de
« Dieu », dit-il, « que des fils fassent attendre au rendez-vous
« leur père et seigneur. Va, mon écuyer, au galop de ton
« destrier rapide, jusqu'au bout de la plaine, d'où l'on voit la
« route dérouler ses replis, et regarde s'ils viennent ici. »

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« L'écuyer fidèle lance son cheval qui fait voler une épaisse poussière ; il disparaît bientôt à tous les yeux. Là-bas, au bout de la plaine, il s'arrête et met sa main au-dessus de ses yeux ; puis il repart à franc étrier pour venir trouver le vieil empereur.

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

Elle entonna un vieil air bohémien.



« Sire, là-bas, bien loin sur la route, on voit marcher, comme
« un grand troupeau, une multitude que personne ne pour-
« rait compter. A travers la poussière qui les environne, le
« soleil fait reluire des casques et des pointes de lances : ce
« sont vos nobles fils qui viennent au rendez-vous. »

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Le vieil empereur fronce le sourcil, et sa barbe blanche frémit de courroux : est-ce à la tête d'une armée que des fils repentants doivent venir implorer le pardon de leur père ? Il tourne la tête et regarde ses amis : ils sont bien peu !

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Le vieil Athalaric, son compagnon d'enfance, lui dit :

« Sire, il souffle sur la plaine un vent de trahison : ne restons

« pas ici. Il ne manque pas aux environs de villes fidèles dont

« les murailles sont solides. » Mais l'empereur secoue sa tête blanche : il attendra la volonté de Dieu.

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Les fils de l'empereur ont mis leurs destriers au galop : ils accourent comme le tonnerre, suivis d'une troupe nombreuse de chevaliers bardés de fer. Ils arrivent, ils entourent l'empereur et ses fidèles : le plus audacieux saisit par le mors le cheval du vieux souverain, qui hennit et se cabre sous l'outrage, et des voix crient : « Au monastère ! au monastère ! au monastère le « prisonnier ! »

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Le fidèle Athalaric lève sa hache de combat pour défendre son maître ; mais le vieil empereur, clément comme le Seigneur Jésus, arrête sa main : « Laisse ta hache en repos, mon fidèle « ami ; à Dieu de punir les fils ingrats ! » Et il se livre aux traîtres, qui l'emmènent, silencieux, sans oser le regarder en face.

« Écoutez, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge.

« Il a passé des centaines et des centaines d'années ; la plaine maudite ne produit que de la bruyère et des épines, depuis que des fils y ont attiré leur père par un mensonge pour le prendre en trahison. Mais, la nuit, des bataillons armés sortent de terre et parcourent à pas lents le Champ du Mensonge. Ce sont les fils coupables et les vassaux qu'ils ont entraînés dans leur crime : ils cherchent le vieil empereur pour lui rendre son sceptre et sa couronne et implorer leur pardon à ses genoux. Au chant du coq, ils disparaissent, et toutes leurs nuits se passeront ainsi jusqu'au dernier jugement.

« Telle est, chrétiens, l'histoire véridique du Champ du Mensonge. »

Après chaque couplet, toute l'assistance reprenait en chœur le refrain, et Méryem ne fut pas la dernière à joindre sa voix à celle du vieux chanteur.

Même sa voix s'éleva bientôt, claire et vibrante, au-dessus des autres, et le vieux Schlosser la remarqua.

« Quelle voix tu as, petite ! lui dit-il en posant sa guitare, après qu'il eut achevé son chant ; l'alouette des blés n'en a pas une plus claire. Ne saurais-tu pas quelque chanson, pour me reposer ? je suis vieux, moi, et je ne peux pas parler ou chanter longtemps de suite. »

Méryem sourit avec un air de triomphe, et prit la guitare. Elle n'en avait jamais joué qu'à la manière des gitanos d'Andalousie, en frappant légèrement sur les cordes du revers de sa main ; mais cela suffisait pour accompagner son chant. Elle entonna un vieil air bohémien aux intonations bizarres, un de ces airs qui faisaient peur à Fridoline. Pour chanter, elle avait quitté sa place, et elle se tenait debout entre la table où l'on travaillait à l'arbre de Noël et le poêle que les hommes entouraient en fumant leurs grandes pipes. Sa petite personne menue se détachait sur un nuage de fumée ; ses tresses noires, terminées par des nœuds rouges, s'agitaient sur son dos, suivant les mouvements de sa tête, et ses yeux noirs brillaient comme deux braises dans sa figure brune aux dents blanches et aux lèvres rouges. Elle chantait, s'exaltant de plus en plus, et Kasper, se souvenant de leur voyage au clair de lune, sentait revenir ses soupçons : ce n'était sûrement pas une chrétienne comme les autres, cette petite créature-là.... Par moments il lui passait des frissons dans le dos, et il n'osait pas se retourner, craignant de trouver derrière lui des esprits malfaisants, attirés par ces chansons diaboliques auxquelles personne ne comprenait rien.



Meryem écrivit du mieux qu'elle put.



CHAPITRE XX

Révélation. — Brebis galeuse. — La lettre de Méryem.

« En voilà assez ! dit la fermière en se levant comme Méryem finissait une chanson. N'en recommence pas une autre : il est l'heure d'aller au lit. Et puis elles ne sont déjà pas si belles, tes chansons ! Celles du père Schlosser, à la bonne heure, c'est du langage chrétien, on comprend ce qu'il dit, on voit les saints, les empereurs, Notre-Seigneur et ses anges ; mais ce baragouin-là ! Où les as-tu prises, tes drôles de chansons ? »

— Ce sont des chansons bohémiennes, répondit fièrement Méryem, et je les ai apprises dans ma tribu, quand je voyageais avec elle par toute la terre, à l'âge où vos enfants ne vont seulement pas jusqu'à Haguenau ! »

Cette déclaration jeta un certain trouble dans l'assistance. On regardait Méryem avec une curiosité qui n'avait rien de bienveillant. Kasper triomphait : il s'était toujours dit que cette petite fille-là n'était pas pareille aux autres. Et c'était une bohémienne ! de ces gens qui n'ont ni feu ni lieu, ni pays, qui vivent de rapine, qui sont sorciers de naissance.... Voilà donc pourquoi Méryem se moquait de lui, quand il parlait des fées et des méchants esprits qui se plaisent à tourmenter le monde ! Elle devait les connaître et s'entendre avec eux, comme tous ceux de sa race. Et ces

chansons dont on ne comprenait pas un traître mot ! Bien sûr, c'étaient des formules de magie.... Il n'y aurait rien d'étonnant, s'il tombait quelque maladie sur les bêtes de la ferme, et même sur toutes les personnes qui étaient là.... On verrait bien.... S'il arrivait malheur, on saurait à qui s'en prendre.

Si tous les gens qui se trouvaient là eussent été aussi poltrons que Kasper, Méryem aurait bien pu ne pas revoir lever le soleil. en des temps d'ignorance on a noyé de prétendues sorcières qui n'avaient pas fait plus de mal qu'elle. Mais, s'il n'y avait là personne qui fût capable de noyer une sorcière, tous étaient assez mal disposés pour les bohémiens. Cela se connut aux regards défiants que les visiteurs lancèrent à la petite fille, en quittant la ferme de Vogelwald ; et les oiseaux nichés dans les arbres sous lesquels ils passaient pour rentrer chez eux, purent entendre ces lambeaux de phrases murmurées par des voix inquiètes : « L'auriez-vous deviné ? — Comment les Sœurs ont-elles placé une enfant de cette race-là ! — Je m'en doutais un peu.—Je lui trouvais bien quelque chose d'extraordinaire.—Est-ce que les Fisher vont la garder à présent ? — Pourvu qu'elle ne leur jette pas un sort ! — Il n'y a pas de sort, mais elle peut ouvrir la porte à ceux de sa bande. — Claude Fisher fera bien de la rendre à l'hospice, et de bien faire sa ronde tous les soirs.... »

C'était une idée qui était venue, non pas à Claude Fisher, mais à sa femme, et, si elle avait pu à l'instant renvoyer la petite à Haguenau, elle l'aurait fait sans prendre le temps de la réflexion. Mais la nuit porte conseil : malgré les reproches dont on l'accablait à la journée, Méryem faisait de la besogne, et de bonne besogne ; on pouvait la mettre à n'importe quelle tâche, elle s'en tirait toujours, à moins que ce ne fût un ouvrage qui demandât beaucoup de force : et alors Kasper et Katel étaient bons pour ces ouvrages-là. Vraiment, on aurait de la peine à la remplacer, cette petite.... bohémienne ! Après tout, qu'est-ce que cela faisait ? Il pouvait bien s'en trouver une qui n'eût pas les vices de sa race, ou qui les eût perdus en vivant avec des chrétiens. D'ailleurs elle était chrétienne, puisque la Sœur avait mis dans son paquet son cachet de première communion.... Il y avait bien les criailleries des gens qui viendraient lui conseiller de se défier, et les frayeurs de cet imbécile de Kasper, et les airs de mépris qu'allaient prendre Annette et même Katel. Mais après tout, n'était-elle pas la maîtresse dans sa maison ? et pour les gens du dehors, il n'y avait qu'à les prier de se mêler

de leurs affaires.... Et la fermière, qui s'était mise au lit presque décidée à renvoyer Méryem, se leva le lendemain bien déterminée à la garder.

C'était fort bien ; mais elle eut le tort de penser que Méryem devait lui être très reconnaissante de sa générosité, et elle se montra d'autant plus exigeante envers sa petite servante qu'elle croyait lui faire une grande grâce. Or ce n'était pas du tout l'avis de Méryem, qui vit tout simplement une grande injustice dans les procédés d'Anna Fisher, contre lesquels elle regimba dix fois par jour. Il n'y avait pas de quoi les mettre bien ensemble.

Pourtant la protection de la maîtresse aurait été bien utile à Méryem. Sauf Claude Fisher, qui ne s'occupait pas du tout d'elle, tous les autres habitants de Vogelwald lui faisaient la mine. Kasper la considérait comme si elle eût été le diable en personne, et il était arrivé à faire partager ses sentiments à Katel. Le jeune Fritz, qui avait fréquenté l'école et ne croyait pas aux sorciers, ne redoutait pas les maléfices de la bohémienne ; mais, dans la belle saison, il passait souvent dans la forêt des troupes de gens de sa race, et l'on avait soin de bien fermer les portes et de ne rien laisser traîner dehors, leur goût pour le bien d'autrui n'étant pas douteux. Si Méryem allait renouer connaissance avec quelqu'un d'entre eux, leur ouvrir, les aider à voler ? On n'avait rien de grave à lui reprocher, à la vérité ; mais qui pouvait répondre de l'avenir ? Fritz, se considérant comme le futur fermier de Vogelwald, que les Fisher tenaient de père en fils, regardait de très près à la prospérité de la ferme.

La belle Annette, qui n'avait jamais beaucoup frayed avec Méryem, lui témoignait un mépris insultant, depuis qu'elle connaissait son origine, et la petite Margrédel suivait l'exemple de sa sœur. Ce mépris n'allait pas jusqu'à l'empêcher de jouer avec Méryem, mais il l'autorisait à la traiter comme une esclave : la bohémienne était encore trop heureuse qu'on voulût bien lui prêter la poupée ou le ballon.

Et les étrangers ! leurs regards, leurs physionomies, leurs réflexions à son sujet ! Il aurait fallu à Méryem plus de patience qu'elle n'en possédait pour trouver la vie douce à Vogelwald. Elle tournait et retournait son malheur dans sa tête, cherchant le moyen d'en sortir et ne le trouvant point. Se plaindre à la sœur Marie-Anne ? Mais comment ? Quand les maîtres allaient à Haguenau pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs, ils n'emmenaient pas Méryem, et elle ne pouvait pas écrire une lettre, parce qu'elle ne possédait ni encre ni papier. Et puis, sa lettre, qu'en aurait-elle fait ? la poste la plus prochaine était justement à Haguenau ! Que

demanderait-elle d'ailleurs ? qu'on la plaçât dans une autre maison ? ce serait toujours la même chose, dès qu'on la reconnaîtrait pour bohémienne : ce n'était pas la peine, de changer.

Oh ! comme elle regrettait Grünfeld, la bonté du garde Johann Kapfel, l'amitié de la douce petite Fridoline, la rude tendresse de la mère Lisbeth, qui ne lui ménageait pas les taloches, mais qui l'embrassait quand elle était contente d'elle ! comme elle se repentait de les avoir si mal payés de leurs bienfaits ! Pour n'avoir pas voulu leur obéir, elle était maintenant condamnée à une obéissance cent fois plus dure.... Et le docteur ? et la bonne M^{me} Honoré ? Oh ! M^{me} Honoré ! si elle eût été à Freithal, elle n'aurait sûrement pas laissé partir Méryem. Elle lui aurait expliqué, doucement, tendrement, les torts qu'elle avait eus, elle les lui aurait fait comprendre, elle l'aurait amenée à s'en repentir, à demander pardon, et Méryem serait heureuse à Grünfeld, au lieu d'être malheureuse à Vogelwald !

Que faire pourtant ? En été, Méryem avait cherché à entraîner Fridoline dans un essai de vie sauvage ; mais au mois de janvier, avec la terre couverte de neige, il n'y avait pas à y songer. Méryem finit par s'arrêter à une idée : elle écrirait à M^{me} Honoré, qui devait sûrement être de retour à Freithal, et M^{me} Honoré aurait pitié d'elle. Il faudrait bien qu'elle demandât de quoi écrire à Anna Fisher, et même qu'elle la priât de mettre la lettre à la poste ; mais la fermière ne verrait sans doute pas de mal à ce qu'elle donnât de ses nouvelles à d'anciens amis, qui demeuraient très loin, et qui n'avaient rien à faire avec l'hospice de Haguenau.

Le jour où cette idée fut bien arrêtée dans l'esprit de Méryem, il se trouva justement que Claude Fisher parla d'aller à la ville pour y porter des cochons gras, qu'il avait promis à l'aubergiste de l'Homme-Sauvage. Timidement, elle pria le fermier de lui acheter une feuille de papier chez le libraire qui était en face de l'Homme-Sauvage, avec une plume et une petite bouteille d'encre.

« Tiens ! s'écria Annette, la bohémienne qui veut écrire ! Écrire quoi ? un sortilège ? une recette pour s'enrichir, ou pour se faire aimer ? des paroles pour attirer les esprits ?

— C'est pour écrire une lettre, répondit Méryem, s'adressant au fermier et jetant un regard noir à sa fille.

— Une lettre ? continua Annette ; au grand sorcier de ta tribu, peut-être ? pour qu'il vienne ensorceler tout le domaine de Vogelwald ! »

Méryem haussa les épaules.

« Apportez-moi du papier, s'il vous plaît, monsieur Fisher, Pour souhaiter la bonne année à M^{me} Honoré, la mère du médecin de Freithal, qui m'a appris à lire et à écrire, et qui a été très bonne pour moi.

— Et tu ne l'as pas oubliée ? C'est bien, cela ! Je t'apporterai ce que tu voudras, ou plutôt, il doit y avoir du papier ici, on va t'en donner, tu feras ta lettre, et je la mettrai à la poste à la ville, car je ne sais pas quand j'y retournerai, et ta lettre pourrait attendre longtemps. »

Méryem remercia le fermier, et reçut papier, plume et encre des mains de la fermière, qui détenait ces objets précieux, d'un usage peu fréquent dans la maison, et qui fit quelques difficultés pour les lui livrer. Elle écrivit du mieux qu'elle put, et le lendemain, quand Claude Fisher partit avec sa charretée d'animaux grognants, elle lui donna sa lettre cachetée, sur laquelle il put lire le nom de M^{me} Honoré, chez M. Honoré à Freithal par Katzwiller.

Comme le fermier s'installait sur le siège, il fut très étonné de voir arriver sa femme, chargée d'un gros paquet d'écheveaux de fil, qu'elle lui donna à tenir, pendant qu'elle montait à côté de lui.

« Tiens ! tu portes ton fil au tisserand ? lui dit-il ; je croyais que tu voulais lui donner à la fois toute la provision de l'hiver !

— J'ai besoin de torchons, répondit-elle, il me les tissera pendant qu'on filera les draps. Et puis j'ai des provisions à faire chez l'épicier. »

Le fermier trouvait toujours que sa femme avait raison ; il fit claquer son fouet, et l'équipage s'ébranla. Ce jour-là il n'avait pas emmené Kasper.

Dès qu'elle eut perdu de vue les grands toits de Vogelwald, Anna Fisher enleva sans cérémonie la lettre qui sortait à moitié de la poche où son mari l'avait mise, et commença à l'ouvrir avec précaution, en la mouillant pour la décoller.

« Qu'est-ce que tu fais là ? dit-il tout surpris ; c'est la lettre de la petite !

— Justement, c'est la lettre de la petite ; je veux savoir ce qu'elle dit à cette dame. Si elle ne fait que lui souhaiter la bonne année, très bien, je la recollerai et je l'enverrai ; mais, si elle se plaint de son sort, si elle gémit, si elle supplie qu'on l'ôte de chez nous,... la dame peut croire que c'est vrai, qu'on la rend malheureuse, et la faire placer ailleurs ; et moi, je ne veux pas de ça.

— Bon ! toi qui cries toujours après elle ! « Fainéante ! flâneuse ! bonne à rien ! » je n'ai que cela dans l'oreille.

— Si l'on ne criait pas un peu après les servantes, elles s'endormiraient sur l'ouvrage. La petite a ses jours de flânerie comme une autre ; mais ce qu'elle fait est bien fait, et elle a de l'esprit comme quatre. Ces filles qu'on prend à l'hospice, ordinairement, n'ont idée de rien, et il faut leur expliquer dix fois les choses pour qu'elles comprennent. On les prend tout de même, parce qu'on ne les paye pas cher ; quand on a la chance d'en rencontrer une qui fait de la bonne besogne pour ce prix-là, il ne faut pas la laisser échapper. »

Là-dessus, la fermière déplia la lettre et se mit en devoir de la lire.

A mesure qu'elle lisait, une ombre de mauvais augure s'étendait sur son visage ; quand elle eut fini, elle se tourna vers son mari.

« C'est cela ! dit-elle, je l'avais deviné. Elle est bien fâchée d'avoir été méchante et d'avoir désobéi à une certaine mère Lisbeth ; elle voudrait bien retourner chez elle, et supplie M^{me} Honoré d'obtenir son pardon. Si cette mère Lisbeth voulait bien la reprendre et l'aimer encore, elle travaillerait du matin au soir de toutes ses forces. Elle ajoute qu'elle est plus forte qu'autrefois, et qu'elle a appris beaucoup de choses utiles ; et elle finit par de grandes protestations d'amitié pour plusieurs personnes et des promesses de se bien conduire. Il n'y a pas besoin de mettre cette lettre-là à la poste. »

Et Anne Fisher, repliant la lettre de la pauvre Méryem, la déchira en deux, en quatre, en huit, enfin en des centaines de petits morceaux, qui s'éparpillèrent en l'air avant d'aller finir leur voyage sur la neige de la forêt.



Il y avait là un campement de bohémiens.



CHAPITRE XXI

Espoir décroissant. — Découragement. — Où Méryem s'en va chercher des pommes de pin dans la forêt, et ce qu'elle y trouve.

L'espoir de recevoir une réponse soutint quelque temps le courage de Méryem. Il n'était pas possible que grand'mère Lisbeth fût sans pitié ; M^{me} Honoré saurait si bien la prier ! Et Fridoline, qui avait tant pleuré quand elle était partie ! Était-il possible qu'elle ne l'aimât plus ? Non : ils allaient la rappeler..... Comme elle serait docile et douce ! Comme elle travaillerait pour leur faire oublier ses torts d'autrefois ! Grand'mère Lisbeth devenait vieille, pendant que Méryem grandissait ; grand'mère Lisbeth perdait ses forces, mais Méryem gagnait des forces à mettre à son service : elle serait heureuse de faire son ouvrage, pendant qu'elle se reposerait dans un fauteuil. Et le bon Johann ! Méryem avait appris à faire la cuisine, depuis qu'elle l'avait quitté ; elle aurait plaisir à lui soigner les plats qu'il aimait, et elle l'entendait déjà en imagination dire de sa bonne grosse voix : « Peste ! on ne mangeait pas comme cela, à la grande armée ! » Et le docteur ! et M^{me} Honoré ! et même Jôsef Swebach, et Orchel, et Salomé !

quelle joie de les revoir tous ! Elle voyait dans ses rêves passer Grünfeld et Freithal comme un mirage de paradis.

Il se passa une quinzaine de jours, et Méryem commença à s'inquiéter. Pourquoi ne lui répondait-on pas ? Peut-être que c'était très difficile, de la retirer de Vogelwald, de la reprendre à l'hospice ? Peut-être que cela demandait beaucoup de temps, beaucoup de lettres ? Mais il n'en fallait qu'une, une toute petite, pour la rassurer et lui dire qu'on s'occupait d'elle ; après cela elle attendrait tant qu'on voudrait.... Peut-être que M^{me} Honoré n'était pas encore revenue chez son fils ? Allons, il fallait prendre patience, et Méryem se résigna.

Les jours passèrent et rien ne vint : la résignation de Méryem était à bout. « Elle redevient insupportable ! » disait la fermière, qui avait amplement profité de sa période de bonne volonté, au moment où l'espoir lui faisait trouver tout facile, et de nouveau la petite bohémienne était accablée de plus de travaux qu'elle n'en pouvait faire. Elle comptait les semaines qui la séparaient de la belle saison. « Dès qu'on pourra dormir dans des creux de rochers, déterrer des racines pour les manger et pêcher du poisson dans les ruisseaux, pensait-elle, je me sauverai et je retournerai à Freithal ; je saurai au moins si l'on ne veut pas de moi ! Mais il faudra bien me cacher : l'hospice me fera peut-être chercher, et, si l'on me trouvait, on me mettrait en prison. » A cette idée de prison, Méryem frissonnait : il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais vivre entre quatre murs.

« Allons, paresseuse, as-tu fini d'allumer ce feu ? » lui dit, un matin de mars, la grosse Katel qui entra dans la cuisine, les yeux encore bouffis de sommeil. Elle avait l'habitude d'envoyer tous les matins Méryem en avant, pour allumer le fourneau et balayer le carreau, pendant qu'elle s'accordait quelques minutes de lit de plus.

« Le voilà qui commence à prendre, répondit tranquillement Méryem.

— Il y mettra le temps, s'il va de ce train-là ! Pourquoi as-tu tant épargné les pommes de pin ?

— J'ai mis tout ce qu'il y avait : Kasper a oublié d'aller en chercher.

— Eh bien, vas-y, toi ! C'est aujourd'hui la lessive, il faut du feu dans la buanderie, et Kasper va à la ville avec le maître : il n'aura pas le temps d'aller en forêt. Viens ici ! »

Elle l'entoura d'un grand tablier, dont elle releva les coins qu'elle noua derrière elle ; puis elle lui mit dans les mains deux grands paniers à anses.

« Voilà ! tu vas aller me remplir mes paniers à la sapinière, et aussi ton tablier, tant que tu pourras : quand on y va, il vaut mieux faire tout de suite une bonne provision que d'avoir à y retourner. Va et ne t'amuse pas en route. »

Méryem chaussa ses sabots et partit. Elle savait bien que si la fermière descendait, ce serait Katel qu'elle enverrait à la forêt ; c'était son ouvrage d'aller chercher du menu bois et des pommes de pin, et elle flattait Kasper de toutes les façons, en lui mettant à part de bons morceaux et en lui repassant ses chemises à l'empois, pour qu'il y allât à sa place. Katel n'aimait pas à se remuer, ni à aller dehors quand il faisait froid, et il avait gelé dur cette nuit-là.

Quant à Méryem, elle aimait mieux aller en forêt et revenir chargée comme un baudet, que de travailler dans la maison où elle était malmenée par tout le monde : le froid ne lui faisait pas peur, et elle avait de bonnes jambes. Elle partit donc lestement, avec son tablier relevé et ses deux bras passés dans les anses des paniers, et elle eut soin de prendre un bon morceau de pain pour le grignoter en route.

Le soleil se levait, et les bruits de la forêt s'éveillaient peu à peu ; les ramures délicates des grands arbres se dessinaient en réseaux noirs sur le ciel clair, et sur l'épais tapis de mousse qui recouvrait la terre une croûte de neige glacée étincelait comme de la poussière de diamants. Méryem s'amusait à la faire craquer sous ses pieds en courant ; la sapinière était un peu éloignée et elle ne pourrait pas aller vite au retour.

Elle y arriva, essoufflée, jeta ses paniers à terre et s'assit pour se reposer. La haute voûte des pins touffus avait empêché la neige d'arriver jusqu'au sol, et la mousse serrée s'étendait au loin en grandes plaques vertes ou blanchâtres, toutes semées d'aiguilles et de pommes de pin. C'était joli et gai, et en dépit du froid cette mousse et ce dôme de feuillage sombre faisaient penser à l'été.

Méryem déposa ses paniers au pied d'un arbre et se mit à rassembler en tas les pommes de pin tombées ; elle les poussait du pied, et, ayant trouvé par terre une branche cassée, elle s'en servit comme d'un balai ou d'un râteau pour en amasser beaucoup à la fois. Quand elle aurait un bon tas, elle y puiserait pour remplir ses paniers ; c'était moins fatigant que de marcher le dos plié, ou de se baisser à chaque instant pour ramasser les pommes de pin une à une.

Avez-vous quelquefois cueilli des fraises dans les bois ? ou des fleurs dans une prairie ? ou des cerises sur un cerisier ? ou des champignons dans une clairière ? Vous savez alors qu'au lieu de prendre indistinctement tout ce qu'on trouve, on choisit sans le vouloir, et qu'on fait beaucoup de chemin, parce qu'on croit toujours voir un peu plus loin des fleurs ou des fruits plus beaux que ceux qu'on a sous la main.

Pareille aventure arriva à Méryem en recueillant ses pommes de pin. Il n'y en avait pas beaucoup à l'endroit où elle avait laissé ses paniers : c'était tout simple, puisque Kasper venait là pour en chercher. Au lieu de prendre ce qui restait, elle avança un peu dans la sapinière, pour faire vite une meilleure récolte ; elle vit alors un groupe de pins où Kasper n'était sûrement jamais allé, car la terre était toute noire de fruits tombés. Elle en fit un beau tas et retourna chercher ses paniers ; puis, quand elle les eut remplis, elle avança encore pour aller remplir son tablier : les pommes de pin lui semblaient si belles là-bas ! Elle marchait, marchait toujours, s'amusant à pourchasser les lapins qui s'enfuyaient devant elle, et à suivre des yeux les écureuils qui sautaient d'un arbre à l'autre, aussi adroits, aussi légers que des oiseaux ; elle ne pensait plus à la semonce qui l'attendait à la ferme, et elle avait même oublié pourquoi elle était venue dans la forêt.

Elle se trouva sans savoir comment au bout de la sapinière ; là reprenaient les hêtres, les chênes et les bouleaux, qui n'avaient point encore de feuilles. Mais le soleil montait ; il est souvent déjà chaud en mars, et il fondait la neige par places, permettant aux petites perce-neige de montrer leurs clochettes blanches rayées de vert, et aux primevères d'épanouir leurs touffes de feuilles, en attendant les fleurs.

Méryem, sans plus penser aux pommes de pin, se mit à faire un bouquet de perce-neige ; et, comme elle n'en trouvait pas beaucoup à la fois, elle continua à marcher en avant, heureuse de la solitude qui aurait effrayé tant d'autres filles de son âge. Et comme c'est une chose naturelle à l'homme de chanter quand il est content, Méryem se mit à chanter une de ces chansons bohémiennes que les gens de Vogelwald avaient prises pour des formules magiques :



« La brune Wali est assise au bord de la fontaine, elle y mire ses yeux brillants et ses lèvres rouges comme la fleur du grenadier ; elle tresse ses longs cheveux noirs avec des rubans, et couronne son front de sequins enfilés dans une chaînette d'or. »

A sa grande surprise, une voix s'éleva à sa gauche, et dit le second couplet de la chanson :

« La brune Wali couronne son front de sequins enfilés dans une chaînette d'or ; elle met des fleurs à son corsage et des colliers de perles à son cou, pour plaire au jeune Darasz, élancé comme un peuplier, le plus beau des fils de la Bohême. »



Il sembla à Méryem que son cœur voulait s'élancer hors de sa poitrine. Éperdue, elle se tourna vers le côté d'où venait la voix, et vit à quelque distance une légère fumée bleuâtre qui montait entre les arbres dépouillés. Elle ne prit pas le temps de réfléchir : comme attirée par un aimant puissant, elle se mit à courir vers la fumée.

Le chanteur se taisait, attendant sans doute qu'elle continuât la chanson. Au lieu de chanson, il entendit courir des pas légers, et, quittant tout à coup

une roche derrière laquelle il se trouvait, il apparut sur le chemin au moment juste où Méryem y arrivait. En la voyant il s'arrêta et la regarda, elle s'arrêta et le regarda aussi, et deux cris partirent à la fois :

« Méryem !

— Zaki ! »

Où était maintenant le souvenir de Vogelwald et de ses habitants ? Méryem ne pensait pas plus à eux que s'ils n'eussent jamais existé ! La main dans la main de Zaki, elle le suivait sans lui demander où il allait la conduire ; elle n'était plus la servante des Fisher, ni l'enfant de l'hospice, ni l'élève de M^{me} Honoré, ni la compagne et l'amie de Fridoline : elle n'était plus que la fille des bohémiens.

La fumée grandissait : à un détour du sentier, derrière un pli de terrain, une large clairière apparut aux yeux de Méryem, qui se crut revenue aux jours de son enfance.

Il y avait là tout un campement de bohémiens, dix fois plus considérable que la bande de Tizko dont elle avait autrefois fait partie. Des chariots rangés en cercle autour de la clairière, le timon relevé, attendaient qu'il plût à la tribu de se remettre en route, et les chevaux paissaient aux environs, débarrassés de tous harnais. Du fond des tentes de peaux de bêtes, dressées sur trois hautes perches, sortaient des têtes curieuses de dévisager la nouvelle venue ; des enfants en haillons, à la chevelure emmêlée, se roulaient dans leurs jeux avec de maigres chiens aux oreilles pointues, et des femmes accroupies au soleil réparaient à grands coups d'aiguilles des oripeaux aux couleurs voyantes. Au seuil d'une tente, une vieille tressait les cheveux noirs d'une belle fille qui, trouvant l'opération longue, secouait de temps en temps les grelots d'un tambour de basque pour se désennuyer. Au centre de la clairière brûlait un feu de bivouac autour duquel des hommes étendus se chauffaient paresseusement ; à d'autres petits foyers dispersés çà et là, des femmes remuaient quelque chose dans un chaudron, ou faisaient rôtir un chevreuil dont deux jeunes gens préparaient la peau un peu à l'écart. Dans un groupe, on rétamait des casseroles, dans un autre on raccommodait des plats ; de jeunes garçons raclaient des brins d'osier pour les vanniers de la troupe, qui en tressaient des corbeilles

Méryem et Zaki.



Tout ce peuple se tourna vers Méryem, qui supporta vaillamment les regards de ces yeux noirs attachés sur elle. Conduite par Zaki, elle arriva jusqu'au centre de la clairière. Un des hommes étendus près du feu se souleva sur le coude pour mieux la voir. Il n'était plus jeune, et il avait dans ses vêtements râpés un certain air de majesté que n'avaient pas les autres.

« Qui nous amènes-tu là ? demanda-t-il à Zaki.

— Maître, répondit le jeune garçon, c'est une sœur perdue que je viens de retrouver ; c'est Méryem, la fille de Zamora. »

A ces mots il se fit un grand murmure dans toute la tribu ; on s'approchait pour regarder Méryem, et elle entendit des voix qui murmuraient, dans cette langue dont les mots faisaient à son oreille l'effet d'une caresse : « La fille de Zamora ! de la belle Zamora ! la danseuse aux pieds légers ! la merveille de l'Albaycin ! la brodeuse aux doigts de fée ! » Mais personne n'osa s'adresser à elle, avant que le chef lui eût parlé.

Il s'était mis sur son séant et examinait avec attention le visage de Méryem.

« En effet, dit-il enfin, tu as bien tous les traits de notre race. Zaki a-t-il dit vrai ? es-tu la fille de Zamora ?

— C'était le nom de ma mère, à ce qu'on m'a dit, et mon père se nommait Sandor. Je ne les ai pas connus.

— Sais-tu d'où ils venaient ?

— Mon père Sandor était d'une tribu de Hongrie ; ma mère Zamora était une gitana d'Andalousie.

— C'est bien. Qui t'a élevée ?

— Les femmes de la troupe de Kovacs. Il est mort, et le nouveau chef a été Tizko.

— Pourquoi n'es-tu plus avec lui ?

— Sa femme, Nafté, me maltraitait : je me suis enfuie. Des roumi compatissants m'ont nourrie et soignée longtemps ; puis on m'a mise à l'hospice avec les orphelins... »

Le chef fronça les sourcils.

« A l'hospice ! en prison, une fille des libres bohémiens ! C'est de là que tu sors ?

— Non, ils m'ont placée près d'ici, à la ferme de Vogelwald. Ce matin, on m'a envoyée chercher du bois dans la forêt ; j'ai marché, marché, parce que la forêt était belle, et j'ai chanté aux échos le chant de la belle Wali. L'écho qui m'a répondu, c'est la voix de Zaki ! Il a pris ma main, et je l'ai suivi.

— Zaki te cherche depuis trois ans, dans les plaines et les montagnes. Veux-tu rentrer dans nos tribus et venir avec nous ? »

Méryem n'hésita pas : ses amis d'Alsace l'oubliaient, ses maîtres la méprisaient ; ici son ami l'appelait, une famille de sa race s'offrait à elle.... Elle se prosterna devant le chef.

« Où vous irez, j'irai, dit-elle. Maître, je me range sous ton obéissance. »
Le chef étendit les mains au-dessus de sa tête.

« Écoutez ! cria-t-il aux bohémiens qui s'étaient rapprochés. Moi, Mihaly Samok, je reçois dans la tribu dont nul ne doit prononcer le nom tout haut, Méryem, fille de Sandor et de Zamora : que chacun vienne en aide à la fille des bohémiens ! »

Une grande acclamation s'éleva, et ce fut à qui offrirait à Méryem un asile dans son chariot. Puis le chef donna l'ordre de lever le camp. Aussitôt les chevaux furent attelés, les tentes repliées, les feux éteints, les chiens rappelés, les traces du campement effacées, et la tribu se mit en marche à travers la forêt, du côté opposé à celui d'où était venue Méryem.



On dirait le palais d'un roi.



CHAPITRE XXII

Méryem va où elle ne comptait point aller.—A travers le monde. — Que lui manque-t-il. Les pêches du château seigneurial.

Quand Méryem, quelques heures plus tôt, attendait l'été avec impatience pour s'enfuir de chez les Fisher, ce n'était pas chez les bohémiens qu'elle comptait aller : son cœur s'élançait vers ses amis de Grünfeld, et tout le bonheur qu'elle rêvait, c'était de vivre auprès de Fridoline, de soigner et de servir Johann et Lisbeth et de recevoir les leçons de M^{me} Honoré. Et toutes ses résolutions, tous ses désirs s'étaient évanouis en un instant. La vue d'une tribu de bohémiens, quelques paroles prononcées dans la langue où elle avait appris à parler, et surtout la présence de Zaki, son compagnon d'enfance et son ancien protecteur, lui avaient fait oublier ses années de vie civilisée : tous ses instincts de bohémienne s'étaient réveillés, et elle revenait avec passion à la vie nomade. Son cœur palpita de joie et ses yeux brillèrent lorsque le chariot qui la portait s'ébranla, et elle écarta un peu la toile qui le fermait pour regarder la longue file qui suivait les sinuosités de la route : c'était tout comme autrefois, dans la troupe de Kovacs, alors qu'elle était toute petite ; et elle rit à ce souvenir.

On marcha vite ; le chef voulait atteindre la frontière le plus tôt possible. Une fois de l'autre côté de la Lauter, on ne viendrait plus lui réclamer Méryem. C'est pourquoi il remit à plus tard la fête que la tribu réclamait pour la bienvenue de la fille des bohémiens : le plus pressé était de la mettre en sûreté.

Pour Méryem, le voyage lui-même était déjà une fête : voir tous les jours des horizons nouveaux ! entendre parler de la grâce, des talents de sa mère, de la force et de l'adresse de son père ! reconnaître les chants qui avaient bercé son enfance, y joindre sa voix, et recueillir les louanges de vieilles gitanas qui lui prédisaient qu'elle serait un jour, comme Zamora, l'étoile de sa tribu ! il n'en fallait pas tant pour lui tourner la tête. Elle ne se trouvait pas mal dans le chariot de Miska Szalofy, qui était spacieux et bien aménagé. Miska Szalofy, qu'on respectait beaucoup comme parente du chef, et aussi à cause de son talent à composer des charmes pour faire retrouver les objets perdus, était d'un caractère fort doux, point tyrannique ni tracassière : elle aimait à raconter des histoires, et, comme Méryem aimait à en entendre, elles s'arrangeaient très bien. Il y avait encore dans le chariot les trois filles de Miska Szalofy, qui s'occupaient surtout de s'attifer, et sa vieille mère, qui dormait toujours et n'était pas gênante. Aux haltes, on descendait pour se dérouiller un peu les jambes, et Zaki accourait pour causer avec Méryem. Il lui racontait tout ce qu'il avait fait depuis qu'on les avait séparés, et il voulait savoir aussi ce qui lui était arrivé à elle. « Je serai bientôt un homme, lui disait-il, et, si Tizko se trouve sur mon chemin, malheur à lui ! je lui ferai payer tous les coups que Nafté t'a donnés. » Et Méryem était heureuse d'avoir un ami si disposé à la défendre.

Tant que la troupe fut en France, Méryem ne put descendre du chariot que lorsqu'on campait au milieu des bois, loin des habitations et des chemins fréquentés ; quoiqu'elle fût des leurs, les bohémiens craignaient que l'hospice de Haguenau ne la fit reprendre, et ils la cachaient soigneusement. Mais, lorsqu'on eut passé la frontière, le chef lui rendit sa liberté, et elle put se joindre aux filles de la tribu pour vendre dans les villages et dans les villes leurs corbeilles, leurs sièges rustiques, leurs mouchoirs, leurs écharpes, leurs tabliers ornés de broderies bizarres, pendant que les hommes repassaient les couteaux, rétamaient les ustensiles de cuisine, rempaillaient les chaises et se livraient à diverses occupations. Parmi eux, il y en avait qui ne savaient pas de métier : ceux-là faisaient des tours de force ou d'adresse, ou chantaient des chansons bohémiennes en

s'accompagnant sur la guitare : il y en avait qui jouaient de différents instruments, et souvent on les faisait entrer dans des hôtelleries, où ils composaient un orchestre pour réjouir les gens qui buvaient et mangeaient, ou pour faire danser la jeunesse. Les jeunes filles de la tribu chantaient aussi, et elles dansaient en faisant sonner leur tambour de basque ; après quoi elles faisaient la quête dans l'assistance, et récoltaient bon nombre de gros sous. Méryem eut bien vite retrouvé son ancien talent, et, si quelque danseuse la regarda d'un œil jaloux, du moins il ne se trouva point de mère pour la battre : d'ailleurs Zaki était là pour la défendre.

Dans la première ville où s'arrêta la tribu, Méryem s'empressa de renouveler sa toilette, car elle était partie de la ferme des Fisher vêtue en petite servante alsacienne qui fait son ouvrage du matin, c'est-à-dire en camisole, en jupon court et en sabots, avec une chemise de grosse toile. Miska Szalofy la conduisit chez un marchand juif qui avait coutume de vendre aux bohémiens, et lui fit cadeau d'une jupe rouge et d'un corset de velours noir à paillettes. Zaki voulut lui offrir un collier en souvenir de celui que la méchante Nafté lui avait volé jadis, et de petits souliers de maroquin rouge, avec lesquels elle dansa si bien devant les habitués de l'hôtel du Bœuf-Couronné, qu'elle put compléter le plus joli costume qu'une bohémienne eût jamais porté : un tablier rayé en travers, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mélangées d'or et d'argent, une fine chemisette brodée, une écharpe de soie jaune, des rubans pour ses cheveux, un tambour de basque, et des rangées de sequins pour son front. Le tout n'était pas neuf, il faut bien le dire ; mais quelle bohémienne a jamais été habillée de neuf ? et le brocanteur avait des procédés à lui pour nettoyer sa marchandise et lui donner bonne mine. Méryem le paya comptant, en s'aidant des deux écus qu'elle avait gagnés à la ferme et d'un peu de l'argent du docteur ; elle avait emporté sa bourse tout naturellement, vu qu'elle ne s'en séparait jamais, la cachant le soir sous son oreiller, et la glissant dès qu'elle se levait tout au fond de sa poche. Quant à son trousseau de l'hospice et à ce qu'elle possédait en y arrivant, elle n'était pas allée le réclamer, comme on peut croire.

Mihaly Samok conduisit sa troupe dans les provinces du Rhin : il voulait le remonter quelque temps, et traverser ensuite le Wurtemberg et la Bavière. Il était sûr de trouver sur son chemin beaucoup de villes et de villages où l'on aimait le plaisir, et, comme la belle saison approchait, il y aurait partout des fêtes où ses musiciens et ses danseuses pourraient gagner de l'argent.

Quand l'automne viendrait, il descendrait en Italie par les passages des montagnes, et irait dans le midi de la France, où le soleil est chaud et où il ne tombe presque jamais de neige. Lui, il était tzigane et ne craignait pas le froid ; mais il avait dans sa troupe des gitanos d'Andalousie, qui le poussaient vers l'Espagne : il leur avait promis de les y mener l'année suivante.

L'Espagne fut bientôt le rêve de Méryem : quelques-unes de ses compagnes y étaient allées avec d'autres troupes et en faisaient de si beaux récits ! Et puis la belle Zamora, sa mère, était une gitana de l'Albaycin, et Méryem aurait passé ses journées à questionner la vieille Estrella, qui avait connu sa mère et qui était, elle aussi, née dans l'Albaycin. C'était le royaume des bohémiens, cette montagne aux forêts d'orangers, que les gitanos seuls habitent : c'était la patrie de Méryem, puisque sa mère y était née.... Chose étrange, Méryem trouvait douce cette idée d'une patrie... C'était l'influence de ses amis d'Alsace qui se faisait sentir, sûrement : car quel bohémien s'est jamais préoccupé d'avoir une patrie autre que le chariot où il voyage ?

Enfin, Méryem rêvait de l'Espagne, et, comme, lorsqu'on egarde au loin et en haut, on ne voit pas à ses pieds, elle fut quelque temps à s'apercevoir d'une foule de petites choses qui se passaient journellement autour d'elle et qui l'auraient blessée si elle les eût vues. Ces choses ne la blessaient pas au temps jadis ; mais, sans qu'elle s'en rendît compte, ses idées s'étaient bien modifiées, depuis qu'elle était entrée dans la maison de Johann Kapfel. Elle aurait beau faire, elle ne pourrait jamais redevenir sauvage qu'extérieurement. Un jour vint où le charme de sa nouvelle vie fut épuisé, et ce jour-là elle s'aperçut que quelque chose lui manquait, quelque chose qui lui était devenu nécessaire, et qu'elle ne trouverait pas parmi les compagnons de Mihaly Samok, ni dans aucune autre tribu bohémienne.

Qui est-ce qui souffrait donc en elle ? On ne la laissait manquer de rien ; le chef la protégeait ; la renommée de sa mère lui faisait comme un titre de noblesse. Elle n'était pas gourmande, ni gâtée par le bien-être ; elle dormait aussi bien dans le chariot de Miska Szalofy, roulée dans une couverture, que dans son lit de la ferme, à côté de la grosse Katel ; elle avait peu de fatigue et beaucoup de loisir, car ce n'était pas une besogne pénible de tresser des corbeilles, de faire des bouquets de fleurs des champs pour les vendre, d'exécuter de grossières broderies, de danser en secouant un tambour de basque ou de chanter en grattant les cordes d'une guitare : tout cela

l'amusait, au contraire. Miska Szalofy et ses filles la traitaient comme l'enfant de la maison—du chariot, devrais-je dire,— et, si dans la tribu quelques danseuses flairaient en elle une rivale, elle était encore trop petite et trop jeune pour que leur jalousie pût être sérieuse et les pousser à lui jouer de mauvais tours. Et elle avait un ami ! Zaki, déjà assez âgé et assez fort pour être un protecteur efficace, si quelqu'un se fût avisé de s'attaquer à Méryem. Il était fier de sa petite sœur, comme il l'appelait, et il la comblait de cadeaux, épingles, chaînes, bracelets, colliers, si bien qu'elle ne savait plus où les mettre.

Ce fut pourtant de lui que vint à Méryem son premier chagrin, son premier doute, la première ombre qui s'étendit sur sa joyeuse vie.

C'était aux portes d'une ville allemande ; la tribu campait à quelque distance dans un bois, et les bohémiens se dispersaient aux environs pour chercher quelques gains à faire. Le soir, ils rentraient au campement, et chacun racontait ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu. Un jour, le groupe des rétameurs fut en retard, et, lorsqu'il arriva, le bohémien qui les commandait jeta joyeusement une poignée de pièces d'argent devant Mihaly Samok.

« Bonne journée, maître ! dit-il. Nous venons d'un château où toute la batterie de cuisine était à réparer, et l'on nous a bien payés. Les seigneurs sont assez riches, du reste ! j'ai vu les appartements par les fenêtres ouvertes : on dirait le palais d'un roi.

— Et les jardins ! ajouta un autre bohémien ; des arbres comme dans les forêts, et des fleurs de tous les pays. Celles qui ne se contentent pas du pâle soleil d'Allemagne, on les fait pousser en serre.

— C'est comme les fruits, reprit un troisième. J'ai passé auprès d'une serre qu'on avait entr'ouverte au milieu du jour : le raisin y est déjà mûr, et les pêches ! des pêches rouges, dorées, vêtues de velours, merveilleuses ! jamais je n'en ai vu de pareilles. »

Méryem fit un geste de convoitise. Elle connaissait les pêches surtout par ouï-dire, n'en ayant jamais eu une belle à se mettre sous la dent.

« Tu aimes les pêches et le raisin ? lui demanda à demi-voix Zaki, debout derrière elle.

— Bien sûr ! » répondit-elle ; et son ton signifiait : « Faut-il être bête pour me faire une pareille question ! »

Zaki n'ajouta pas un mot ; mais il se leva, et Méryem le vit bientôt en colloque avec un des rétameurs qui semblait lui expliquer quelque chose.

Cette nuit-là, Zaki fut absent du campement. Le chef ne s'en inquiéta pas : chacun était libre d'aller où il voulait quand il n'était chargé d'aucune tâche. Mais le lendemain matin, il parut tout à coup devant Méryem.

« Viens ! » lui dit-il d'un ton mystérieux.

Elle le suivit, étonnée. Il la mena derrière un amas de rochers qui leur masquait le camp ; il souleva une pierre plate, qui cachait un creux recouvert de feuilles de vigne.

« La pierre est légère, tu pourras la soulever, lui dit-il : tout ce qui est là-dessous n'est que pour toi. »

Elle enleva les feuilles de vigne : le creux était rempli de beau raisin transparent et de pêches admirables.

« Oh ! s'écria-t-elle, d'où cela vient-il ?

— De la serre du château. Je me suis bien fait expliquer où c'était, et cette nuit j'ai passé par-dessus les murs, je suis entré et j'ai rempli ma besace. Tu aimes les pêches !

— Tu les as volées ! murmura-t-elle, confuse.

— Zaki n'est pas un voleur, répliqua fièrement le jeune homme. A un frère de la tribu, Zaki ne prendrait pas une mûre des haies ; mais le soleil n'est à personne, et les fruits qu'il fait mûrir sont à tout le monde, même quand les hommes ont emprisonné ses rayons dans leurs boîtes de verre ! »

A cela, que pouvait répondre Méryem ? Elle avait tenu presque le même langage, moins de trois ans auparavant, et Zaki n'avait pas reçu les leçons de M^{me} Honoré. Il avait l'air attristé et blessé de voir son présent accueilli de la sorte, et Méryem, qui l'aimait beaucoup, se reprocha de lui avoir fait de la peine. Elle le remercia donc, et mangea pêches et raisins, non sans lui en donner sa part. Je dois même dire qu'elle leur trouva si bon goût que jusqu'au départ de la troupe elle fit de fréquentes visites au creux de rocher qui les recélait, tant qu'il y resta quelque chose.



Zaki remporta le prix de l'arc



CHAPITRE XXIII

Où Méryem écoute la voix de sa conscience. — Essai de conversion. — La fête des bohémiens.

Mais quand la provision fut finie, et que la tribu eut repris sa marche vagabonde, Méryem ne put s'empêcher d'éprouver un certain malaise. Elle les avait mangés, ces fruits, et, en y pensant, elle leur trouvait comme un arrière-goût de remords. Zaki n'y pensait plus, lui, c'était visible : il avait cru bien faire, on ne pouvait pas le blâmer. Mais elle qui savait que c'était un vol, pourquoi l'avait-elle oublié ? Pourquoi avait-elle cédé aux raisons de Zaki ? « Le soleil n'est à personne,... les fruits qu'il fait mûrir sont à tout le monde.... » C'était peut-être vrai pour les fruits des arbres que personne n'a plantés, qui sont nés de la terre et que seule la pluie du ciel vient arroser ; mais ceux qu'un homme fait naître et mûrir à force de peine et de soins, ne sont-ils pas plutôt à lui qu'au premier passant venu ?

Ces idées très simples sur la propriété et le vol ne hantaient nullement les cervelles bohémienes, au moins en ce qui concernait les propriétés des rous. Car Zaki avait dit vrai : ils ne se volaient point entre eux ; mais hors de la tribu tout leur était de bonne prise. Et, Méryem, qui jusque-là n'y avait pas fait attention, s'aperçut que ses compagnons n'achetaient que quand ils

n'avaient pas pu prendre. Le poisson, le gibier, cela passait encore ; mais Méryem avait vu de trop près la peine que se donnent les gens de la campagne pour ne pas comprendre le tort qu'on leur faisait en dépouillant les cerisiers sur lesquels ils comptaient pour faire leur kirschwasser, ou en emplissant un sac des pommes de terre destinées à leur provision d'hiver. Et quand elle voyait les enfants, après avoir erré autour des fermes, revenir triomphants au camp, chargés de poules, de pigeons, de canards auxquels ils avaient tordu le cou, Méryem se rappelait la sollicitude d'Anna Fisher pour ses couvées, et pensait à la consternation de la fermière quand elle s'apercevrait du larcin. Les leçons de M^{me} Honoré avaient mis sa conscience dans la bonne voie et lui avaient donné le sentiment de la justice. Il y avait autre chose encore : elle n'avait pas vécu si longtemps dans la maison d'un garde champêtre sans savoir qu'on punit les attentats à la propriété. Johann Kapfel l'avait arrêtée et mise en prison : il y a des gardes champêtres partout, et des prisons aussi ; et les gardes n'étaient pas tous aussi compatissants que le bon Johann.

Elle raconta l'histoire de son arrivée à Grünfeld à un petit bohémien d'une douzaine d'années, Gorlesko, un jour qu'il rentrait au camp avec un lièvre pendant sur son dos et un beau faisan sur la poitrine : il les avait liés ensemble par le cou et les portait sur son épaule.

« Si le garde du comte t'avait vu ! lui dit-elle, car c'est dans le parc du château que tu as tué ce faisan-là ? »

— Bien sûr ! répondit Gorlesko en haussant les épaules, puisqu'il n'y a pas de forêt par ici.

— Eh bien, il t'aurait mis en prison : c'est terrible, d'être en prison ! Je le sais, moi, j'y ai été ! »

Et elle expliqua à l'enfant comment elle avait passé une nuit dans la prison de Grünfeld. Gorlesko ricanait.

« Tu étais une sotte de te laisser prendre, dit-il quand elle eut fini. Moi, je suis leste, et j'entends bien quand un garde marche dans les environs : je me sauve avant qu'il arrive. Je vais porter ma chasse au chef : tu verras qu'il sera content ! »

Il se mit en route, élevant au bout de son bras son lièvre et son faisan qu'il avait ôtés de dessus son épaule pour mieux les faire voir. Au bout de trois pas il rencontra Zaki.

« C'est toi qui as pris ces bêtes-là ? lui dit Zaki, sans s'informer de la provenance du gibier ; tu es joliment adroit, et tu feras un fameux

chasseur ! »

L'enfant rougit de plaisir, et Méryem rougit de honte et de chagrin. Elle n'osa rien dire à Zaki ; puisqu'elle avait mangé ses pêches, elle s'était ôté le droit de blâmer les voleurs. Mais elle demeura toute triste.



Plus le temps marchait, plus elle remarquait de choses qui la blessaient. Tout d'abord, elle était restée avec Miska Szalofy, sa vieille mère et ses trois filles : Miska était douce de caractère, admirait beaucoup ses enfants et ne les contrariait jamais ; aussi n'y avait-il pas de querelles dans le chariot qu'elles habitaient. Mais, quand Méryem fréquenta les autres familles de la tribu, elle s'aperçut que beaucoup de femmes ressemblaient à Nafté pour la brutalité, la vanité et la jalousie. Elle entendit crier des enfants battus, elle assista à des querelles et à des batailles ; elle vit les enfants, par jeu, torturer sans pitié des animaux, et, rappelant tous ses souvenirs du temps où elle suivait la troupe de Tizko, elle finit par se dire, confondue et terrifiée : « J'étais comme eux autrefois ! est-ce possible !... Oh ! comme les roumi m'ont changée ! j'étais bien plus heureuse.... »

Elle n'acheva pas : en face d'elle-même elle n'osa pas achever. Tout ce qu'elle voyait, elle le blâmait et elle en souffrait ; elle se laissait parfois entraîner par le mauvais exemple, et alors elle souffrait davantage ; mais elle ne pouvait prendre sur elle de se révolter contre cette souffrance et de regretter le temps où elle ne discernait pas le bien du mal. Oui, il s'était fait un changement en elle ; maintenant elle pouvait, si elle le voulait, redevenir bohémienne par ses actions, mais jamais elle ne pourrait commettre le mal avec sécurité, jamais elle ne pourrait faire taire la voix de sa conscience. Elle le comprit, et le souvenir de ceux qui avaient éveillé en elle cette conscience endormie lui revint plus vivant, plus radieux que jamais. Oh oui ! c'était vers eux qu'il aurait fallu revenir ! Elle avait cru trouver le

bonheur, lorsqu'elle avait rencontré sur son chemin la tribu de Mihaly Samok, et elle s'était trompée....

Pauvre Méryem ! son cœur n'était plus là ! elle se trouvait désormais comme une étrangère parmi les siens, et elle était si loin de ceux qu'elle aimait ! Que faisaient-ils maintenant ! Elle les suivait à toute heure par la pensée ; elle voyait grand'mère Lisbeth, le matin, tressant les cheveux blonds de Fridoline qui riait, s'agitait, ne se tenait jamais tranquille. Le bon Johann entraît à pas lourds avec ses grandes bottes, s'asseyait devant la table, et Fridoline grimpait sur ses genoux ; on déjeunait gaîment, et il partait pour sa tournée du matin : Méryem fermait les yeux, et elle croyait le revoir, avec sa haute taille et ses épaules un peu courbées, s'éloignant à grands pas à travers les champs embrumés de rosée. Elle suivait la grand'mère et l'enfant dans toutes leurs occupations ; elle revoyait le pré où Fridoline conduisait la vache, le jardin où fleurissaient les giroflées et les rosiers du Bengale, le pigeonnier avec ses volées de pigeons roucouleurs, la salle où elle avait jeté loin d'elle le drap que mère Lisbeth lui avait donné à découdre.... Ah ! si elle avait pu retourner en arrière et revenir à ce jour-là, comme elle aurait achevé son ouvrage sans bouger ! comme elle aurait supporté les gronderies de la mère Lisbeth !

Il était trop tard pour y penser : Méryem n'était plus que la fille des bohémiens. Et si une bonne fée ou un bon ange eût pu la transporter en un instant des rives de l'Isar, où elle se trouvait alors, à l'entrée du chemin qui montait à Grünfeld, elle aurait hésité à accepter, à moins d'emmener quelqu'un avec elle. Ce quelqu'un, c'était Zaki, le seul être qui balançât dans son cœur ses amis d'Alsace. Abandonner Zaki, son ami le plus ancien, le plus fidèle ! il aurait trop de chagrin,... et elle aussi ! A force d'y penser, elle finit par arranger dans sa petite tête tout un plan d'avenir. Elle retournerait en Alsace, avec Zaki : elle ne connaissait pas le chemin, mais à eux deux ils finiraient bien par le trouver. Grand'mère Lisbeth et Johann Kapfel lui faisaient d'abord des yeux sévères, mais Fridoline pleurait et M^{me} Honoré demandait sa grâce : ils n'étaient pas longs à lui pardonner. Elle travaillait, elle les soignait, elle les aimait, et tous trois lui disaient : « Comme tu as bien fait de revenir ! » Zaki lui aussi restait à Grünfeld, il se faisait meunier comme Jôsef Swobach, charbonnier comme Reisthal, ou bûcheron, ou valet de ferme comme Kasper ; Méryem et lui se voyaient tous les jours, et ils étaient très heureux. Est-ce que c'était impossible, ce rêve-là ? Si Zaki voulait !

Oui, il fallait d'abord que Zaki voulût. Et puis, ce n'était pas tout, il fallait aussi qu'il changeât d'idées, car les siennes ne conviendraient guère à Johann Kapfel. Et Méryem, tout doucement, se mit en devoir de convertir Zaki.

Elle ne fut pas longue à s'apercevoir qu'elle y perdait son temps. Elle ne savait sans doute pas parler aussi bien que M^{me} Honoré, car, lorsqu'elle essayait d'expliquer à Zaki des choses que la mère du médecin lui avait dites, à elle petite fille de dix à onze ans, et qu'elle avait très bien comprises, il riait et haussait les épaules.

« Ce sont des idées de roumi, cela ! disait-il à Méryem ; jamais chez les bohémiens on n'a rien pensé de pareil. Tu dis que c'est mal de prendre ce que les roumi appellent leur bien : pourquoi, si nous en avons besoin plus qu'eux ? Tu dis que c'est mal de mentir : pourquoi, si cela me rapporte plus que de dire la vérité ? C'est justement parce qu'on a une langue capable de parler, qu'il faut s'en servir pour arranger les choses de la façon la plus avantageuse. Tu trouves que le chef a eu tort de garder ce sac d'écus qu'un des nôtres a trouvé sur la route : pourquoi, puisqu'il était perdu ? Tu es restée trop longtemps chez les roumi, ma pauvre Méryem, ils t'ont gâtée ! »

Méryem se fâchait, le boudait ; mais elle finissait toujours par faire sa paix avec lui. Ses défauts n'étaient pas pires que ceux des autres bohémiens, et il était si bon pour elle !

Cependant septembre touchait à sa fin, et la saison des fêtes était close. A peine quelque village retardataire célébrait-il saint Blaise, saint Ulrich ou saint Quirin, et il n'y venait pas grand monde du dehors : les gens n'avaient pas envie de s'empiler dans des voitures pour venir s'enfermer dans des salles d'auberge par la pluie et le vent. C'est en été seulement qu'il fait bon s'attabler en plein air sous les grands tilleuls, danser dans les charmilles au son de l'orchestre perché sur une estrade ou dans un arbre, s'attrouper autour des chanteurs et des faiseurs de tours, et s'en aller par groupes de trois ou quatre demander sa bonne aventure aux vieilles bohémiennes ! Mihaly Samok décida de quitter la Bavière et de descendre vers le Sud.

Mais, avant de partir, les bohémiens avaient à célébrer la fête de leur tribu, qui tombait au premier quartier de la lune. Mihaly fit faire halte au pied des Alpes, non loin des sources du Lech ; il connaissait là un endroit sauvage qu'aucune route ne traversait, une sorte de cirque entouré de roches sur trois côtés ; en avant, il était fermé par une forêt dont à cette époque de

l'année les arbres n'avaient pas encore perdu leurs feuilles. On y rangea les chariots, et la fête commença.

Méryem l'attendait avec une grande curiosité. Son adoption par la tribu n'avait point encore été célébrée. Au commencement, la caravane se hâtait pour qu'on ne lui reprît pas la fugitive ; plus tard, un vieillard était mort ; puis on avait passé par des régions trop habitées. Elle n'avait donc pas vu de fête bohémienne depuis le temps où elle suivait la troupe de Tizko.

« Tu te feras belle, Méryem ! » lui avait dit Zaki ; et il lui avait offert, tout exprès pour la fête, des bracelets dorés et une guitare neuve. Méryem avait sauté de joie, et, dès le matin, elle s'était occupée de sa toilette. Quand elle sortit du chariot où Miska Szalofy était encore occupée à orner ses filles et à se parer elle-même, Zaki poussa un cri d'admiration qui la fit rougir de plaisir.

Elle était bien jolie ce jour-là, la fille des bohémiens. Elle avait beaucoup grandi depuis qu'elle était dans la troupe, et, comme elle atteignait treize ans, elle prenait presque l'air d'une jeune fille. Sa peau brune ne nuisait point à sa beauté ; elle était fraîche comme une fleur, avec ses yeux brillants, ses sourcils épais, et ses petites dents blanches qui riaient entre ses lèvres rouges. Elle portait comme les autres filles de la tribu la jupe rouge et le corset noir à paillettes d'or ; mais Méryem avait brodé au col et aux poignets de sa chemisette des dessins de son invention, gracieux et bizarres, exécutés avec de la soie bleue mélangée d'or ; elle avait fixé sur la ceinture de son tablier son écharpe de soie jaune dont les deux bouts flottaient à son côté gauche, et elle avait entrelacé dans ses longues tresses des cordons de sequins enfilés qui s'entre-choquaient avec un cliquetis sonore à chacun de ses mouvements. Avec sa guitare pendue au cou par un ruban rouge, ses bras chargés de bracelets et sa poitrine couverte de colliers, Méryem était bien la plus jolie bohémienne qu'on pût voir.

Zaki ne fut pas seul à le remarquer. Toutes les femmes qui descendaient de leurs chariots après avoir fini leur toilette, tous les jeunes gens qui arrivaient, parés eux aussi, une plume de faisan au chapeau, prêts à déployer leur force ou leur adresse, les pères de la tribu qui venaient prendre leurs places de juges des jeux, et jusqu'aux enfants qui jouaient pour commencer la fête, s'arrêtaient étonnés et souriaient à Méryem. Les uns disaient : « Comme elle a grandi vite ! » Les autres : « Aurait-on cru qu'elle deviendrait si belle ! » Ceux qui avaient connu sa mère affirmaient qu'elle était tout son portrait : Méryem était transportée de joie et d'orgueil.

Quand toute la troupe fut réunie, elle remarqua pourtant que parmi les femmes, les seules qui lui faisaient fête étaient celles qui n'avaient point de filles, ou qui n'en avaient que de petites ; les autres, les lèvres pincées, lui jetaient en dessous des regards haineux, et les jeunes filles détournèrent la tête quand elle alla s'asseoir parmi elles. Elle n'eut pas le temps de faire des ré. flexions là-dessus : Mihaly Samok donnait le signa des jeux.

Ce fut la musique qui commença : d'abord les instruments, qui jouèrent les vieux airs de la tribu ; puis les voix s'élevèrent en un chœur puissant, et dirent aux échos de la forêt et de la montagne les chants sacrés que jamais on ne faisait entendre aux roumi. Et Méryem, saisie d'une émotion étrange, sentit s'effa-, cer de son esprit le souvenir de ses amis d'Alsace et son désir de retourner près d'eux : la Bohême l'avait reconquise corps et âme.

L'une après l'autre, les chanteuses commencèrent un couplet que le chœur achevait, et, quand ce fut le tour de Méryem, les visages des anciens, juges des jeux, s'éclairèrent d'un rayon de joie, et la jeune fille s'entendit comparer à l'alouette des blés, à la fauvette des buissons et au rossignol des bois.



Les jeunes gens vinrent ensuite et déployèrent leur adresse et leur vigueur dans des exercices variés. Zaki remporta le prix de l'arc et de la fronde : c'était une agrafe d'argent d'un travail ancien, incrustée de pierres qui formaient des signes cabalistiques.

« C'est un bijou bon pour une femme, disaient les jeunes bohémiennes ; à qui va-t-il l'offrir ? » Et elles riaient et cherchaient à attirer l'attention de Zaki, car l'agrafe était belle, et Zaki était un des plus beaux jeunes gens de la tribu.

Zaki ne les regarda même pas : il ne fit qu'un bond jusqu'à Méryem et lui présenta l'agrafe. Elle la prit d'une main qui tremblait de joie, et l'attacha à

son corsage.



La terre s'écroula sur elle.



CHAPITRE XXIV

Le festin et les jeux. — Où la conscience de Méryem vient lui troubler son plaisir. Résolution subite. — Fuite accidentée.

A cette vue, il se produisit une grande agitation parmi les jeunes bohémiennes. Quoi ! c'était à cette petite fille que le beau Zaki donnait l'agrafe qu'elles enviaient toutes ! Elles se poussaient du coude, ricanaient, chuchotaient, lançaient à Méryem des regards haineux et méprisants. Mais Méryem ne s'en souciait guère ; elle se leva, prit la main de Zaki, et s'en alla en tournant la tête pour regarder les jalouses par-dessus son épaule. Elle était fière d'être choisie par Zaki, et d'être traitée pour la première fois comme une grande fille.

Elle s'en alla voir les apprêts du festin. Il n'y avait là, on peut le croire, ni tables dressées, ni argenterie, ni cristaux, ni candélabres : des torches fixées à des pieux, aux rochers, aux arbres, un peu partout, éclaireraient la fête après le coucher du soleil ; et bohémiens et bohémiennes s'assoiraient à terre par groupes pour manger et boire quand il en serait temps. Devant un grand feu allumé dans une crevasse de rocher, de vieilles femmes surveillaient la cuisson des viandes ; c'étaient des chevreuils, des moutons, des volailles, du gibier, que les jeunes garçons de la troupe emportaient à

mesure sur les blocs de rochers sortant de terre, qu'on jugeait propres à servir de tables. Là d'autres les découpaient, et, quand ce fut fait, les femmes allèrent distribuer les portions aux chefs d'abord, et ensuite à toute la tribu. Des vins exquis, contenus dans des outres, arrosaient le festin ; on les versait dans des coupes qui circulaient de main en main, bientôt vidées et toujours remplies. Et Méryem se demandait d'où venait ce vin, qui n'avait point voyagé avec la troupe....

Elle l'apprit bientôt : le vin déliait les langues, et ceux qui l'avaient amené au camp se vantaient de l'adresse avec laquelle ils l'avaient enlevé. Le marchand qui l'attendait, l'attendrait longtemps !... Méryem repoussa la coupe que lui tendait Zaki.

« Bois donc lui dit-il, étonné. Tu n'as déjà plus soif ? Je prends ta part, alors ! »

Il vida la coupe et se leva pour aller la faire remplir. Méryem écoutait des jeunes gens qui se disputaient à quelques pas.

« C'est moi qui ai le plus apporté ! disait l'un.

— Non, c'est moi ! Quatre poulets à la fois, n'est-ce rien ?

Cela ne vaut pas mes oies grasses !

— Et Pedril qui a enlevé un dindon, à la barbe du roumi !

— Zaki est encore le plus fort ; il est allé prendre un mouton jusque dans la bergerie ! »

A ce moment, la musique jeta un appel aux danseurs, et toute la jeunesse se hâta d'accourir. Méryem fut entraînée dans le tourbillon. Mais, tout en se démenant dans la danse, elle songeait à ce qu'elle venait d'entendre. Tout ce festin, c'était donc du bien volé ! et Zaki avait un renom parmi ces voleurs !

A cette pensée, elle fut saisie à la fois de douleur et de colère, et, laissant retomber ses bras, elle fit quelques pas pour se retirer de la danse. Mais une main saisit la sienne, et une voix qui lui parut empâtée lui dit : « Allons, viens danser avec moi ! »

C'était Zaki : il prenait bien son temps ! Méryem le repoussa violemment, en lui criant : « Non ! va - t'en ! je ne veux pas !

— Tu ne veux pas ? après que je t'ai donné mon prix ! Mais je le veux, moi ! »

Il ne lâchait pas sa main : elle se débattit. Un autre jeune garçon intervint :

« Qu'est-ce qu'elle a ? qu'est-ce que tu lui veux, Zaki ?

— Je veux qu'elle danse avec moi, et elle refuse : elle a accepté mon prix, pourtant !

— C'est vrai : tu l'as accepté, Méryem, il faut danser avec lui ! Attends, Zaki, je vais t'aider à l'emmener. »

Il saisit la main qu'elle avait de libre.

« Va-t'en ! lui cria Méryem en frappant du pied.

— Du tout ! tu danseras, avec lui ou avec moi ! »

Et il cherchait à l'entraîner ; elle se mit à pousser des cris perçants. Nul n'y fit attention : la musique, les rires, les cris, les grelots faisaient un tapage à couvrir tous les bruits. Mais Zaki lâcha tout à coup sa main, et, s'adressant à l'autre garçon.

« Laisse-la ! dit-il d'un ton de menace. Cela ne te regarde pas, entends-tu ?

— Elle dansera avec moi ! » répliqua l'autre sans quitter la main de Méryem. Zaki s'avança vers lui, les yeux furibonds, les poings en avant, et tout à coup il tira de sa ceinture un couteau dont on vit la lame briller en l'air.

Méryem trouva la force d'arracher sa main de celle qui la retenait, et, se jetant sur Zaki, elle saisit son bras pour l'arrêter. Il la reconnut, car il s'apaisa subitement et lâcha son couteau ; puis il baissa la tête et se laissa emmener par des camarades. Méryem les entendit dire en riant que Zaki avait le vin mauvais et qu'il fallait se garer de lui.

Elle n'avait plus envie de prendre part à la fête. Elle se retira dans un coin écarté, d'où elle pouvait suivre toutes les actions de Zaki. Elle le vit se mêler à un groupe qui jouait et qui buvait, et il joua et but comme les autres ; il but même davantage, et chercha bientôt querelle aux joueurs ; puis elle le vit, comme hébété, la tête vacillante, cherchant un point d'appui, et enfin elle l'aperçut vautré sur la terre, endormi, ivre mort.

Ainsi c'était donc la seule affection qui lui restât, cet être dégradé qui ne voyait nulle différence entre le bien et le mal, qui s'enivrait comme une brute et jouait du couteau sans savoir ce qu'il faisait ! C'était pour lui, pour le suivre, qu'elle avait renoncé à chercher ses amis de Grünfeld ! Un reste d'amitié parlait encore pour lui dans son cœur : il était bon pour elle, il l'aimait : ses défauts étaient ceux de sa race.... Ah ! si les autres bohémiens étaient pires que lui, quelle serait la vie de Méryem parmi eux, à moins qu'elle ne consentît à leur ressembler ?... Cette idée lui fit horreur ; elle

fuirait, elle s'en irait seule à travers le monde ; ce soir même, à l'instant, elle leur dirait adieu.

Elle se leva, et, passant derrière les chariots, elle se glissa hors de l'enceinte. Personne ne la vit : à cette heure les torches allumées pour éclairer la fête rendaient plus noires les ombres des rochers. Cette nuit-là, elle en était sûre, personne ne la poursuivrait, ni ceux que l'ivresse avait plongés dans un lourd sommeil, ni ceux qui s'attardaient autour des restes des victuailles, ni ceux qui dansaient ou qui luttaient, gesticulant tout noirs à la flamme des torches comme des démons.

Méryem évita de passer devant les chiens qui gardaient l'entrée de l'enceinte ; ils auraient pu aboyer et signaler sa fuite. Elle s'enfonça dans une haute et étroite crevasse à ciel ouvert, qui devait, pensait-elle, aboutir à la forêt. Elle y marcha pendant une demi-heure, tâtant le sol avec son pied ; le ciel était couvert, et les nuages ne laissaient filtrer qu'une vague clarté. Pourtant la lune devait être levée, mais sans doute les collines la cachaient encore ; quand elle serait plus haut sur l'horizon, elle éclairerait la route de la fugitive....

Tout à coup, le pied de Méryem ne rencontra plus que le vide.... Épouvantée, elle se rejeta violemment en arrière, en étendant les mains pour s'accrocher quelque part. Mais la terre s'écroula sous elle, et elle se sentit glisser vers un abîme inconnu ; une touffe d'herbe qu'elle avait saisie lui resta dans la main, une branche qui la retint un instant par son écharpe déchira l'étoffe et en garda un lambeau.... Méryem s'abandonna et ferma les yeux....

Elle n'avait pas perdu connaissance, heureusement. La chute ne dura que quelques secondes ; son pied rencontra un corps dur qui l'arrêta, et elle se retrouva un peu meurtrie, mais saine et sauve, debout, le dos appuyé contre un terrain incliné et le pied retenu par une grosse racine d'arbre. L'arbre auquel appartenait cette racine s'était incliné en avant comme un pont sur l'abîme ; un torrent mugissait au-dessous, bien bas, s'il fallait en croire le bruit assourdi qui montait aux oreilles de Méryem. L'enfant était sauvée, mais qu'allait-elle devenir maintenant ?

On vit la lame briller en l'air.



A ce moment, les nuages se dissipèrent et laissèrent voir les sommets voisins déjà éclairés par la lune. Elle était là, en face de Méryem, derrière ces collines qui se découpaient nettement sur le ciel inondé de sa lumière. Elle montait : un point brillant apparut, grandit, le croissant tout entier s'éleva au-dessus des collines, et Méryem put voir clairement où elle était.

Au bout de la crevasse où elle avait trouvé le vide, elle était tombée assez lentement pour n'être pas projetée en avant et aller s'engloutir dans le torrent. La Providence avait voulu qu'elle rencontrât la seule racine qu'il y eût aux environs ; elle pouvait maintenant continuer sa route sur le sentier où posaient ses deux pieds, sentier de chevrier ou de chasseur d'isards, qui contournait le gouffre pendant deux ou trois cents pas, et s'enfonçait ensuite entre les collines pour descendre dans la plaine.

Lentement, s'appuyant à sa droite à la paroi de la montagne et évitant de regarder à gauche où le gouffre l'attirait, Méryem descendit le sentier escarpé et étroit. Parfois une pierre roulait sous son pied et s'en allait tomber dans le torrent, si bas que l'oreille ne pouvait saisir le bruit de sa chute ; parfois un éboulement avait creusé dans le chemin une échancrure qu'il fallait franchir. Le cœur serré par l'effroi, Méryem avançait, mesurant du regard la route qui lui restait à parcourir jusqu'à l'endroit où le sentier pénétrait entre les collines. Si la lune se voilait ! si le sentier s'interrompait tout à coup !... Mais non, la lune brillait au ciel comme un diamant et le sentier s'aplanissait et s'élargissait en approchant des collines,... et Méryem respira à pleins poumons en voyant des terrains solides à sa droite et à sa gauche. Elle ne savait pas où ce chemin allait aboutir ; n'importe ! elle était trop heureuse d'avoir échappé au danger pour accueillir sitôt de nouvelles inquiétudes.

Elle marcha longtemps, le chemin décrivait des courbes qui le rendaient beaucoup moins rapide que la ligne droite, mais Méryem connaissait ces chemins en lacets et celui-là lui sembla de bon augure : il lui rappelait celui de Grünfeld.

A force de descendre, elle arriva dans une plaine ; le ciel blanchissait à l'Orient. Elle aperçut à quelque distance un amas de toits, et, plus près, une petite construction en briques qu'elle reconnut pour une gare de chemin de fer ; elle en avait vu souvent, quoiqu'elle ne fût jamais montée en wagon. L'idée lui vint alors que le chemin de fer pourrait l'emporter si vite et si loin que les bohémiens ne la rejoindraient jamais. En approchant, elle vit du mouvement autour de la gare : des gens arrivaient avec des paquets, entraient, sortaient, s'appelaient, se disaient adieu. A un certain moment, ils traversèrent tous la gare : Méryem se faufila parmi eux. Le jour naissant luttait avec la clarté roussâtre des lanternes ; dans cette demi-obscurité personne ne fit attention à elle. Un long sifflement retentit, un train vint s'arrêter au bord du quai d'embarquement, et les voyageurs s'engouffrèrent

dans les wagons. Méryem saisit le moment où l'employé de service avait le dos tourné, elle sauta dans une voiture vide et se blottit dans un coin. L'employé passa, ferma la portière, le sifflement de la vapeur se fit entendre de nouveau et le train partit, emportant vers l'inconnu la fille des bohémiens.



Meryem suivit le père Schlosser.



CHAPITRE XXV

En wagon. — Souvenir de Fridoline. — Il y a de bonnes gens partout. — En prison ! Où le père Schlosser reparaît fort à propos.

Le train filait dans la campagne, accélérant sa marche, et Méryem, épuisée de fatigue, s'endormit d'un lourd sommeil, si profond que ni les sifflements aigus de la vapeur, ni les allées et venues des gens qui montaient ou descendaient aux gares, ne purent l'en tirer. Et ce n'était pas un mince sujet d'étonnement pour les voyageurs que cette fillette brune au costume bizarre, qui dormait en plein jour, car les heures passaient, le soleil marquait midi, et Méryem ne se réveillait point.

Elle intriguait surtout une pauvre famille d'artisans, qui avait pris place dans son wagon vers neuf heures : elle se composait du père, de la mère, d'un petit garçon de dix ans et d'une fille un peu plus jeune. Les enfants auraient voulu savoir qui elle était, d'où elle venait, où elle allait, pourquoi elle voyageait seule ; elle dormait bien longtemps : n'était-elle point malade ? et ils s'agitaient, d'abord parce que l'immobilité leur pesait, et un peu aussi avec la vague idée que le bruit pourrait bien la réveiller....

« Allons, mes enfants, il est temps de dîner », dit la mère de famille en tirant de dessous la banquette un panier qu'elle posa sur ses genoux. Et elle en sortit du pain, du jambon, un morceau de fromage, et distribua les portions. Mais les enfants ne se laissent pas facilement distraire d'une idée fixe.

« Maman, si la petite fille avait faim ? dit le garçon.

— Elle n'a pas faim, puisqu'elle dort ! répondit la mère.

— Mais puisque c'est l'heure de dîner ! Donne-lui à dîner, maman, avant que nous ayons tout mangé : elle n'a pas de panier, tu vois bien ! »

Le père riait. « Ludwig est un bon garçon, dit-il. Tiens, Ludwig, porte-lui cela. »

Cela, c'était une tranche de pain sur laquelle il venait d'étaler une tranche de jambon. Mais Ludwig était moins hardi en actions qu'en paroles, et il tendit la tartine à sa petite sœur en lui disant : « Donne-lui cela, toi, Lotchen ! »

La petite ne se fit pas prier ; elle s'approcha de Méryem, la tira doucement par le bras et lui présenta le pain en lui disant : « Mange, toi aussi ; maman a dit que c'était l'heure de dîner ».

Méryem tressaillit, se redressa, ouvrit les yeux, et, voyant devant elle une jolie tête d'enfant aux tresses blondes et aux yeux bleus, qui lui souriait, elle se crut reportée à trois ans en arrière et s'écria : « Fridoline ! » Mais elle acheva bien vite de se réveiller ; la mémoire lui revint, et elle baissa tristement la tête.

« Mange donc ! » lui répétait l'enfant étonnée de son silence ; et la mère souriait à Méryem et lui disait : « Prenez, ma petite ! » Le père s'en mêla aussi et ajouta : « Prenez, prenez, ce n'est pas de la nourriture de gens riches, mais c'est offert de bon cœur ».

Méryem avait faim : elle ne se fit pas prier davantage et mangea avec un appétit qui égaya les enfants et attendrit les parents. Elle les remercia de son mieux, plus par signes qu'avec des mots, car elle ne voulait pas répondre aux questions et feignait de ne pas les comprendre ; mais on peut jouer sans causer, et elle faisait une belle partie de jeu avec Ludwig et Lotchen, lorsque le train s'arrêta : il était environ deux heures.

« C'est ici que nous descendons, dit le père de famille ; Lotchen, rends les bracelets à la petite fille. »

Lotchen ôta de son bras, l'un après l'autre, non sans regret, tous les bracelets de Méryem dont elle s'était amusée à se parer. Mais Méryem

l'arrêta au dernier, et le lui fit remonter le long du bras.

« Pour toi ! » dit-elle en posant le bout de son doigt sur la poitrine de la petite. Lotchen rougit de plaisir. La mère ne voulait pas accepter le cadeau ; mais Méryem refusa de le reprendre, et le train en repartant mit fin aux remerciements et aux adieux.

Cette rencontre avait fait du bien à Méryem : ces gens ressemblaient à ses amis de Grünfeld ; ils étaient bons et compatissants comme eux. Elle se sentait reposée, ranimée et pleine de courage. Une seule chose l'inquiétait, c'est qu'elle ne savait pas de quel côté elle allait : si ce n'était pas du côté de l'Alsace ? Elle tâchait de saisir au passage les noms des stations, mais ces noms ne lui disaient rien : M^{me} Honoré n'avait pas eu le temps de lui apprendre assez de géographie.

Enfin le train s'arrêta pour tout de bon, et Méryem vit tous les voyageurs descendre. Il y eut un grand remue-ménage, les gens se hâtaient, les charrettes à bagages roulaient, les locomotives tournaient sur leurs plaques, les portières des voitures claquaient avec un bruit sec en se refermant. Cela dura quelques minutes, puis la solitude et le silence se firent dans la gare : le train ne repartait pas de sitôt. Méryem attendit un peu ; enfin, comprenant qu'elle ne pouvait pas rester là, elle se décida à descendre. Une fois sur le quai, elle chercha une porte pour s'en aller.

« Que fais-tu là, toi ? Va-t'en bien vite rejoindre ta bande ! On n'entre pas ici sans permission : je te ferai coffrer si je t'y rattrape ! »

Ces rudes paroles lui étaient adressées, d'une voix encore plus rude, par un homme à casquette qui venait de sortir d'un bureau. Il la prit par le bras et la conduisit sans la lâcher jusqu'à la porte extérieure de la gare. Là, il la poussa dehors en lui disant : « Marche ! et que je ne te revoie plus ! » Il ferma la porte derrière elle, et Méryem se trouva seule sur le pavé d'une ville inconnue.

Ce n'était pas cet isolement qui l'inquiétait, au contraire. Cet homme avait dit : « Va-t'en rejoindre ta bande ! » Il y avait donc des bohémiens dans la ville, et l'homme croyait sans doute qu'envoyée par eux elle avait pénétré dans la gare pour mendier ou pour voler. S'ils la voyaient, ils pourraient faire savoir à Mihaly Samok de quel côté il fallait la chercher.... Elle n'entrerait pas dans cette ville-là ; elle était reposée, elle n'avait ni faim ni sommeil, elle pouvait marcher longtemps et aller loin, il fallait partir tout de suite.

Méryem fit quelques pas, regardant autour d'elle pour se reconnaître : elle ne voulait pas retourner en arrière. Elle reconnut à quelque distance une maisonnette surmontée d'une girouette bizarre en tôle découpée, devant laquelle le train avait passé ; en lui tournant le dos, elle était sûre de continuer son voyage. D'ailleurs, elle savait que l'Alsace se trouvait du côté où le soleil se couche, et justement, en poursuivant sa route, elle avait en face d'elle les beaux nuages qui commençaient à se teinter d'or. Elle partit résolument.

Elle marcha tant qu'il fit jour ; elle se nourrit de fruits sauvages cueillis aux buissons ; elle marcha encore quand la nuit vint, car il faisait trop froid pour dormir sans abri sur la terre nue, et le mouvement la réchauffait un peu. Mais la fatigue et le besoin de sommeil s'emparaient d'elle de nouveau, lorsqu'elle aperçut à la gauche du chemin quelque chose qui lui sembla être une habitation. Elle franchit la haie, escalada une barrière et se trouva dans une prairie, au fond de laquelle elle vit des toits bas et d'énormes meules de foin et de paille. Aux fenêtres, point de lumière : on dormait déjà sans doute. Méryem n'osa pas frapper. Elle se creusa une niche, bien abritée du vent, dans une meule de foin, ramena le foin sur elle pour s'en faire une couverture, et s'endormit bientôt d'un sommeil sans rêves.

Elle en fut tirée par les aboiements d'un chien, et presque aussitôt une voix de femme cria : « Plock ! qu'est-ce que tu fais là ? Ici, Plock ! » Comme Plock ne bougeait pas et continuait à aboyer, semblant tenir en arrêt la meule de foin, la femme vint voir ce qui s'y passait, et elle fut fort étonnée d'y trouver une bohémienne.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? » dit-elle en secouant rudement Méryem, tout comme avait fait l'homme de la gare. La fillette ne se révolta pas : elle s'avouait que c'était justice si les bohémiens avaient mauvaise réputation.

« Pardon, madame, dit-elle doucement, j'étais si fatiguée hier soir,... il faisait froid,... mais je n'ai rien pris, je vous assure....

— Hem ! est-ce bien vrai ? Nos portes étaient bien fermées, mais les bohémiens se glissent partout.... Où est ta bande ?

— Je n'en ai pas,... je suis toute seule.

— Toute seule ! à ton âge ! S'il est possible ! Il n'y a que ces païens-là pour laisser leurs enfants courir le pays sans se soucier de ce qui peut leur arriver.... Allons, file, et que je ne te retrouve pas ! »

Méryem se leva sans rien dire, secoua les brins de foin attachés à ses cheveux et à ses vêtements, et elle allait partir lorsque la fermière la rappela. Elle était moins méchante qu'elle n'en avait l'air.

« Attends un peu ! cria-t-elle à la petite bohémienne ; quand on a couché chez nous, on ne s'en va pas sans manger. Reste là ! »

Elle rentra dans sa maison, et revint au bout d'un instant, portant une écuelle de soupe fumante ; elle s'attendrit un peu en voyant de quel appétit Méryem la mangea.

« Allons, tu n'avais pas dû faire un bon dîner hier soir, lui dit-elle d'une voix radoucie. Prends ce pain-là, ce sera pour manger en route. Où vas-tu ?

— Madame, répondit Méryem, je voudrais aller en Alsace. Savez-vous où c'est ? Est-ce bien loin ? »

La paysanne ouvrit de grands yeux : elle n'avait jamais voyagé.

« Sûrement, c'est loin ! dit-elle ; il faut traverser la Forêt-Noire, les montagnes, marcher encore : je crois que d'ici, personne ne pourrait t'indiquer le chemin. Mais à Fribourg on trouve beaucoup de gens qui y vont.

— J'irai à Fribourg ! s'écria Méryem.

— Alors, si tu veux attendre un peu, je vais aller tout à l'heure, avec la charrette, au marché de Geisburg, et je te prendrai avec moi. Cela fera toujours trois lieues où tu ne fatigueras pas tes jambes. »

Méryem accepta avec reconnaissance, et une demi-heure plus tard elle prenait place avec la fermière dans une charrette chargée de fruits et de légumes qu'elle allait vendre au marché de Geisburg, un gros bourg où demeuraient des gens riches qui payaient bien, dit-elle à la petite bohémienne. A Geisburg, Méryem aida si bien la fermière à arranger son étalage que celle-ci non seulement lui fit partager son repas, mais encore la recommanda à une de ses parentes, qui était venue vendre son lait, son beurre et ses œufs, et qui emmena la voyageuse en s'en retournant dans son village, à deux lieues du côté de Fribourg.

Ce soir-là, Méryem dormit dans une grange fermée, après avoir soupé. Elle avait bien gagné l'hospitalité qu'on lui accordait, en s'employant de toutes ses forces à remplacer la servante qui venait de se fouler un pied. Dans cette ferme-là, on la garda huit jours, et pour prix de ses services on lui paya sa place dans une voiture qui allait à Fribourg.

« Une fois à Fribourg, lui dit la fermière, tu trouveras facilement à passer en Alsace. »

Il y a certainement de bonnes gens dans les villes comme dans les campagnes, et pourtant Méryem se trouva plus embarrassée à Fribourg, qui est une grande ville, que chez les paysans qu'elle avait rencontrés depuis sa fuite. Elle erra dans les rues, interrogeant les visages des passants qui la regardaient avec curiosité, sans leur trouver une mine assez encourageante pour oser leur demander le chemin de l'Alsace. Et puis, elle n'avait plus d'argent : comment faire pour s'en procurer ? Elle ne voulait pas mendier ; elle aurait bien dansé, mais comment danser sans tambour de basque ? Elle s'arrêta au seuil d'une brasserie où des bourgeois attablés vidaient leurs chopes en discutant gravement sur le mérite de la bière qu'ils buvaient, et elle chanta une de ses chansons bohémiennes.

Dès le premier couplet, les buveurs se turent, posèrent leur chope devant eux et se tournèrent vers Méryem pour mieux l'entendre : plusieurs fouillèrent dans leur poche pour en tirer la monnaie qu'ils se proposaient de donner à la chanteuse, quand elle viendrait tout à l'heure faire la quête. Mais au moment où la pauvre fille finissait sa chanson, une main la saisit et une voix l'interpella durement.

« Où est ta permission ? Tu n'as pas de permission pour chanter ? En prison, alors ! »

Méryem jeta un cri déchirant. La prison ! c'était pire que la mort pour la fille des bohémiens !

« Laissez-moi ! dit-elle en joignant ses mains suppliantes. Je ne fais pas de mal ! je ne veux pas rester ici ; laissez-moi m'en aller en Alsace ! »

A son appel, une voix répondit, une voix qu'elle avait déjà entendue, il y avait longtemps.

« Faites excuse, monsieur, la petite est avec moi. Vous me connaissez bien, moi, Schlosser, le chanteur de plaintes ; je passe tous les ans par ici, et jamais on n'a eu de reproche à me faire. Rendez-moi la petite, c'est la moitié de mon gagne-pain.

— Ah ! si vous en répondez, père Schlosser, c'est différent ! » Et l'homme de la police lâcha Méryem et s'en alla séparer deux ivrognes qui se battaient.

« Il a cru ce que je lui disais, c'est bon, marmotta le vieux Schlosser ; mais nous ferons bien de nous en aller : il n'aurait qu'à se raviser.... Tu n'avais donc pas envie d'aller en prison, petite ?

— Oh ! père Schlosser ! merci ! merci ! s'écria Méryem en saisissant la main du vieux chanteur qu'elle pressa ardemment contre sa poitrine. En

prison ! j'y serais morte ! Laissez-moi aller avec vous ! je vous servirai, je chanterai avec vous, je vous aimerai ! Vous m'avez donc reconnue ? Vous ne m'aviez pourtant vue qu'une fois !



— Oui ; mais il y a des figures qu'on n'oublie pas. Et puis ta chanson ! Oh ! les chansons, c'est cela qui vous reste dans la mémoire. Je passais au bout de la rue, j'ai reconnu la voix, la chanson et le reste, et je suis arrivé juste au bon moment, n'est-ce pas ? Viens avec moi ; tu me raconteras comment je te trouve là, toute seule, chantant dans la rue, quand je t'avais laissée chez les Fisher de Wogelwald. »

Méryem suivit le père Schlosser. Elle avait besoin de se confier à quelqu'un, la pauvre petite ! et le vieux chanteur la regardait avec des yeux si compatissants ! Elle lui raconta toute son histoire, que le vieillard écouta comme une légende des anciens temps.

« Si ces choses-là s'étaient passées autrefois, dit-il à Méryem, on en ferait une belle complainte. Mais la vie de tous les jours, il ne s'agit pas de la mettre en musique. Tu aurais de la peine à retourner toute seule à Grünfeld, et encore faut-il savoir si l'on voudrait t'y reprendre. Alors, si cela te convient, je t'emmènerai avec moi, et nous gagnerons notre vie en chantant ensemble. J'ai une longue tournée à faire avant d'arriver dans la vallée où est Katzwiler, mais enfin j'y arriverai, et je te mènerai à Freithal ; tu pourras alors avoir des nouvelles de tes amis. Veux-tu venir ? nous partirons demain, quand je t'aurai fait mettre sur ma permission et que je t'aurai acheté une guitare : tu auras bientôt fait d'apprendre à en jouer. »



Si Méryem accepta, il n'est pas besoin de le dire. Elle dormit cette nuit-là dans un lit, à l'auberge du Coq - Hardi, où la conduisit le père Schlosser, et le lendemain, une guitare en bandoulière et un bon châle sur ses épaules, car le brave homme l'avait trouvée bien légèrement vêtue pour la saison, elle sortit de Fribourg plus gaîment qu'elle n'y était entrée.



Elles s'assirent sur une grosse pierres.



CHAPITRE XXVI

Retour en arrière. — Où Méryem reparaît avec les violettes. — Rentrée au bercail

Pendant que Méryem, à la ferme de Vogelwald, se désolait de ne point recevoir de réponse à la lettre dont Anna Fisher avait éparpillé les morceaux aux quatre vents du ciel, M^{me} Honoré, chez son amie, s'étonnait de n'avoir pas de nouvelles de Méryem. Elle écrivait souvent à son fils, comme de juste, et elle lui demandait ce que devenaient ses petites élèves, surtout la bohémienne, à qui elle s'intéressait particulièrement. Mais le docteur lui répondait laconiquement qu'elle allait bien, et qu'il ne l'avait pas vue depuis quelque temps. C'était vrai, car il connaissait le médecin de l'hospice et se faisait renseigner par lui sur la santé de la petite ; mais il se gardait bien de dire à sa mère qu'elle n'était plus à Grünfeld. Quand M^{me} Honoré serait de retour à Freithal, on verrait,... mais il fallait attendre qu'elle fût revenue, et il fallait aussi qu'on fût sûr de la sagesse de Méryem.

Là-dessus, M^{me} Honoré revint à Freithal ; son amie avait fait venir une parente pour la soigner et lui avait rendu sa liberté. Et, le soir même de son retour, après les premières joies de la réunion et des chères habitudes

reprises, la vieille dame demanda à son fils : « Où est donc Méryem ? je m'attendais presque à la trouver en descendant de voiture ! »

Il fallut bien répondre, expliquer que les Kapfel avaient conduit la petite fille à l'hospice. M^{me} Honoré se récria.

« A l'hospice ! pauvre petite ! elle qui aime tant la liberté ! Elle y mourra de chagrin ! Si j'avais été là ! je ne l'aurais pas laissée y aller, bien sûr !

— Oui, tu aurais voulu la prendre, et elle t'aurait rendue malade : elle a du bon et elle est amusante, mais si fantasque, si indisciplinée ! elle est terrible, cette enfant-là.

— Pas si terrible ! j'en faisais tout ce que je voulais.... Il faut écrire tout de suite à l'hospice, entends - tu ?

— Ah ! si tu y tiens !... J'en avais grande envie, mais je craignais la fatigue pour toi.... Reprenons-la donc, à condition de la renvoyer si elle ne se conduit pas bien. Seulement elle n'est déjà plus à l'hospice : ils l'ont placée en service dans une ferme, à Vogelwald, à la lisière de la forêt de Haguenau, où l'on n'est pas mécontent d'elle..

— Tu vois bien ! Écris ce soir : la lettre partira demain matin. Je suis pressée d'avoir ma petite sauvage à apprivoiser. »

La lettre fut écrite et partit ; mais, au lieu de Méryem, ce qui arriva, ce fut la nouvelle qu'elle avait disparu de la ferme de Vogelwald, un matin qu'on l'avait envoyée chercher du bois dans la forêt. S'était-elle sauvée, s'était-elle enfoncée trop avant dans les fourrés où elle avait pu rencontrer quelque bête dangereuse, on n'en savait rien. On avait relevé dans la forêt les traces d'un campement de bohémiens : on supposait qu'elle avait dû se joindre à eux. Dans ce cas, il serait bien difficile de la retrouver.

M^{me} Honoré était consternée.

« Hélas ! dit-elle, la voilà retombée dans la vie dont je voulais la tirer : elle aura vite oublié le peu de bien que j'avais pu lui apprendre. Pauvre petite Méryem ! je m'étais attachée à elle, et je m'étonne que les Kapfel n'aient pas eu plus de patience : elle aimait tant Fridoline ! et elle avait risqué sa vie pour elle : cela méritait qu'on s'en souvînt. »

M^{me} Honoré disait vrai ; mais il n'y avait rien à faire. Elle reprit sa calme vie avec son fils, ses pauvres et son jardin, non sans soupirer quelquefois au souvenir de la petite bohémienne.

L'hiver se passa ainsi, et mars, avec les giboulées, ramena les premières violettes. Par un beau jour de soleil, l'horloge au son fêlé de la vieille église

jétait du haut de sa tour les douze coups de midi, lorsque M^{me} Reineck s'avança sur le pas de sa porte pour voir si la diligence ne lui amenait pas d'hôtes. On l'apercevait sur la route à la dernière descente, la diligence, et l'exquise odeur de la choucroute, qui se répandait au dehors par la porte ouverte, était bien faite pour allécher les voyageurs. La diligence s'arrêta, les voyageurs descendirent, et comme l'avait prévu M^{me} Reineck, ceux qui allaient continuer leur route se précipitèrent dans l'auberge en demandant qu'on les servît tout de suite. L'hôtesse se hâta de les satisfaire ; puis, quand elle les vit attablés, elle alla voir sur la route s'il n'en venait point d'autres. La Pomme de Pin possédait de vastes marmites et pouvait nourrir un grand nombre de convives.

Il en arrivait deux, justement, qui n'avaient pas voyagé par la diligence : cela se voyait à la poussière qui couvrait leurs vêtements et en particulier leurs chaussures. M^{me} Reineck mit sa main au-dessus de ses yeux, pour se garer d'un rayon de soleil qui l'empêchait de les bien voir.

« Comment, c'est vous, père Schlosser ! cria-t-elle. Il y a joliment longtemps qu'on ne vous a pas vu par ici. Et vous êtes père de famille, à présent ! Où avez-vous pris cette grande fille - là ?

— Vous ne me reconnaissez pas, madame Reineck ? dit timidement Méryem.

— Hein ? quoi ? Ma parole, c'est la petite bohémienne du garde de Grünfeld ! On disait qu'elle était perdue, que les loups l'avaient mangée, que sais-je, moi !

— Dites - moi, je vous en prie, madame Reineck..., M^{me} Honoré ? le docteur ? Fridoline ?

— M^{me} Honoré va bien : elle n'a pas rajeuni, bien sûr ! mais elle se tient toujours droite et s'occupe des pauvres gens. Le docteur est vaillant comme un jeune homme. Chez les Kapfel, ça ne va pas aussi bien : le garde a des rhumatismes, et sa mère,... je ne sais pas ce qu'elle a, mais il paraît que les voisines sont obligées de venir lui faire son ménage. La petite n'est pas bonne à grand'chose : c'est jeune, c'est étourdi, ça ne pense qu'à mirer sa jolie figure.... Vous allez bien entrer manger un morceau, père Schlosser ? j'ai de la choucroute qui embaume.

— Hé ! ça n'est pas de refus : nous avons marché bon pas depuis ce matin. Allons, entre, Méryem.... Oui, je sais bien, tu es pressée, tu n'as pas

faim ; mais c'est mauvais pour la santé, les émotions, quand on a l'estomac vide. Viens manger un morceau, tu iras après. »

Méryem obéit en soupirant, et vint s'asseoir à la grande table auprès du vieux chanteur. Elle s'efforça de manger, mais malgré l'excellence de la choucroute et du petit vin blanc de M^{me} Reineck, les morceaux ne voulaient pas passer, parce que l'émotion lui serrait le gosier. Le père Schlosser finit par s'en apercevoir.

« Ça ne va pas, hein ? lui dit-il. Allons, va où tu veux ; tu me retrouveras ici. Et si l'on veut m'interroger, me voilà prêt à témoigner que tu es une bonne fille. »

Méryem n'avait pas attendu la fin de sa phrase ; dès les premiers mots elle avait enjambé le banc et s'était envolée comme un oiseau. Elle vint s'accrocher à la sonnette du docteur : ce qui produisit un carillon si épouvantable que toute la maisonnée accourut, croyant à quelque catastrophe.

Il y eut alors un vrai concert d'exclamations variées. Le docteur riait en répétant : « Ah ! ma petite sorcière ! ma petite sorcière ! » Orchel et Salomé : « Qui l'aurait cru ? la voilà revenue ! Seigneur ! a-t-elle grandi ! C'est madame qui va être contente ! » Et M^{me} Honoré, arrivée la dernière, ouvrait ses bras à Méryem en murmurant : « Chère petite ! ma brebis égarée ! la voilà donc retrouvée, enfin ! »

Elle l'emmena dans sa chambre, dont Méryem, le cœur palpitant, reconnut tous les meubles, tous les cadres, tous les bibelots, et elle fit asseoir la fillette tout près d'elle, sur le tabouret où elle avait appris à lire, autrefois. Le docteur les suivit.

« Pas de musique aujourd'hui ! dit-il en s'installant dans un fauteuil. C'est toi, petite sorcière, qui seras notre musique Raconte-nous un peu d'où tu viens !

— J'ai été à l'hospice, vous savez, monsieur le docteur ?

— Oui, et puis dans une ferme, à Vogelwald. Étaient-ils bons pour toi, ces Fisher ?

— Pas trop.... Quand ils ont su que j'étais bohémienne, ils sont devenus tout à fait méchants. Alors j'ai réfléchi, j'ai compris que j'avais été très méchante, moi aussi, et j'en ai eu beaucoup de regret. Et j'ai pensé que la grand'mère Lisbeth, qui était si bonne, me pardonnerait peut-être, surtout si vous vouliez bien l'en prier, et je vous ai écrit une lettre, que M^{me} Fisher a emportée pour la mettre à la poste à Haguenau.

— Hum ! je ne sais pas si elle l’a mise, mais ce qu’il y a de sûr, c’est que nous ne l’avons pas reçue. Et puis, tu t’es sauvée ?

— Je ne voulais pas me sauver : j’attendais toujours de vos nouvelles. Mais un matin on m’a envoyée en forêt ; j’ai marché, marché, sans penser à ce que je faisais,... et tout d’un coup j’ai rencontré Zaki !

— Ah ! ton ancien ami, qui empêchait ta méchante bohémienne de te battre ! Tu l’as suivi, cela se comprend. Faisait-il partie d’une troupe ?

— Oh oui ! une très grande troupe. On m’a donné une place dans un chariot, où il y avait des femmes qui avaient connu ma mère ; je chantais et je dansais pour gagner de l’argent dans les villages que nous traversions. Nous avons fait beaucoup de chemin.

— Et tu les as quittés ? même ton ami Zaki ? »

Méryem demeura muette un instant. C’était vrai, elle l’avait quitté, Zaki, et pourtant elle l’aimait bien, et la pensée de son indignité lui fit tant de peine, qu’elle fondit en larmes et se jeta, dans les bras de M^{me} Honoré en s’écriant :

« Ah ! Zaki ! Zaki ! c’est à cause de lui ! Il est si changé ! si vous saviez ! »

Et peu à peu, encouragée par les douces questions de la vieille dame, Méryem lui raconta tout le revirement qui s’était fait dans son esprit et dans son cœur ; comment, après la joie du premier moment, les vices des bohémiens lui avaient fait horreur, et quel désespoir l’avait saisie le jour où elle s’était aperçue que Zaki les partageait déjà tous. Elle fit avec animation le récit de sa fuite nocturne, des dangers qu’elle avait courus, de son voyage et de ses aventures jusqu’au moment où elle avait rencontré le vieux Schlosser.

« Je ne l’ai plus quitté depuis, dit-elle, et je n’oublierai jamais sa bonté. Il m’a appris beaucoup de chansons, et nous les chantions ensemble pour gagner notre vie ; nous avons passé par beaucoup d’endroits dont je ne sais plus les noms, mais partout où nous nous arrêtions les gens paraissaient tout joyeux de le voir arriver : il raconte de si belles histoires ! Il m’avait promis de m’amener ici et de dire que j’avais été pour lui une très bonne fille : vous pourrez le lui demander.

— Bon ! je n’en doute pas, ma petite sorcière, dit le docteur. Je vais aller le chercher, non pas pour le questionner sur ton compte, mais pour le faire chanter avec toi : j’ai toujours été très curieux de vieilles complaints, de vieilles légendes et de vieilles histoires....

— Tu attendras un peu pour cela, interrompit M^{me} Honoré ; Méryem est plus pressée de revoir les Kapfel que de te chanter des chansons, vieilles ou jeunes. Va, si tu veux, causer avec le père Schlosser ; nous deux, nous allons monter tout de suite à Grünfeld. »

Elles se mirent en route ; Méryem se sentait des ailes, mais au bout de peu de temps elle s'aperçut que M^{me} Honoré avait de la peine à gravir la montagne, et elle la pria de s'appuyer sur elle.

M^{me} Honoré lui dit avec un bon sourire : « Je suis vieille, vois-tu, et je ne peux pas aller aussi vite que je voudrais ; je vais être obligée de retarder ta joie en me reposant de temps en temps. Mais tu n'y perdras rien : il faut bien que je te raconte ce qui s'est passé chez les Kapfel pendant ton absence, et je ne pourrais pas parler en marchant.,

Elles s'assirent sur une grosse pierre au bord de la route.

« Vois-tu, mon enfant, dit M^{me} Honoré, tes amis sont dans un grand embarras ; ils ont bien besoin d'une personne active et courageuse, qui ne craigne pas sa peine et qui travaille gaîment pour eux. Si tu veux être cette personne-là, tu peux leur rendre tout le bien qu'ils t'ont fait, et effacer le souvenir de tes folies d'enfant. Tu as du cœur, Méryem, et une conscience qui veut fortement le bien, puisque tu as eu le courage de quitter la tribu où tu craignais de te laisser entraîner par le mauvais exemple. Il faut maintenant montrer ce que tu vaux : tu verras ce que tu récolteras, en affection d'abord, et puis en contentement de toi-même.

— Oh ! je ferai tout ce que je pourrai ! J'ai tant travaillé à Vogelwald, pour des maîtres qui me méprisaient et qui me parlaient durement, je serai trop heureuse de travailler pour ceux de là-haut, s'ils veulent m'aimer un peu ! J'ai appris à faire le ménage, la cuisine, et tout ! je serai une bonne petite servante, allez !

— Ils en ont grand besoin. Johann Kapfel est souvent arrêté par ses rhumatismes : ce sont ses anciennes blessures qui se réveillent et qui le retiennent au logis. Sa mère est vieille, elle n'a plus guère de force, et comme Fridoline est une véritable enfant, qui ne sait pas du tout s'occuper du ménage, tout serait à l'abandon chez elle si les voisines ne venaient pas, tantôt l'une, tantôt l'autre, lui faire sa soupe, sa lessive ou ses raccommodages : tu peux penser si la maison est bien tenue. Comprends-tu combien tu pourras te rendre utile ? »

Méryem leva vers M^{me} Honoré des yeux où brillait la joie, et elles reprirent lentement leur route.

Le cœur de Méryem battait bien fort : elle reconnaissait tous les détours de ce chemin qu'elle avait suivi tant de fois.... Voici enfin le bouquet de hêtres, où nichent tant de petits oiseaux, qui cache le dernier tournant ; voici les maisons de Grünfeld qui apparaissent, avec leurs toits bas, et tout au bout de la rue la vieille petite église au clocher pointu.... Et comme pour saluer le retour de la fille des bohémiens, l'horloge au son fêlé se met à sonner l'heure, et Méryem devient toute pâle d'émotion aux souvenirs qu'elle éveille.... On passe devant la prison, devant la ruelle du Chêne-Vert, devant l'auberge des Trois-Cigognes, on dépasse la forge de Moser.... M^{me} Honoré s'arrête, pousse la porte de Kapfel, et dit d'un ton joyeux : « Bonjour, mère Lisbeth ! Encore malade aujourd'hui ? Ne vous inquiétez pas de votre ouvrage : je vous amène une bonne petite servante, qui ne vous demande pas d'autres gages qu'un peu d'amitié. »



Le docteur examina les plantes.



CHAPITRE XXVII

Où Méryem se retrouve comme chez elle. — Où l'on revoit d'anciennes connaissances. — Laissons passer les années.

Cela dit, elle s'effaça pour faire place à Méryem, et Méryem vit d'un coup d'œil toute cette chambre qu'elle se rappelait si bien, à laquelle elle avait pensé tant de fois. Tout était à sa place, et pourtant il y avait quelque chose de changé : une couche de poussière sur les meubles autrefois si bien frottés, un certain air d'abandon, de désordre qui la frappa, quoiqu'elle n'eût pas le temps de se rendre compte des détails. Johann Kapfel était assis à son ancienne place près du grand poêle, où il se chauffait en fumant sa pipe à fourneau de porcelaine, la même pipe qu'autrefois ; mais il parut à Méryem plus affaissé et plus ridé que lorsqu'elle était partie. La mère Lisbeth aussi était bien vieillie ; elle tremblait de fièvre dans son fauteuil en essayant de tricoter un bas, et sa figure était jaune comme de la cire. Il n'y avait que Fridoline à qui le temps n'eût rien fait perdre : elle était fraîche comme une rose, et elle avait beaucoup grandi. Elle s'occupait, à ce moment-là, du chat qui s'en serait bien passé, car elle voulait lui apprendre à marcher debout sur ses pattes de derrière, et il baissait ses oreilles et rentrait sa queue entre ses jambes d'un air fort mécontent.

Tout cela, Méryem n'eut pour le voir que le temps que dure un éclair. Les trois paires d'yeux se tournèrent vers elle, et trois voix s'écrièrent presque en même temps : « Méryem ! » Et Fridoline laissa aller le chat et courut se jeter en riant et en pleurant à la fois dans les bras de la voyageuse. Johann se leva péniblement de sa chaise et vint passer comme autrefois sa grosse main sur la tête brune de Méryem en disant : « C'est bien elle ! pauvre petite, ç'aurait été grand dommage si les loups l'avaient mangée ! » Quant à grand'mère Lisbeth, elle affermit ses lunettes sur son nez pour mieux voir Méryem, que Fridoline avait amenée devant elle et qui s'agenouillait à ses pieds ; elle la regarda d'un air attendri et lui dit d'une voix tremblante : « Tu as bien fait de revenir, ma fille ; je suis contente de te revoir ».



Méryem lui baisa les mains.

« Je suis revenue pour vous servir, répondit-elle, et, si vous voulez me pardonner et me reprendre, vous n'aurez plus jamais à vous plaindre de moi. J'ai appris à travailler depuis que je vous ai quittée, et puis j'ai bonne volonté à présent : ce n'est plus comme autrefois !

— Les enfants sont des enfants, murmura la vieille Lisbeth : on ne peut pas leur demander la raison avant qu'elle leur soit venue.... Nous avons bien souvent dit ensemble : « Si Méryem « était ici ! » N'est-ce pas, Johann ?

— Sûrement, et nous la reprendrons, si Fridoline ne s'y oppose pas ! » Et comme il était bien sûr du consentement de Fridoline, le garde ajouta, s'adressant à M^{me} Honoré : « Vous voyez, madame, c'est une affaire faite ; M. le docteur peut écrire à l'hospice que la petite est retrouvée et que nous la gardons ».

Quelle joyeuse journée ! Méryem et Fridoline voltigeaient ensemble de la cave au grenier, riant, causant, s'embrassant, se racontant mille choses : ne

fallait-il pas que Méryem sût tout ce qu'avait fait Fridoline et que Fridoline apprît tout ce qui était arrivé à Méryem ? Pendant ce temps-là, Johann Kapfel descendait à Freithal, tant pour accompagner M^{me} Honoré que pour inviter le vieux Schlosser à dîner pour le lendemain : Lisbeth voulait le connaître et lui faire promettre de monter tous les ans à Grünfeld. Et puis ce fut dans la maison du garde une affluence de toutes les commères du village, absolument comme le jour de la première arrivée de Méryem : on pourrait même dire que c'était pire, car Lisbeth ne pouvait pas les mettre à la porte, quand elles demandaient, par amitié, à voir la voyageuse. M^{me} Schaps et Christine Moser arrivèrent les premières, sous prétexte de préparer le souper : Méryem les remercia pour la mère Lisbeth ; mais elle déclara que ce serait elle désormais qui se chargerait de tout l'ouvrage. Elles commencèrent par en rire toutes les deux.

« Tout l'ouvrage ! s'écrièrent-elles à l'unisson ; toi, moucheronne ! quel âge as-tu donc ?

— J'aurai quatorze ans aux raisins, répondit Méryem en se redressant ; je ne suis pas très grande, parce que ce n'est pas de ma race, mais je suis forte, et l'on m'a toujours dit que j'étais adroite. A la ferme de Vogelwald, on ne me ménageait pas, et j'avais six mois de moins : ici je travaillerai de tout mon cœur, et vous verrez ! »

Tout en causant, elle ne perdait pas son temps : elle essuyait la poussière, enlevait les objets qui traînaient, visitait les armoires à provisions, allumait le feu de la cuisine, mettait le souper en train, dressait le couvert : la maison avait déjà repris un air de gaîté et de prospérité. Fridoline avait laissé là le chat, ravi du repos qu'elle lui accordait, et elle trottait sur les pas de Méryem, la regardant agir et l'aidant un peu à l'occasion, portant une assiette, allant chercher des pommes de pin dans le bûcher, pelant une pomme de terre ou essuyant un meuble qui n'en avait plus besoin. Elle était pleine de bonnes intentions, la jolie Fridoline ; seulement elle n'était capable de travailler que dans la société et sous la direction de quelqu'un, et encore ne fallait-il pas que l'ouvrage demandât trop d'effort ni qu'il durât trop longtemps.

La dernière visite que reçut Méryem fut celle de la meunière, dans celle-là la curiosité entraînait pour presque tout et l'amitié pour pas grand'chose. Elle venait d'ailleurs presque tous les soirs, à l'heure où l'on n'avait plus besoin de ses services : histoire de tenir un peu compagnie à cette bonne grand'mère Lisbeth, disait-elle. Elle amenait avec elle Jôsef, qui ne trouvait

pas grand plaisir dans la société de ces deux vieilles femmes et de cette petite fille : les récits de la grande armée, qu'il avait déjà entendus vingt fois, ne l'amusaient pas beaucoup non plus. Mais M^{me} Swebach avait son idée, qu'elle poursuivait toujours, et elle tenait à ce que Jôsef se fit bien venir de toute la famille Kapfel. Jôsef se prêtait par complaisance à jouer avec Fridoline et son chat : il était si bon garçon ! Mais il préférait venir le matin et abattre de l'ouvrage au lieu de faire la conversation ; il apprêtait les provisions d'eau et de bois pour la journée, bêchait ou arrosait le jardin, grimpait aux arbres pour récolter les fruits et gagnait ainsi les bonnes grâces de la mère Lisbeth. La meunière se réjouissait en elle-même de ce que son fils compensait par la force de ses bras ce qui lui manquait du côté de l'esprit, car, se disait-elle, le soir, au lieu de mettre son mot dans la conversation, il reste muet comme une souche.

Ce soir-là il ne resta pas muet : la présence de Méryem suffit pour lui délier la langue. Elle avait tant de choses à dire ! et elle savait les dire d'une façon qui vous faisait trouver des réponses. Jôsef en trouvait, au grand ébahissement de Fridoline, qui ouvrait des yeux tout ronds, riait et répétait : « Ce Jôsef ! comme il a des idées ! comme il trouve des choses ! est-il amusant ce soir ! » La meunière se rengorgea et sut gré à Méryem de donner de l'esprit à son garçon.

Méryem, dès son arrivée, se trouva installée chez le garde de Grünfeld comme si elle n'en fût jamais partie ; mieux même, car sa volonté l'y attachait désormais, et la mère Lisbeth lui témoignait une tendresse et une confiance qui ne rappelaient pas ses façons d'autrefois. Elle était bien heureuse, la mère Lisbeth : le retour de Méryem lui avait enlevé un remords qui lui pesait sur le cœur comme du plomb. Bien souvent elle s'était reproché d'avoir été dure pour la petite bohémienne, d'avoir agi trop vite en la renvoyant de sa maison. Méryem avait failli causer la mort de Fridoline, c'était vrai ; mais comme elle l'avait soignée ! Certainement la leçon lui aurait profité, elle serait devenue docile et laborieuse.... Peut-être lui avait-on donné trop d'ouvrage et trop peu de liberté : les enfants sont les enfants,... elle travaillait encore plus que Fridoline.... Quand on avait appris à Grünfeld la disparition de la petite bohémienne, les remords de la mère Lisbeth avaient redoublé : l'enfant avait peut-être été mangée par les loups, et c'était elle qui était coupable de sa mort ! On peut donc comprendre la joie de Lisbeth en revoyant Méryem vivante et son empressement à lui pardonner et à la recevoir. Il lui vint bien quelques petites inquiétudes sur

les capacités de Méryem en fait de ménage ; mais la conduite de la fillette les dissipa bien vite. Rien qu'à la voir manier la vaisselle, les casseroles, les balais et les torchons, Lisbeth comprit qu'elle avait affaire à une vraie ménagère, qui ferait autant de besogne que les voisines et qui la ferait au bon moment, et dès lors son contentement fut parfait.

Elle avait bien besoin d'une servante, la pauvre mère Lisbeth. Elle s'en allait sur soixante-dix-sept ans, et ce n'est pas un âge à laver du linge, à soulever des matelas, à soigner des bêtes, à cultiver un jardin par tous les temps. Elle était souvent prise de fièvre, et, quand la fièvre la quittait, il lui restait dans les jambes une telle langueur qu'elle ne pouvait marcher qu'en s'appuyant sur un bâton. Ses yeux aussi étaient très affaiblis ; elle filait ou tricotait encore assez bien, mais elle ne pouvait plus coudre, même en se faisant enfiler son aiguille par Fridoline, et, comme Fridoline ne savait rien faire et n'essayait pas d'apprendre, il commençait à y avoir des trous au linge et aux vêtements de la famille, ce qui ne s'était jamais vu tant que la mère Lisbeth avait pu les racommoder.

Dès le premier matin Méryem, levée avant le jour, accourut au lit de la mère Lisbeth. « Ne vous tourmentez pas, grand'mère, je me rappelle bien ce qu'il faut faire, et je sais où tout prendre. Je vais d'abord traire la vache et donner à manger au cochon et aux poules, et puis je ferai le déjeuner pour tout le monde, et le ménage ensuite, quand Fridoline et son père seront levés. Ah ! il y a aussi les bottes du père à nettoyer, avant qu'il parte pour sa tournée, et ses habits à broser. Restez dans votre lit, ne vous inquiétez de rien ; si je suis embarrassée, je viendrai vous demander ce que je dois faire, ou bien Fridoline me le dira. Vous verrez tout ce que j'ai appris, à l'hospice et à Vogelwald !

— Pas avec les bohémiens, hé, ma fille ? »

Méryem prit un air sérieux.

« Oh ! si, grand'mère Lisbeth, j'y ai appris bien des choses,... j'y ai compris tout ce que valait le bonheur que j'avais perdu par ma faute ; j'y ai compris aussi des paroles de M^{me} Honoré, qui ne m'avaient rien dit jusquelà.... Et puis ce n'est peut-être pas tout : vous verrez plus tard si les bohémiens ne savent pas eux aussi des choses utiles ! »

Méryem ne s'expliqua pas davantage, et Lisbeth ne comprit pas ce qu'elle voulait dire ; mais elle avait son idée. Les bohémiens, vivant généralement à la dure, sont robustes et jouissent d'une bonne santé ; pourtant ils ne sont pas à l'abri des accidents, et il leur arrive encore

quelquefois d'être malades. Or ils ne se servent point de médecins, à moins qu'ils ne soient, par accident, blessés grièvement à proximité d'une ville, et qu'on ne les porte à l'hôpital. Ils se soignent entre eux, avec des recettes dont le secret se transmet dans les tribus depuis des siècles : ce sont des breuvages ou des baumes faits avec certaines plantes, cueillies à un certain degré de leur croissance, et les vieilles femmes qui les composent se gardent bien de les vendre aux roumi à qui elles disent la bonne aventure. Mais Méryem avait souvent aidé à cueillir les plantes, et elle savait comment s'en servir. Elle se mit, pendant ses moments de liberté, à chercher celles qu'on employait contre le rhumatisme et la fièvre, et elle retrouva les formules dans sa mémoire, y compris les mots cabalistiques dont on accompagnait l'opération.



Il ne restait plus qu'à composer les médicaments et à les employer. Les composer, cela allait tout seul ; les employer, c'était une autre affaire, car il fallait pour cela le consentement des malades. On ne pouvait pas leur frotter les jambes sans qu'ils s'en aperçussent, et, comme les tisanes n'avaient pas bon goût, ils ne pouvaient pas non plus les avaler sans le savoir. Et puis une crainte vint à Méryem : si ces remèdes-là, bons pour les bohémiens, faisaient du mal aux roumi ? Méryem, comme on le voit, était encore à demi sauvage et plus qu'à demi ignorante.

Le jour où ce scrupule lui vint, elle tenait dans ses mains tout ce qu'il fallait pour guérir Johann et Lisbeth, s'ils eussent été enfants de Bohême. Saisie de la peur de les empoisonner, au lieu de rentrer pour faire ses mixtions pharmaceutiques, elle dévala sans s'arrêter jusqu'à Freithal et arriva haletante chez le docteur. Il saurait bien lui dire, lui, si ces plantes étaient capables de faire du mal.

Le docteur rit de bon cœur. « Comment, petite sorcière, tu veux ensorceler tes meilleurs amis ? Donne-moi tes plantes, que je les examine.... Celle-ci est fébrifuge,... celle-ci est calmante,... celle-ci absolument inoffensive,... en voilà une qui doit produire une certaine irritation à la peau..., cette autre ne signifie rien, mais elle ne peut pas nuire,... les fleurs de celle-là sont pectorales.... Tes deux paquets sont bien calculés : tu peux faire tes petites cuisines et en essayer ; mais n'en attends pas grand'chose de bon. Le corps des roumi est pareil à celui des bohémiens ; seulement, vois-tu, quand les uns ou les autres sont trop vieux, il n'y a pas d'herbe qui tienne : rien ne peut les guérir. La mère Lisbeth est bien vieille.... Quant au garde, quelques frictions de ton baume sur ses rhumatismes le soulageront peut-être un peu. »

Méryem ne comprenait rien aux mots savants qu'employait le docteur ; elle fut très contente de la permission qu'il lui donnait, et son baume réussit en effet à calmer les douleurs du bon Johann, qui lui en eut une vive reconnaissance : tous les gens qui ont des rhumatismes le comprendront.

Quant à grand'mère Lisbeth, on ne peut savoir si la tisane des bohémiens lui aurait rendu sa jeunesse, car elle la goûta, la trouva mauvaise et ne voulut point la boire ; mais elle sut gré à Méryem de l'intention.

La petite bohémienne était donc installée chez le garde de Grünfeld, non plus en oiseau de passage, mais comme l'enfant de la maison, heureuse d'être aimée et de se sentir nécessaire, heureuse d'aimer de tout son cœur Fridoline et ses parents, et ne croyant jamais trop faire pour eux. Et comme le bonheur ne se raconte pas, nous la laisserons achever de grandir, pour la retrouver jeune fille. Le chemin de la vie n'est pas toujours uni et doux à nos pieds ; il n'est personne qui n'y rencontre des épines, des ornières ou des cailloux, et Méryem avait encore de longues années à le parcourir.



Un coq vint sauter sur un de ses pieds.



CHAPITRE XXVIII

Brune et blonde. — Où la meunière et son fils reviennent sur l'eau. — Après la fête de Katzwiller.

Laissez-moi maintenant vous présenter deux jeunes filles, qui n'offrent plus qu'une ressemblance lointaine avec les petites filles d'autrefois. Méryem a vingt ans ; c'est toujours la brune fille des bohémiens, mais ce n'est plus la moricaude enragée qui s'était jetée à coups de dents sur le brave garde Kapfel « dans l'exercice de ses fonctions ». Sa physionomie est assurée, mais modeste ; ses beaux cheveux noirs à grandes ondes brillantes font ressortir la délicatesse d'un petit visage aux traits fins, au nez légèrement aquilin, à la bouche nettement dessinée, aux sourcils bien marqués. Dans le pays, on ne la trouve pas jolie : on n'a pas l'habitude de ces figures-là et l'on préfère à sa taille mince et souple, à ses joues brunes teintées de carmin, à ses grands yeux noirs étincelants, les yeux bleus, l'embonpoint florissant et la peau rose et blanche des jeunes Alsaciennes. Parmi celles-ci, Fridoline est une des plus admirées, dans la fleur de ses dix-huit ans. Impossible de rêver une Hébé plus fraîche, plus blonde et plus gaie ; la joie de vivre éclate dans ses yeux couleur de myosotis, et ses lèvres roses s'entr'ouvrent toute la journée pour rire ou pour chanter. Son père et

sa grand'mère n'ont qu'à la regarder pour se sentir le cœur en fête et oublier le poids de leurs années.

Elles commencent pourtant à être lourdes, leurs années. Johann en a près de soixante sur la tête, et Lisbeth vient d'arriver au chiffre de quatre-vingt-trois. Elle tricote encore, toute la journée, dans le fauteuil où les deux jeunes filles l'asseyent le matin après l'avoir aidée à se lever ; mais ses mains sont si tremblantes qu'elle ne pèlerait pas une pomme de terre sans se blesser, et elle ne peut faire un pas sans aide. Elle n'en est pas plus triste, d'ailleurs : son ménage est aussi bien tenu, son linge en aussi bon état que quand elle avait l'usage de ses deux yeux et de ses quatre membres. « J'ai deux filles, dit-elle quelquefois aux voisins qui viennent lui tenir compagnie : une pour l'agrément, et l'autre pour l'utilité. »

Lisbeth ne veut pas dire par là que Fridoline soit inutile et que Méryem ne soit pas agréable ; seulement elle a plus de plaisir à reposer ses vieux yeux sur le frais visage de sa petite-fille, et elle compte davantage sur Méryem pour le travail, et en ceci elle a raison. Méryem, depuis qu'elle est entrée sous le toit des Kapfel, n'a pas eu un jour de défaillance ; elle a tenu ses promesses et travaillé courageusement de toutes ses forces. Parfois, en pensant au vaste monde, où elle avait erré avec les bohémiens, et ensuite avec le vieux Schlosser, un soupir involontaire gonflait sa poitrine ; son esprit curieux se réveillait, et elle aurait voulu voyager encore, voir de nouveaux horizons, retrouver des heures d'oisiveté rêveuse.... Elle courait alors chez M^{me} Honoré pour lui confier ses tristesses, et M^{me} Honoré la consolait, l'encourageait, lui parlait des joies du devoir, du bonheur de se rendre utile et de se faire aimer. « Vois-tu, lui disait-elle, ma chère petite hirondelle voyageuse, le bonheur est là où l'on est content de soi, et l'on est content de soi quand on fait tout le bien qu'on peut. Et pour que le bonheur soit complet, il faut aimer ceux à qui l'on fait du bien : c'est facile, du reste, et cela vient tout seul. Tu le sais bien par toi-même : est-ce que tu n'aimes pas beaucoup plus Lisbeth, Johann et Fridoline, depuis que tu te donnes de la peine pour eux, qu'au temps où tu leur devais tout et où tu ne travaillais que par force ? Attache-toi à ton devoir, ma fille ; fais tout ce que tu peux, ne crois jamais faire plus que tu ne dois. Quand on pense à soi, on découvre toujours des raisons de s'apitoyer sur son propre sort ; il faut s'oublier soi-même pour ne pas se trouver à plaindre. Allons, chasse-moi ces idées qui t'attristent ! La montagne n'est-elle pas belle, avec ses bois, ses rochers, ses ruisseaux et ses cascades, et n'as-tu pas devant toi un grand espace du ciel à

regarder quand tu te reposes de ton travail ? Que dirais-tu donc, si tu vivais dans une de ces tristes rues des grandes villes, où l'on étouffe dans les hautes maisons et où l'on ne voit au-dessus de sa tête qu'une bande étroite de ciel ? Il y a pourtant des enfants comme toi, dont le devoir est là, et qui peuvent y vivre le cœur content, en remplissant leur devoir ! »

Méryem écoutait, docile, la douce voix qui savait trouver le chemin de son cœur ; et peu à peu, à mesure qu'elle s'attachait davantage à sa condition présente, l'attrait de la vie nomade diminuait, et elle se trouvait heureuse à Grünfeld. Elle y était pourtant isolée, pauvre enfant sans famille, sans amies de son âge, comme en ont toutes les jeunes filles : celles de Grünfeld voyaient toujours en elle la bohémienne et ne se liaient pas avec elle. Quant à Fridoline, elle avait beau prendre des années, c'était toujours une enfant, une enfant gracieuse, aimable, caressante, toujours prête à rire, toujours gazouillant comme un oiseau, mais incapable d'une pensée sérieuse et d'un travail un peu suivi. Depuis l'héritage du cousin, sa grand'mère l'avait gâtée, et elle en avait profité pour ne jamais faire ce qui l'ennuyait. Comme elle n'avait pas mauvais cœur, elle avait bien essayé, voyant sa grand'mère malade, de travailler un peu ; mais elle ne savait pas s'y prendre, et Lisbeth déclarait toujours qu'elle était trop jeune pour faire tel ou tel ouvrage : les bonnes voisines s'en chargeraient. Une fois Méryem revenue, Fridoline se livra tout à fait à ses penchants. Elle se parait, riait, s'agitait dans la maison, égayait son père et sa grand'mère, et n'aidait au ménage que par caprice, quand l'envie lui en prenait, ce qui n'arrivait pas tous les jours. Méryem n'y trouvait pas à redire : elle l'adorait, comme l'aînée d'une famille adore souvent la toute petite sœur qu'elle a élevée, et elle la gâtait à plaisir. Fridoline se laissait gâter et lui rendait tendresse pour tendresse ; elles s'aimaient, et pourtant elles étaient bien éloignées l'une de l'autre. M^{me} Honoré n'eût jamais parlé à Fridoline comme elle parlait à Méryem : elle sentait que Fridoline n'y aurait rien compris.

Il y avait quelqu'un, pourtant, à Grünfeld, avec qui Méryem s'entendait bien : c'était Jôsef Swebach. Il avait gardé l'habitude de venir le matin donner, comme il disait, un coup de main à ses voisines. Voisines était sans doute dans sa bouche un terme d'amitié, car il était difficile d'être moins voisins en habitant le même village. La maison du garde était presque au bout de Grünfeld, et le moulin tout à l'autre bout, un peu à l'écart ; il fallait descendre par un chemin en pente pour y arriver, attendu qu'il était bâti sur la Virelette, une petite rivière qui n'avait jamais beaucoup d'eau, mais qui

ne tarissait jamais non plus, et la Virelette coulait un peu au-dessous du village. Mais Jôsef ne craignait pas sa peine, quand il s'agissait de travailler pour les Kapfel. Et ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que la meunière n'y trouvait pas à redire. C'était pourtant une terrible femme que la meunière, et elle menait Jôsef comme s'il eût été un petit garçon, luttant sans cesse contre le penchant naturel qui le portait à rendre service. Il fallait l'entendre glapir de sa voix aigre : « Jôsef ! d'où viens-tu encore ? Tu as rentré le foin du père Schaps ? Tu as aidé Moser à décharger sa charrette ? Tu as déterré les pommes de terre de la vieille Dorothée ? Si ç'a a du bon sens d'user ses bras et ses jambes au service du prochain, qui ne vous paye qu'en grimaces ! Quand tu seras vieux et fatigué, est-ce que ces gens-là viendront travailler pour toi ? Ils seront tous à six pieds sous terre ! On n'a rien de plus cher que soi ; occupe-toi de nos affaires ! » Mais quand il s'agissait des Kapfel, c'était tout différent. Elle était la première à dire à son fils : « Est-ce que tu ne vas pas aider Fridoline, ce matin ? » Elle ne passait pas de jour sans aller tenir compagnie à la mère Lisbeth : si Johann se trouvait là, elle écoutait d'un air d'intérêt les histoires de la grande armée, elle faisait l'éloge de Fridoline, et, quand elle voyait la grand'mère et le père tout souriants, elle entamait l'éloge de son Jôsef : « Il y avait certainement quelque chose là-dessous », disaient les commères du village.

Méryem, elle, ne cherchait point ce qu'il pouvait y avoir là-dessous : il lui était tout naturel de penser que Jôsef venait là pour le plaisir de rendre service. Il arrivait donc dès le matin, et trouvait Méryem seule, en jupon court, ses bras nus sortant des manches de sa grosse chemise de toile, dont la blancheur les faisait paraître plus bruns encore. Il criait de loin : « Bonjour, Méryem ! » sans chercher des yeux Fridoline : il savait bien qu'elle ne se levait pas de si bonne heure. Et, gaîment, il faisait toutes les corvées fatigantes pour des femmes, fendait le bois, portait les seaux d'eau, donnait une façon au jardin, grimpait aux arbres pour cueillir les fruits, raccommodait au besoin un mur ou une palissade, pendant que Méryem soignait les bêtes et balayait la cour. Ils causaient ensemble : Jôsef n'était pas très éloquent et avait quelque peine à trouver ses mots, mais il avait une façon convaincue de répondre : « Oh ! bien sûr !... il n'y a pas de doute !... comme c'est vrai, ça ! » qui plaisait à Méryem mieux qu'un long discours. Elle sentait dans le son de sa voix, et elle le lisait aussi dans ses yeux, qu'il comprenait ce qu'elle disait et qu'il était de son avis sur toute chose ; elle sentait aussi qu'il lui était tout dévoué et qu'il avait une grande admiration

pour elle, et cette heure qu'ils passaient ensemble à travailler lui était douce.

Fridoline arrivait, ses cheveux blonds tout ébouriffés et les yeux encore pleins de sommeil : tout changeait comme par un coup de théâtre. Il ne se disait plus rien de sérieux ; Fridoline taquinait Jôsef, qui lui répondait en plaisantant ; ils riaient à qui mieux mieux, et Méryem s'en mêlait aussi. L'ouvrage n'avancait plus guère, mais on pouvait bien s'accorder un petit moment de récréation. On n'en avait pas pour longtemps, du reste, il fallait rentrer pour s'occuper de grand'mère Lisbeth et du déjeuner. Jôsef s'en allait, non sans se retourner vers les jeunes filles qui le regardaient de la porte du jardin, et les échos de la montagne répétaient gaîment : « A revoir, Fridoline ! à revoir, Méryem ! — A demain, Jôsef ! »

Méryem avait donc vingt ans — à peu près, car, si elle savait être née au temps où les raisins sont mûrs, elle ignorait absolument la date de sa naissance. Un matin, elle se leva comme de coutume et se mit à distribuer la provende à ses poules, en songeant à la fête de la veille, la fête de Katzwiller, où elle n'était point allée, car il fallait y passer la nuit, et grand'mère Lisbeth aurait pu avoir besoin de ses soins. Méryem n'allait qu'aux fêtes peu éloignées, et seulement quand une voisine complaisante pouvait venir s'installer à sa place près de la vieille femme.

Mais Fridoline y était allée, elle, avec la meunière, qui avait beaucoup insisté pour l'emmener. Elle avait bien un peu résisté ; elle ne voulait pas quitter sa grand'mère, elle ne serait pas capable de s'amuser sans Méryem ; mais elle avait cédé assez facilement et n'avait plus fait jusqu'au moment du départ que chanter en préparant sa toilette. Comme elle avait dû s'amuser ! Méryem se représentait les rues tout enjolivées de bannières et de banderoles de toutes les couleurs, les boutiques et les jeux en plein vent, les marchands de gâteaux et de sucreries, les belles jupes rouges et bleues, les petits bonnets brodés d'or, les grands nœuds noirs sur les têtes blondes, et les rires, et la gaîté, et la danse ! la danse surtout ! Méryem ne pratiquait plus ses danses bohémiennes et ne possédait plus de tambour de basque ; mais elle valsait mieux que pas une Alsacienne, et elle était toujours très recherchée pour sa légèreté et sa bonne grâce.

« Ah ! voilà Fridoline ! dit-elle tout haut, en jetant d'un seul coup sur la terre tout le grain que contenait son tablier, pour courir plus vite au-devant de son amie.

— Oui, voilà Fridoline ! répondit l'autre en soulevant le loquet de la barrière. Jôsef voulait me reconduire, mais je lui ai dit que je n'avais pas besoin de lui. Il aurait voulu causer, te raconter la fête, ça n'en aurait plus fini ! et je suis fatiguée, fatiguée ! je crois que je vais aller me coucher. J'ai pourtant dormi dans la charrette du moulin, qui nous a ramenés jusqu'à la porte des Swebach ; mais j'ai encore envie de dormir. Embrasse-moi donc ! Je t'ai acheté un superbe kügelhof, et un grand bâton de sucre,... et puis une pelote de coquillages et une croix dorée pour mettre à ton cou. Jôsef en fera un paquet avec mes affaires à moi, et il les apportera dans la journée.... Ah ! ma pauvre Méryem, comme je t'ai regrettée ! c'était si amusant ! J'ai dansé, dansé ! je n'en peux plus !

Il apprêtait des provisions de bois.



— Avec qui as-tu dansé ? » demanda Méryem pour dire quelque chose. Elle avait beau être bien raisonnable, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur gros à l'idée de ces plaisirs qu'elle n'avait pas partagés.

« Oh ! avec bien des gens : avec Jôsef, d'abord, puisque j'étais venue avec sa mère et lui. Mais il ne valse pas très bien, j'aime mieux les autres. Il

y a surtout Hans Héberlé, de l'Écureuil-Volant,... tu sais bien, le fils de l'aubergiste ?

— Oh ! Fridoline, tu as dansé avec lui ! Tu sais bien que ce n'est pas un honnête garçon, il a mangé beaucoup d'argent à son père, il fait des dettes, il boit, il est joueur, il ne respecte pas ses parents,... et l'on dit même qu'il triche et qu'il a escroqué de l'argent à plusieurs personnes. Ton père serait bien mécontent, s'il savait cela !

— Bah ! on en dit toujours plus qu'il n'y en a : ce sont les jaloux qui parlent mal de lui, parce qu'il a plus d'esprit qu'eux, qu'il danse mieux, qu'il est plus joli garçon et qu'il sera plus riche. L'Écureuil-Volant fait de bonnes affaires, et le père Héberlé laissera du bien à son fils.

— Si le fils ne l'a pas mangé d'avance. Mais cela n'y fait rien : tu sais bien que ton père ne demande pas aux gens s'ils sont riches ou pauvres avant de leur tendre la main, et qu'il ne la tendrait pas à Hans Héberlé. »

Fridoline fit une pirouette.

« Papa dit ça, mais il fera ce que je voudrai.... Est-ce que tu crois que ça ne le flatterait pas, de me voir maîtresse de l'Écureuil-Volant ? M^{me} Héberlé,... un nom bien sonnant.... On est assise dans un beau comptoir, et l'on voit du monde toute la journée....

— Fridoline ! Tu n'y penses pas ! s'écria Méryem alarmée.

— J'y pense très bien, et lui aussi y pense. Je ne suis pas encore décidée ; mais, si je le veux, ça se fera. Il y a bien Jôsef : si tu crois que je ne vois pas sa mère tourner autour d'ici.... Mais il valse mal, et puis il faudrait demeurer toute ma vie à la campagne, ça n'est pas gai.... Quelle mine tu fais ! Ne te tourmente pas, il n'y a encore rien de décidé.... Je tombe de sommeil.... A revoir, je vais me coucher, je te raconterai la fête plus tard. »

Fridoline embrassa de nouveau Méryem et s'enfuit vers la maison. Méryem s'assit sur une pierre et resta un instant immobile, serrant ses deux mains l'une contre l'autre et fronçant ses épais sourcils. Un petit coq, qui vint sauter sur un de ses pieds, la rappela au sentiment de la réalité : elle passa ses mains sur son front, comme pour chasser une pensée qui la gênait, et se remit à son ouvrage.

Mais elle le faisait comme un automate, par habitude et sans y songer ; elle pensait à bien autre chose ! Comme Fridoline était frivole ! comme elle parlait légèrement des choses les plus sérieuses ! Ce mauvais sujet de Hans Héberlé,... elle admettait de gaîté de cœur l'idée de devenir sa femme ! elle ne craignait pas le chagrin ou la colère de son père !... Et Jôsef, le bon

Jôsef,... il valsait mal, cela suffisait, il était condamné sans rémission.... Et Méryem se laissa aller à penser au sort qu'aurait Jôsef, si bon, si brave, si honnête, si dévoué à ceux qu'il aimait.... La mère Swebach était un peu difficile à vivre, à la vérité, mais une belle-fille douce, docile et laborieuse finirait bien par l'appriivoiser....

Méryem s'arrêta tout à coup : « Non ! se dit-elle, je ne veux pas, je ne dois pas songer à cela, je chasserai ces pensées, comme autrefois mes idées de voyage et de liberté. Je suis heureuse, je veux être heureuse ici, avec le père Kapfel et grand'mère Lisbeth ! »

Elle rentra dans la maison, fit le ménage, installa Lisbeth dans son fauteuil, et s'en alla prier la voisine Moser de venir lui tenir compagnie pendant qu'elle irait rincer à la rivière un paquet de linge qu'elle avait savonné la veille. Car Fridoline était si lasse de son plaisir de la nuit qu'elle n'était sûrement pas près de se réveiller.



Les yeux de Fridoline se remplissaient de larmes.



CHAPITRE XXIX

Des roches qui font l'office de l'Oreille de Denys, — Colère de Johann Kapfel Où Méryem sonde son propre cœur.

Méryem chargea donc son paquet de linge sur son épaule et se dirigea vers la Virelette, un peu au-dessus du moulin ; l'eau était très claire à cet endroit-là, et Méryem aimait mieux faire un peu de chemin pour s'y rendre que d'aller au lavoir où l'eau était plus trouble et où le bavardage des laveuses l'ennuyait. Elle s'agenouilla sur le bord et se mit à rincer son linge dans l'eau courante, en tâchant de ne penser à rien.

Elle n'était pas là depuis cinq minutes que le son d'une voix vint lui rappeler justement les choses à quoi elle ne voulait pas penser. Elle la connaissait bien, la voix de la meunière, toujours aigre, même quand elle cherchait à être persuasive, comme il arrivait précisément à ce moment-là. M^{me} Swebach venait du côté du moulin, et Méryem crut qu'elle allait passer près d'elle. Mais elle s'arrêta à une douzaine de pas derrière une arête de rocher qui descendait de la montagne et venait mourir au bord de l'eau. Méryem était justement de l'autre côté de cette arête, que contournait le cours de la Virelette, et la meunière ne pouvait pas la voir ; mais ses

paroles, suivant la paroi de rochers, arrivaient nettement à l'oreille de la jeune fille.

« Asseyons-nous ici, Jôsef, dit-elle, j'ai à te parler, et à la maison il y a toujours des oreilles qui écoutent. Je comptais attendre encore un an ou deux, mais j'ai remarqué des choses.... Il ne faut pas qu'on nous coupe l'herbe sous le pied.... N'as-tu pas encore pensé à te marier ?

— Ah ! maman, que tu es bonne ! s'écria Jôsef d'un ton ému et joyeux. Cela ne m'étonne pas de toi : tu aimes les femmes douces et travailleuses, et....

— Oh ! travailleuse, elle pourrait l'être davantage ; mais, quand on a de l'argent, on peut faire travailler les autres, et elle en aura.

— De l'argent ? Méryem ! » interrompit Jôsef abasourdi.

Une exclamation des plus violentes lui coupa la parole. La voix ne cherchait plus du tout à être persuasive.

« Si je te croyais capable d'une pareille sottise, je t'étranglerais de mes mains ! oui, de mes mains ! s'écria-t-elle. Il faut que tu sois fou ! Une bohémienne ! une sorcière ! une race de brigands de filous, de païens ! une fille qui s'est sauvée de toutes les maisons honnêtes pour retourner courir les grandes routes ! et elle se sauvera encore, tu verras cela ! La bohémienne ! Mais tu ne trouverais pas une famille qui voulût d'elle, ni à Grünfeld, ni à Freithal, ni à Katzwiler, ni dans aucun pays d'honnêtes gens. Si un pareil malheur arrivait, nous serions la risée du pays ! Et laide, encore ! avec ses grands yeux diaboliques, sa peau noire et ses cheveux de négresse.... Tu es donc aveugle, mon pauvre Jôsef ? Tu n'as donc pas vu que Fridoline est jolie comme un cœur ?

— Si vraiment, répondit le pauvre Jôsef, qui semblait consterné, et elle me plairait tout à fait si l'on devait passer sa vie à regarder sa femme. Mais elle n'est bonne à rien qu'à rire, à chanter et à s'attifer : tu en aurais assez au bout de huit jours. Au lieu que l'autre, quelle travailleuse ! et toujours calme, toujours douce, et un esprit ! Et pour ce qui est de sa figure, moi je la trouve bien comme elle est : c'est suffisant, je pense !

— Je te dis que c'est Fridoline qu'il nous faut. Les Kapfel ont mis de l'argent de côté, et la grand'mère a fait un héritage : la petite aura douze mille francs. Avec cela nous pouvons acheter l'ancien Moulin-Frais, au lieu de réparer celui-ci qui tombe en ruines....

— Il y est déjà tombé, ton Moulin-Frais ; voilà quinze ou vingt ans qu'il est abandonné, et je suis sûr que les pierres ne tiennent plus ensemble.

— J'ai été l'examiner : il n'a plus de toiture et les charpentes sont pourries ; mais les murs sont solides et avec un peu de dépense on le remettra en état de servir. Et il peut en moudre, du blé ! Ça n'est pas comme celui-ci, à qui la Virelette amène si peu d'eau ; le Moulin-Frais est sur la Dorner, qui fera tourner autant de meules qu'on voudra. Dans dix ans nous serons riches, et mes petits-enfants seront des bourgeois !

— A moins que le moulin ne commence par nous manger tout notre argent, et qu'il ne nous reste plus rien pour le faire marcher. Mais je ne veux pas m'y risquer ; je veux rester dans mon moulin, qui n'est pas si mauvais que tu le dis, le réparer peu à peu et prendre une bonne femme qui soit la prospérité de ma maison. Et celle que je veux, c'est Méryem, qui vaut plus dans son petit doigt que toutes les Fridolines du monde ! »

Méryem entendit Jôsef qui se levait pour partir et sa mère qui le suivait en criant et en le menaçant. Le nom de la jeune fille revenait à chaque instant dans la bouche de la meunière. accompagné d'invectives qui la faisaient rougir et pâlir de honte et de chagrin. Pauvre Méryem ! elle était à bout de courage ; elle ne pouvait plus commander à ses pensées. Ainsi le bonheur avait passé tout près d'elle et sa main n'avait pas pu le saisir ! Pauvre Méryem, la meunière l'avait dit, il n'y avait pas une famille qui consentît à l'accepter ; elle n'aurait jamais un foyer à elle, jamais d'enfants à voir grandir ! elle vieillirait seule !... Comme cette femme était cruelle ! Elle aimait son fils pourtant, et Méryem l'aurait rendu si heureux ! Mais non, c'était l'autre qu'elle voulait, la petite tille frivole et nonchalante qui ne s'occupait jamais de personne, et dont il fallait que tout le monde s'occupât ; elle n'était pas bohémienne et elle avait de l'argent.... Pour la première fois de sa vie, Méryem éprouva un sentiment de rancune contre Fridoline.

Elle se le reprocha presque aussitôt. « Ma petite Fridoline ! ma chérie ! elle qui n'a jamais cessé de m'aimer ! Comme je deviens méchante ! »

Pauvre Méryem ! elle avait cessé de laver son linge, et, agenouillée sur la berge, serrait convulsivement ses mains jointes : elle pleurait et sanglotait à faire pitié à la meunière elle-même, si la meunière eût été là. Mais, si elle y eût été, Méryem aurait dévoré ses larmes ; elle était trop fière pour pleurer devant la meunière. Peu à peu elle se calma et se rappela, en voyant le soleil haut dans le ciel, que les chagrins des humains n'empêchent pas le monde de marcher et qu'il faut, quoi qu'on souffre, ne pas laisser en arrière la besogne qu'on avait à faire. Elle fit effort pour renfoncer ses larmes, remplit

sa main de l'eau qui coulait pour en baigner ses yeux rougis, et se hâta de laver le reste de son linge pour rentrer à la maison ; le dîner ne se ferait pas tout seul.

A vingt pas de la maison, elle rencontra Fridoline qui venait au-devant d'elle avec la figure la plus rose et la plus riante qu'on pût imaginer.

« Te voilà, ma grande sœur ! lui dit-elle d'un ton caressant. Donne-moi quelque chose à porter ; tu es fatiguée, pauvre chérie ! tu avais beaucoup de linge cette semaine.... Comme tu es mouillée ! tu as travaillé pendant que je dormais... Ah ! c'est qu'aussi je n'en pouvais plus.... Quelle mine tu me fais ! est-ce que tu es encore fâchée contre ta petite Fridoline ? Tu as les yeux rouges : est-ce moi qui t'ai fait pleurer, ma pauvre grande sœur ? J'en aurais bien du chagrin ! Embrasse-moi, si tu m'aimes ; moi, je t'aime tant ! »

Et les yeux rieurs de Fridoline se remplissaient de larmes rien qu'à l'idée qu'elle avait pu faire de la peine à Méryem. Celle-ci la rassura, inventa pour expliquer ses yeux rougis je ne sais quelle histoire d'insecte qui l'avait piquée et de branches qui lui avaient fouetté la figure, et étendit bien vite son linge pour le faire sécher. Fridoline l'aida pour qu'elle eût plus tôt fini ; elle était pressée de l'emmener voir tout ce qu'elle avait acheté à la fête.

Sa mère le menaçait.



« Jôsef est venu tout à l'heure apporter mes emplettes, dit-elle ; c'était drôle de le voir chargé et je lui ai dit qu'il me rappelait l'âne du moulin. Il a paru contrarié de ne pas te trouver ; il regardait de tous les côtés si tu ne revenais pas. Je pense qu'il voulait savoir si tu serais contente des choses qui sont pour toi ; il m'a aidée à les choisir. Il avait l'air tout drôle, comme

s'il était guetté par les gendarmes pour avoir fait un mauvais coup. Ah ! ah ! ah ! »

L'idée de Jôsef ayant fait un « mauvais coup » lui parut si amusante, qu'elle se mit à rire aux éclats. Mais Méryem ne riait pas : elle comprenait que Jôsef était venu, espérant lui parler, et qu'il avait peur de voir arriver sa mère. Et elle pensa tout à coup que, s'il persistait dans son idée, il reviendrait bientôt et qu'elle serait obligée de l'entendre et de lui répondre. Lui répondre quoi, grand Dieu !

Toute la journée elle y pensa, craignant à chaque instant d'entendre son pas. Heureusement que Fridoline ne remarqua point sa préoccupation ; elle ne faisait que tourner et retourner dans ses mains ses emplettes et les cadeaux qu'elle avait reçus, et parler de ses plaisirs du jour et de la nuit. Certes, c'était très amusant de danser en plein air, sous les tilleuls, avec un orchestre niché dans les arbres ; mais danser la nuit, dans la grande salle de l'Écureuil-Volant, bien éclairée, avec les musiciens sur une estrade, c'était bien autre, chose ! Grand'mère Lisbeth l'écoutait avec un sourire de complaisance ; quel dommage qu'elle fût trop vieille pour voir sa petite-fille s'amuser et pour entendre tous les compliments qu'elle recevait et tous les éloges qu'on faisait d'elle ! Car elle était la plus jolie et la meilleure danseuse de la fête, Lisbeth n'en doutait pas, et Johann n'en doutait pas davantage.

Lui aussi se complaisait aux discours de sa fille et la regardait d'un air de ravissement. Fridoline, contente de l'effet qu'elle produisait, redoublait de câlineries auprès de son père, lui apportant sa pipe et son tabac, lui souriant, venant s'asseoir sur ses genoux, lui passant son bras autour du cou et appliquant ses lèvres roses sur sa vieille figure. « Enjôleuse, disait le père Kapfel, qu'est-ce que tu as donc à me demander ? » Fridoline protestait de son désintéressement ; mais Méryem n'y croyait pas et pensait au fils Héberlé avec un serrement, de cœur.

Elle avait deviné juste : Fridoline, en racontant avec qui elle avait dansé, risqua le nom de Hans Héberlé.... Ce nom agit sur Johann Kapfel comme un coup de fusil sur un chien de chasse.



« Tonnerre ! cria-t-il en lâchant sa pipe qui se brisa sur le carreau, est-ce que tu as dansé avec ce gredin-là ? J'en ferai mon compliment à M^{me} Swebach. Un escroc qui devrait être en prison, un mauvais fils qui déshonore ses braves parents ! Que je n'entende jamais parler de lui ! et, si tu le rencontres quelque part, ne t'avise pas de lui parler, ou tu auras affaire à moi ! »

Fridoline se fit toute petite et ne dit plus mot : elle n'avait jamais vu son père dans une colère pareille. Johann alla faire un tour dans les champs ; Méryem se plongea dans ses réflexions, et Lisbeth, fatiguée de l'effort d'attention qu'elle avait fait pour écouter les récits de sa petite-fille, appuya sa tête sur le dossier de son fauteuil, et s'endormit. La journée s'acheva assez tristement.

Le soir, Fridoline s'en alla se coucher la première ; Méryem resta pour aider la grand'mère à se mettre au lit, ranger tout dans la maison et préparer les chaussures du garde, qui sortait de bonne heure le matin. Tout en travaillant, elle continuait à songer : le temps marchait, Jôsef viendrait certainement le lendemain dès l'aube, comme il faisait tous les jours, et, s'il n'avait pas changé d'avis, il lui parlerait ;... il fallait être prête à lui répondre. Et Méryem hésitait, balançait ;... elle se représentait l'heureuse vie qui eût pu être la sienne : meunière active et laborieuse, avec Jôsef pour meunier, tout un peuple d'animaux domestiques sous ses ordres, une petite famille grandissant autour d'elle, et la mère Swebach elle-même, apaisée, lui rendant justice, contente de vieillir honorée et respectée au milieu de ses petits-enfants. Hélas ! ce n'était qu'un rêve, cela ! la réalité n'y ressemblait guère. Que faire donc ? aller demander conseil à M^{me} Honoré ? Méryem sentait qu'il y a des circonstances où il ne faut prendre conseil que de soi-

même, parce qu'on est seul à savoir la dose de courage qu'on possède. Elle résolut donc de ne rien demander à personne.

Elle n'avait pas encore pris de décision lorsqu'elle entra dans la chambre qu'elle partageait avec Fridoline ; elle marchait avec précaution, la croyant déjà endormie. Mais Fridoline ne dormait point et Méryem l'aperçut assise sur son lit, dans une attitude désolée.

« Te voilà enfin ! dit-elle à Méryem en lui tendant les bras. J'ai cru que tu ne remonterais jamais ! Viens donc me consoler, je suis si malheureuse ! »

Méryem s'assit auprès d'elle, la dorlota comme un petit enfant, la plaignit et la calma à force de caresses et de tendres paroles. Puis, quand elle eut réussi à la faire sourire, elle commença à lui remonter tout doucement qu'un valseur, si bon qu'il fût, ne valait peut-être pas le chagrin qu'elle s'était fait à propos de lui, ni celui qu'elle avait fait à son père. Elle lui rappela toute la bonté, tous les soins, toutes les gâteries de Johann Kapfel ; elle le lui montra seul avec sa vieille mère, pleurant l'ingrate qui l'aurait abandonné pour un homme qu'il ne pouvait pas appeler son fils, puisqu'il le méprisait ; et Fridoline, vaincue, finit par fondre en larmes dans les bras de Méryem, en murmurant au milieu de ses pleurs : « Oui,... oui,... je comprends,... tu as raison,... j'ai été folle.... Mon pauvre cher papa !... Je suis heureuse ici, avec vous,... je n'y pense plus ! »

Elle s'essuya les yeux, se mit à rire et reprit : « Au fond, il n'est pas si joli garçon qu'on le dit ; il a le regard faux. Il valse bien, c'est vrai, mais il n'est pas le seul. On dit qu'il est brutal, il m'aurait rendue très malheureuse. Décidément, je ne veux pas de lui ! Embrasse-moi, Méryem, et bonsoir ; je tombe de sommeil ! »



Pauvre Méryem ! elle aussi tombait de sommeil, et cependant elle ne dormit pas. Elle était contente d'elle pourtant ; grâce à elle, Fridoline était revenue à la raison, et la paix du foyer qui l'avait accueillie ne serait pas troublée. Allait-elle maintenant devenir un sujet de trouble pour un autre foyer, un brandor de discorde entre un fils et sa mère ? Quand même elle triompherait, n'aurait-elle pas au fond du cœur un remords qui durerait autant que sa vie ? Jôsef n'aurait-il pas des regrets ? Quel chagrin pour elle, si elle le voyait triste, s'il se repentait d'avoir affligé sa mère !

Toute la nuit elle tourna et retourna ces pensées dans son esprit, et dans le silence son cœur se calmait peu à peu, et les tendres conseils de M^{me} Honoré lui revenaient à la mémoire : « Il faut s'oublier soi-même pour ne pas se trouver à plaindre.... Fais tout ce que tu peux, ne crois jamais faire plus que tu ne dois.... On est content de soi quand on fait tout le bien qu'on peut.... » Elle les médita dans la sincérité de son âme, cherchant son devoir avec simplicité, et, quand le jour parut, elle se leva sans éveiller Fridoline et descendit pour attendre Jôsef, qui ne pouvait manquer de venir.



Le docteur joua ses vieux airs favoris.



CHAPITRE XXX

**Demande et réponse. — Où Méryem arrange tout à ses dépens.
— Noce et musique. Rappel d'anciens souvenirs.**

Il arriva, et même plus tôt qu'à l'ordinaire : il était parti de chez lui avant que sa mère fût éveillée. Méryem était déjà dans le jardin ; elle le vit venir de loin et remarqua qu'il ralentissait son pas à mesure qu'il approchait. Elle ne se trompait pas. Certes, Jôsef pensait tout ce qu'il avait dit la veille à sa mère, et il était bien décidé à demander à Méryem d'être sa femme ; il était même persuadé que la fille des bohémiens finirait par gagner le cœur de M^{me} Swebach, et il se souciait fort peu de l'opinion des gens du pays. Malgré tout cela, il ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur serré, au moment de faire une démarche aussi décisive, d'engager sa parole, de causer à sa mère, qu'il aimait, un grand chagrin qui le brouillerait avec elle pour un temps plus ou moins long. Il y avait bien là de quoi alourdir sa marche.

Il ouvrit pourtant la porte à claire-voie et entra dans le jardin d'un air décidé. Il vit Méryem et marcha droit à elle.

« Bonjour, Méryem ! lui dit-il. Je suis venu de bonne heure, pour vous parler.... »

Méryem ne répondit pas ; elle s'assit sur une vieille souche qui attendait la hache et les coins pour devenir bois à brûler, et elle leva les yeux vers Jôsef comme pour lui dire : « Je vous écoute ».

Jôsef avait ôté son bonnet de fourrure et le tournait entre ses mains d'un air embarrassé.... Enfin il dit d'une voix qui s'enrouait un peu :

« Méryem, nous nous connaissons depuis des années...., je n'ose pas dire du bien de moi, mais vous savez que je suis un honnête garçon.... Voulez-vous devenir ma femme ? »

Méryem avait beau s'attendre à cette demande et tenir sa réponse prête, elle ne put s'empêcher de devenir pâle comme un linge. Elle ne parla pas tout de suite, craignant que sa voix ne tremblât trop fort. Jôsef attendait : il ne s'étonnait pas de son silence, il pensait bien qu'elle prendrait le temps de la réflexion. Elle se remit vite et répondit :

« Mon bon Jôsef, c'est bien généreux, ce que vous faites là.... J'en suis très reconnaissante,... je ne l'oublierai jamais,... mais je ne veux pas me marier.

— Ne pas vous marier ! pourquoi ? Toutes les filles se marient !

— Oui, les filles qui ont une famille, qui sont de votre pays, de votre race,... mais une bohémienne ! Dites-moi, Jôsef, en avez-vous parlé à votre mère ? »

Josef baissa la tête.

« Vous ne lui en avez pas parlé, parce que vous étiez sûr qu'elle vous aurait mal reçu,... ou bien vous lui en avez parlé, et elle s'est emportée, et elle a juré qu'elle ne recevrait jamais une bohémienne dans sa maison.... C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Méryem, vous connaissez ma mère, elle est prompte à se fâcher, quand on lui propose quelque chose dont elle n'a pas eu idée la première,... mais elle est bonne au fond, elle revient,... et vos qualités sont justement de celles qui doivent lui plaire.... Je suis sûr qu'avant six mois elle vous adorerait.

— Non, Jôsef, elle ne m'a jamais aimée ; elle a horreur des bohémiens, elle les méprise, et il y a beaucoup de gens qui sont comme elle. Moi, je suis fière, je ne pourrais pas m'habituer à être méprisée, à voir ce mépris rejaillir sur mon mari, sur mes enfants si j'en avais.... On finirait par me faire la grâce de m'accepter par charité, que cela ne me suffirait pas. Je resterai seule, et mes amis pourront m'aimer sans qu'on le leur reproche ou qu'on se moque d'eux.

— Oh ! Méryem, vous êtes trop fière ! Ma mère, je vous le dis, finirait par vous aimer comme sa fille, quand elle vous connaîtrait bien,... et quant à l'opinion des autres, pourquoi vous en inquiéter ? je ne m'en inquiète pas, moi !

— A présent, non,... mais plus tard, qui sait ? Et puis,... je n'ai pas connu ma mère, moi ; mais, si je l'avais gardée, j'aurais tout sacrifié plutôt que de lui causer un chagrin : aussi je ne veux pas qu'à cause de moi vous fassiez de la peine à la vôtre ! »

Le ton de Méryem était calme, mais si résolu que Jôsef comprit qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision. Il poussa un grand soupir, et sans rien dire il se mit à dépecer des souches pour le bûcher. Méryem rentra dans la maison, tant pour s'occuper du ménage que pour se remettre un peu, car elle avait fait un grand effort de courage, et elle n'en pouvait plus. Elle revint au bout de quelque temps, et, tout en rangeant les morceaux de bois à mesure qu'il les fendait, elle se mit à lui faire l'éloge de Fridoline. Tant qu'elle parlait de sa jolie figure, de sa jolie taille, de sa gaîté, de sa voix de fauvette, de sa grâce, de son caractère aimable et doux, Jôsef approuvait ce qu'elle disait ; mais, dès qu'elle se taisait, il reprenait en hochant la tête : « Oui,... un petit oiseau bien gentil,... mais l'ouvrage qu'elle fait dans une maison ne pèse pas lourd,... ça n'est pas une vraie femme, une femme sérieuse, solide, sur qui on peut compter.... Elle était bien jolie à la fête, oui, mais à la cuisine et au moulin, il faudrait voir !... La vie ne se passe pas à danser.... » Méryem finit par le quitter, au moment où il s'en allait arroser les légumes : il était temps de faire le déjeuner. Mais elle se promit de revenir sur le même sujet, à la prochaine occasion.

Pauvre Méryem ! il lui semblait qu'elle avait vieilli tout d'un coup : sa tendresse pour Fridoline avait pris quelque chose de maternel. Ce bonheur qu'elle avait un instant rêvé pour elle-même et auquel elle avait renoncé par devoir, elle rêvait maintenant de le faire passer sur la tête de sa petite amie. Jôset serait un si bon mari ! Fridoline ne pourrait jamais en trouver un meilleur. Et elle ne le rendrait pas malheureux ; elle était si gentille, si gracieuse, si gaie ! Quand on vivait avec elle, on trouvait tout naturel de lui épargner toute fatigue et tout ennui, et l'on avait du plaisir à prendre de la peine pour elle. Méryem le savait bien, elle qui ne faisait que cela tous les jours de la vie ! Elle n'abattait pas beaucoup d'ouvrage, c'était vrai, mais elle était si jeune ! et puis, de tout temps, sa grand'mère d'abord, Méryem ensuite, ne lui avaient pas laissé grand'chose à faire : ce n'était pas sa

faute.... Au moulin, ce serait encore la même chose : la meunière était une maîtresse femme, qui menait tout haut la main, et ne trouvait bien fait que ce qu'elle avait fait elle-même ; sa bru pourrait se contenter d'égayer la maison, et tout serait pour le mieux.... Oui, il fallait que cela se fit : ils seraient heureux, et Méryem resterait avec le garde et sa vieille mère. Elle les soignerait, elle serait une fille pour eux, elle l'orpheline, dont les parents dormaient dans des tombes ignorées, l'un en Russie et l'autre en Espagne. Elle serait contente d'elle-même,... alors, peut-être bien qu'elle serait heureuse aussi !

Sa résolution prise, Méryem mit à poursuivre son projet toute la ténacité de son caractère. Adroitement, sans lui rebattre les oreilles des mérites de Jôsef, elle ne laissait pas perdre une occasion de raconter à Fridoline tout ce qui pouvait faire valoir le jeune garçon. Comme elle ne disait rien que de vrai, Fridoline était obligée de convenir qu'elle avait raison ; mais un jour elle le loua si chaudement que la jeune fille finit par lui dire en riant : « Mais marie-toi donc avec lui, puisque tu en penses tant de bien !

— Moi ? répondit Méryem avec un calme forcé. Les bohémiennes ne se marient qu'avec des bohémiens, et moi je n'en voudrais pas. Je ne me marierai jamais : cela te sera très commode pour élever tes enfants. Je prendrai soin d'eux, pendant que tu iras t'amuser aux fêtes avec ton mari. Je serai la tante Méryem.

Tante Méryem ! ce nom fit beaucoup rire Fridoline, qui se mit à l'appeler ainsi par jeu ; puis un jour elle le lui changea pour un autre qui lui convenait mieux, à ce qu'elle trouvait. « Ma mère est morte quand j'étais toute petite, lui dit-elle ; je ne sais donc pas ce que c'est que d'avoir une mère ; mais tu me dis des choses si sages, tu me donnes de si bons conseils sans jamais me fâcher ni m'ennuyer, je me sens si bien aimée de toi, avec tant d'indulgence et de patience, qu'il me semble par moments que je suis ta fille : je veux t'appeler maman Méryem ! »

Méryem serra tendrement Fridoline dans ses bras, et accepta le nom qu'elle lui donnait. Elle le méritait, car une mère n'eût pas mieux travaillé à son bonheur.

Elle avait craint pendant quelques jours que Jôsef ne revînt à la charge ; mais il n'y était pas revenu. Il aimait beaucoup sa mère, qui l'avait élevé au prix de grands soins et de grandes peines, étant restée veuve de bonne heure et obligée de travailler comme un homme. Aussi avait-il éprouvé, malgré son regret du refus de Méryem, un certain soulagement à l'idée de n'avoir

plus à lutter contre M^{me} Swebach. Il ne fut plus question de rien entre la mère et le fils ; mais la meunière, qui ne manquait pas de perspicacité, se rassura bientôt en observant les façons de Méryem vis-à-vis de Jôsef. Ou Jôsef n'avait pas parlé, ou la bohémienne avait eu le bon sens de le refuser : elle pouvait donc être tranquille. Elle cessa de faire grise mine à son fils et attendit un peu avant de reprendre l'éloge de Fridoline. Quand elle le reprit, elle s'aperçut avec plaisir que son fils l'écoutait volontiers. Ce qu'elle ne sut pas, c'est que ce résultat était dû à Méryem, qui avait usé de l'influence qu'elle avait sur Jôsef pour le bien disposer en faveur de Fridoline.

Les choses allèrent ainsi, faisant tout doucement leur petit chemin, pendant tout l'hiver. La mère Lisbeth s'affaiblissait de plus en plus, et ses mains laissaient souvent échapper le tricot qui les fatiguait ; Johann sentait ses anciennes blessures transformées en rhumatismes, et il avait hâte de rentrer après sa tournée pour ne plus quitter sa pipe et sa place auprès du poêle. Mais Fridoline s'amusait ; elle ne manquait aucune des veillées où la jeunesse de Grünfeld se réunissait pour se divertir sous les yeux des parents. Elle pouvait quitter la maison sans scrupule : Méryem n'était-elle pas là, pour soigner Lisbeth et causer avec Johann, heureux de lui raconter les histoires de la grande armée ? On aurait dit qu'elle n'était pas jeune et ne pouvait songer à s'amuser, maman Méryem ! Et elle n'y songeait guère en effet. Quand les deux vieux étaient couchés et endormis, elle venait s'asseoir auprès du poêle et attendait, longtemps quelquefois. Enfin des bruits se faisaient entendre au dehors ; des pas résonnaient sur la terre gelée, des voix joyeuses échangeaient des paroles d'adieu : « Bonsoir, Fridoline ! à demain ! à revoir ! — Bonsoir, Lotchen, Kasper, Grédel ! Bonsoir, madame Moser ! Bonsoir, madame Swebach ! Bonsoir, Jôsef ! Comme nous avons ri ce soir ! »

Méryem ouvrait la porte, et Fridoline entrait, rayonnante, pendant que le groupe qui l'avait reconduite se dispersait, chacun rentrant chez soi. Elle embrassait Méryem, lui répétait un bon conte qu'elle venait d'entendre, et dont elle riait encore, lui redisait les plaisanteries de Jôsef, les compliments de Jôsef. « Il a trouvé ma complainte si belle ! tu sais, le cantique de saint Matern ? c'est toi qui me l'as appris. Tout le monde m'en a fait compliment ; c'est toujours comme ça quand je chante une de tes chansons. Faut-il que tu sois bonne de me les apprendre au lieu de les garder pour toi toute seule ! Mais peut-être que tu ne tiens pas aux compliments ? Moi, j'y tiens beaucoup ! »

Elle babillait à tort et à travers, changeant de sujet, riant à tout propos, pendant qu'elle se déshabillait, qu'elle se couchait, jusqu'à ce que Méryem se fût endormie au son de sa voix. Et le nom de Jôsef revenait de plus en plus souvent dans ses discours : il n'était plus question de Hans Héberlé.

Quand le printemps revint, il se fit une belle noce dans la petite église de Grünfeld. La mariée était la plus jolie qu'on eût vue, de mémoire d'homme, dans le pays ; son père, qui la conduisait, avait mis à sa croix un ruban rouge tout neuf, et il se tenait droit comme au temps de la grande armée : ses rhumatismes, ce jour-là, avaient l'esprit de le laisser tranquille. Grand'mère Lisbeth, qui n'avait pas franchi le seuil de sa porte depuis des années, voulut assister au mariage de sa chérie : on la porta avec son fauteuil jusque dans l'église, où elle pria en pleurant de joie pour le bonheur des mariés. Il y eut ensuite un beau dîner chez le garde, un dîner où le docteur et M^{me} Honoré voulurent bien s'asseoir. Méryem reçut des éloges universels pour la manière dont elle l'avait préparé, et la meunière elle-même, qui ne la craignait plus, l'embrassa en l'appelant sa chère enfant et en lui assurant qu'elle pouvait considérer le moulin comme son propre logis. Après le dîner, toute la noce descendit à Freithal et alla danser dans la grande salle de la Pomme de Pin, où la gaîté fut grande tout le reste du jour.

Méryem n'avait pas envie de danser ; elle fut heureuse que M^{me} Honoré, se prétendant fatiguée, la priât de la reconduire : « Reste un peu avec moi, lui dit-elle, pour que Salomé et Orchel puissent aller voir la danse ». La vérité, c'est que M^{me} Honoré avait deviné bien des choses que Méryem ne lui avait jamais dites, et qu'elle pensait lui faire du bien en la gardant près d'elle ce jour-là et en lui témoignant encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire. Elle lui parla tendrement, sérieusement, lui montra la beauté de sa mission auprès de ces deux vieillards dont elle allait être désormais le seul appui, la seule consolation, la fille unique, et Méryem sentit son cœur s'épanouir à cette douce voix : elle était contente d'elle, elle était heureuse.

Le docteur rentra là-dessus : la vue des danseurs l'avait mis en gaîté, et il avait envie de faire un peu de musique. « Reste là ! dit-il à Méryem ; tu aimes la musique, toi aussi. Ne t'inquiète pas de la grand'mère, la voisine Moser est remontée et se charge de remplacer M^{me} Schaps auprès d'elle. »

Il prit son violoncelle et joua ses vieux airs favoris. Mais quelle puissance y a-t-il donc dans la musique, qu'elle traîne après elle tout un cortège de souvenirs ! En écoutant la gavotte d'Armide, les airs d'Alceste et d'Orphée,

le menuet de Boccherini, Méryem se trouva tout à coup transportée à dix ans en arrière ; elle se revit petite tille à moitié sauvage, écoutant à la fenêtre, muette et ravie, cette musique qui lui semblait venir du ciel. Toutes ses pensées, tous ses sentiments de ce temps-là lui revenaient, et à leur suite tous ceux qui l'avaient agitée, chez les Kapfel, à l'hospice de Vogelwald, dans la tribu de Mihaly Samok, dans ses voyages avec le vieux Schlosser,...et depuis !... Et de cette rapide revue de sa vie morale se dégagait une impression singulièrement douce, pleine d'apaisement et de consolation. Elle s'en rendait bien compte, elle avait monté, toujours monté vers la lumière, vers le bien, vers la connaissance du devoir ; elle avait payé les dettes de la reconnaissance, elle avait donné, sans compter, son affection, ses soins, sa peine,... et sa part de bonheur.... Non ! elle ne l'avait pas donnée, sa part de bonheur ! elle n'avait fait que l'échanger contre un bonheur plus pur, le bonheur qui naît du dévouement et de l'oubli de soi-même.... Méryem n'avait rien à regretter 1



Le moulin neuf.



CHAPITRE XXXI

Rêves d'ambition. — Entre les mains du juif. — Fonte de neiges et ses suites.

Pendant que Méryem menait son humble vie laborieuse et dévouée entre le garde et sa mère infirme, la meunière poursuivait le cours de ses projets ambitieux. Elle s'enorgueillissait fort de son habileté, la meunière ; comme elle avait su tourner l'esprit de Jôsef du côté où elle voulait ! On l'aurait bien étonnée en lui disant que c'était à Méryem que l'événement était dû.

Maintenant ce n'était pas tout : elle avait Fridoline, elle avait sa dot, il lui fallait le Moulin-Frais. Ce serait dur à obtenir : Jôsef n'était point ambitieux, il aimait mieux réparer le vieux moulin et continuer le petit train-train dont il avait l'habitude que de se lancer dans des spéculations aventureuses. Aussi la meunière, voyant qu'elle ne réussirait point avec lui, s'adressa à Fridoline. Elle n'eut pas de peine à lui tourner la tête ; Fridoline ne manquait pas de vanité, elle avait la tête légère et ne connaissait pas le prix de l'argent ; dans son inexpérience, elle crut tout ce que lui disait sa belle-mère et se joignit à elle pour assiéger la volonté de Jôsef. A elles deux, pendant qu'il était occupé au moulin, elles se grisaient de leurs projets, elles ne parlaient plus d'autre chose. Ce serait si beau ! on achèterait le moulin ruiné avec le terrain qui l'entourait pour un morceau de pain ; les murs

étaient solides, on n'aurait qu'à refaire l'intérieur et la toiture ; il était assez grand pour qu'on y mît plusieurs paires de meules, on étendrait le cercle des affaires. Jôsef ne boudait pas la besogne, il ne fallait pas craindre de lui procurer de l'ouvrage, il en viendrait toujours à bout. On gagnerait beaucoup d'argent ; en dix ans on ferait une jolie fortune, et pour l'augmenter on n'aurait qu'à agrandir encore le moulin, en prenant sur l'habitation de la famille, qui se ferait alors bâtir à côté une maison comme celle des bourgeois.... Les yeux bleus de Fridoline en pétillaient d'orgueil.

Ce fut le jour du baptême de son premier enfant qu'elle finit par obtenir de Jôsef l'achat du Moulin-Frais. M^{me} Swebach ne se sentait pas de joie. « Voilà un petit Johann qui sera un jour le plus grand meunier du pays ! » dit-elle à son compère Johann Kapfel, en s'asseyant près de lui au dîner qui se donnait au moulin pour la circonstance. Grand'mère Lisbeth n'y assistait pas : elle ne pouvait plus quitter son lit, et Méryem n'y assistait pas non plus, parce que grand'mère Lisbeth ne pouvait se passer d'elle. On leur avait seulement apporté le petit chrétien à embrasser au sortir de l'église.

Dès le lendemain, on alla chez le notaire. On acheta le terrain, on paya comptant et l'on mit les ouvriers au travail. Mais il fallut bien s'avouer que les murs n'étaient pas aussi solides qu'on l'avait cru et qu'il n'en resterait pas grand'chose, quand on aurait démoli tout ce qui ne tenait pas — encore eût-il mieux valu qu'il n'en restât rien du tout, — de sorte que le terrain se trouva avoir été payé un peu cher. Il vint des pluies qui interrompirent les travaux, qu'on ne put pas reprendre ensuite à cause des gelées de l'hiver. On s'y remit avec activité au printemps suivant ; mais, quelque diligence qu'on fit, le nouveau moulin ne serait pas de longtemps en état de moudre du blé et de loger son monde ; alors M^{me} Swebach proposa de bâtir tout de suite la maison séparée du moulin, qui dans les premiers projets ne devait venir que beaucoup plus tard, quand on aurait fait fortune. Jôsef fit quelques objections timides, dont les deux femmes ne tinrent pas compte. Il avait un grave défaut, le brave Jôsef : il ne savait pas être le maître chez lui.

Bref, on mit en train en même temps le moulin et la maison, et, comme la dot de Fridoline ne pouvait pas suffire à tant de dépense, il fallut emprunter. Il ne manque nulle part d'usuriers toujours prêts à avancer de l'argent, moyennant un gros intérêt, aux gens qui possèdent de la terre : un juif de Katzwiller fournit tout ce qu'on voulut, contre bonne hypothèque. Il n'était pas pressé qu'on lui rendît le capital ; il savait, disait-il, que ses débiteurs

étaient d'honnêtes gens, et il comptait sur les gros profits qu'ils devaient faire avec le moulin neuf.

En attendant, les intérêts à payer pesaient lourdement sur le ménage et l'on y était souvent gêné, d'autant plus qu'à la suite du petit Johann il était venu un petit Fritz et une petite Lina. Jôsef travaillait tant qu'il pouvait, mais il ne pouvait pas moudre plus de grain qu'on ne lui en apportait ; et il commençait à se demander s'il ferait de meilleures affaires, quand il serait à la tête de plusieurs meules. Fridoline ne riait et ne chantait plus guère ; elle n'allait plus jamais danser aux fêtes des environs, parce qu'elle avait ses enfants à soigner. C'était tout ce qu'elle faisait dans la maison, puisque sa belle-mère continuait à s'occuper du ménage ; mais c'était assez d'ouvrage pour elle.

A partir de la naissance de son second fils, elle eut souvent Méryem pour l'aider et l'encourager : la pauvre grand'mère Lisbeth s'était éteinte doucement, et Méryem se rappela toujours avec attendrissement que les derniers mots qu'elle lui eût dits étaient : « Merci, ma fille ! » Ce nom qu'elle avait si bien mérité, Johann Kapfel le lui donnait maintenant par habitude, comme s'il eût été vraiment son père ; il l'aimait presque autant que Fridoline, et son affection se doublait d'un certain respect pareil à celui qu'il avait eu jadis pour telle ou telle cantinière de la grande armée : « une crâne femme sur qui on pouvait compter comme sur n'importe quel homme de cœur et d'honneur ».

Le jour vint enfin où le moulin neuf fut terminé et prêt à moudre, pourvu qu'on y apportât du grain ! En attendant, il fallait s'y installer même avant que la maison fût bonne à habiter, pour accoutumer les gens à y venir. On fit le déménagement, on s'empila comme on put dans les greniers encore vides et Jôsef mit les meules en mouvement. Sa mère et sa femme s'étaient établies pour le jour dans la salle basse où l'on devait recevoir les clients et traiter les marchés, et, pour les débarrasser, Méryem se chargea du petit Johann, qui était vif comme la poudre, qui grimpait partout et qu'il fallait surveiller sans cesse. Son frère Fritz était moins terrible ; il marchait assez bien tout seul, mais il n'était pas encore capable de se mettre en péril, et Lina ne quittait pas son berceau ou les bras de sa mère.

Il se passa deux mois ; les couvreurs avaient planté leur bouquet sur le toit de la maison, les charpentiers n'avaient plus que quelques jours d'ouvrage, et, comme on était en juin et qu'il faisait déjà très chaud, les peintures sécheraient vite. « Quelle crémaillère nous allons pendre ! » disait

gaîment Jôsef, qui avait repris courage en voyant que ses meules ne chômaient point. M^{me} Swebach triomphait, et Fridoline, quand elle descendait à Freithal, examinait avec attention les meubles de M^{me} Honoré, pour s'en acheter de tout pareils, quand on aurait fini de payer le juif.

Pendant ce temps-là, le moulin abandonné se couvrait de mousse et d'herbes folles, et il prenait l'air triste d'un vieux serviteur abandonné qui constate l'ingratitude de ses maîtres et qui se dit : « J'ai pourtant bien travaillé pour eux ! » M^{me} Swebach aurait voulu le vendre tout de suite, puisqu'il ne leur servait plus à rien ; mais il ne s'était pas encore présenté d'autre acquéreur que le juif de Katzwiller, qui n'en offrait pas la moitié de ce que le terrain valait. Cela ne faisait pas l'affaire de Jôsef, qui avait compté sur la vente de ce terrain pour réduire sa dette.

Le petit Johann aimait beaucoup le vieux moulin, surtout à présent que la roue ne tournait plus et qu'on lui permettait d'en approcher, et il demandait souvent à Méryem de l'y conduire. Un jour qu'il avait été sage toute la matinée et qu'il avait obtenu d'aller y pêcher les jolis petits poissons (il n'en avait jamais pris un seul, mais il espérait toujours que cela viendrait), il poussa un cri de surprise en apercevant la Virelette.

« Oh ! tante Méryem, comme il y a de l'eau ! Qui est-ce qui a mis tant d'eau dans la rivière ? »

Méryem était aussi étonnée que lui : la Virelette, qu'elle avait toujours vue couler tout tranquillement au fond de son lit, entre des berges assez hautes, montait maintenant presque au niveau de ses rives.

« Et comme l'eau est sale ! reprit le petit garçon. On ne voit plus les petits poissons ni les jolis cailloux. C'est bien ennuyeux ! Pourquoi ça, tante Méryem ? »

Méryem n'en savait rien, elle n'avait jamais vu chose pareille. Il y avait des crues presque tous les ans, à l'époque de la fonte des neiges, et l'eau montait plus ou moins, selon la chaleur qu'il faisait et la quantité de neige qui était tombée pendant l'hiver ; mais les plus grandes crues dont elle se souvînt étaient loin d'égaler celle-ci. Et il lui vint à l'esprit que la Dorner était bien plus considérable que la Virelette ; elle se rappela même avoir entendu dire qu'une trentaine d'années auparavant elle avait débordé et causé des malheurs. L'inquiétude la prit, et elle résolut d'aller voir ce qui se passait au Moulin-Frais. Seulement c'était un peu loin, de l'autre côté de Grünfeld, et le petit marchait trop lentement pour qu'elle pût y aller avec lui

et être revenue pour faire souper Johann Kapfel. Elle prit l'enfant par la main.

« Viens, mon chéri ; tu vois, on ne peut pas pêcher, l'eau est trop sale, les poissons ne paraissent pas. Allons jouer avec les enfants du maréchal. »

Johann la suivit docilement ; il aimait beaucoup à battre un petit morceau de fer sur une enclume avec un petit marteau, et c'était un plaisir pour lui que d'aller à la forge. Seulement, quand il y arriva, la femme du maréchal était sortie, il fallut attendre qu'elle fût revenue pour le surveiller avec ses enfants ; Méryem dut ensuite s'occuper du souper et ne put pas aller au Moulin-Frais.

Quand Johann Kapfel rentra, elle lui fit part de son inquiétude.

« Je ne viens pas de ce côté-là, dit-il ; mais il m'a bien semblé que les cascades de la montagne faisaient plus de bruit qu'à l'ordinaire : je les entendais aussi bien que dans ma jeunesse, du temps où j'avais l'oreille moins dure qu'à présent. Dépêchons-nous de souper, ma bonne fille ; nous prierons la voisine Moser de garder le petit pendant que nous irons voir. Mais il n'y a pas de danger : depuis vingt-sept ans que je suis garde champêtre à Grünfeld, les rivières n'ont jamais causé d'accidents. »

Tout en disant : « Il n'y a pas de danger », le garde mettait les morceaux doubles pour avoir plus vite fini, et il se leva bientôt de table en disant à Méryem : « Je vais conduire le petit chez la voisine, et je pars en avant ! Tu me rejoindras, tu marches plus vite que moi. »

Il mettait la main sur le loquet pour sortir, lorsque quelqu'un l'ouvrit brusquement du dehors, et le garçon meunier du Moulin-Frais entra, pâle, ruisselant d'eau, ses cheveux collés sur sa figure.

« Ah ! monsieur Kapfel, s'écria-t-il, quel malheur ! Le moulin,... démolé,... emporté par l'eau,... le maître blessé, on l'apporte.... La maîtresse et ses petits enfants n'ont pas de mal, mais la grand'mère est comme folle.... Ah ! ces rivières ! il ne faut jamais s'y fier.... L'eau est entrée si vite qu'ils n'ont eu que le temps de se sauver, tout mouillés.... J'ai couru pour vous prévenir,... je vais retourner pour tâcher de sauver ce qu'on pourra.... »

Le pauvre garde était devenu blême ; il tremblait de tous ses membres et répétait d'une voix sourde : « Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! c'est comme à Waterloo ! »

Méryem était bien pâle aussi, mais elle ne tremblait pas. Elle remplit un verre, et le tendant à Johann Kapfel :

« Buvez cela, père, cela vous remettra : vous n'avez jamais eu plus besoin de courage qu'aujourd'hui. Conduisez le petit chez la voisine et allez au-devant de votre fille : cela lui fera du bien de vous voir. Moi, je vais tout apprêter ici pour les loger et les vêtir. Ah !... envoyez le fils aîné de Moser chercher le docteur : vous avez entendu que Jôsef est blessé.... »

Elle remplit un verre.



Johann Kapfel lui obéit comme un enfant. A mi-chemin du Moulin-Frais, il rencontra la triste caravane. On portait sur une civière le pauvre Jôsef, la tête bandée, les yeux fermés, presque sans connaissance. La crue était venue si subitement qu'elle avait pour ainsi dire rasé les habitations construites sur le cours supérieur de la Dorner, et c'étaient leurs débris, entraînés par les eaux bouillonnantes, qui étaient venus, comme des bédons, s'abattre sur le malheureux moulin, précisément contre l'ancien mur qui n'avait pas été démoli. Il ne résista pas longtemps, et sa chute entraîna le reste. Jôsef, en essayant de sauver quelque chose de son mobilier, avait été heurté par un grand coffre à farine qui flottait sur l'eau, et jeté contre d'autres épaves : on l'avait sauvé à grand'peine, mais il avait une jambe et un bras cassés et de graves blessures à la tête. Fridoline ne faisait que gémir ; elle se jeta dans les bras de son père en sanglotant et se rappela alors qu'elle avait des enfants : elle avait tellement perdu la tête qu'elle ne savait plus dans quelles mains ils étaient. Ce n'était pas sa belle-mère qui eût pu le lui dire : elle marchait à côté de son fils, raide comme une statue, et marmottait entre ses dents serrées : « Un si beau moulin..., un si beau moulin.... » On ne pouvait pas tirer autre chose d'elle.

On arriva à la maison. Méryem avait déjà préparé un lit pour le blessé, des vêtements secs pour les deux femmes, et elle était allée emprunter chez une voisine qui avait des enfants de quoi changer les deux petits. Elle s'empara de Fridoline, la consola, lui fit comprendre qu'elle avait autre chose à faire que de se lamenter ; et laissant la pauvre mère Swebach aux mains des voisines qui lui enlevaient ses vêtements trempés d'eau, elle ramena son amie auprès de Jôsef. Le docteur venait d'arriver elle lui servit d'aide, sans permettre à son chagrin de troubler la présence d'esprit dont elle avait tant besoin ; elle veilla à tout et donna du courage à tous. Le docteur la regardait avec admiration.

« Quelle brave fille tu fais ! lui dit-il en l'embrassant avant de partir. Je conterai tout cela à ma mère : tu sais qu'elle est fière de toi ! »

Cette nuit-là, Méryem resta seule debout dans la maison de Johann Kapfel, allant du lit de Jôsef à celui de sa mère, qu'une fièvre ardente avait saisie. Fridoline s'était endormie de fatigue, et son sommeil était aussi profond que celui de ses enfants. Et malgré sa pitié pour le malheur de ses amis, la fille des bohémiens éprouva une certaine douceur à penser qu'elle veillait sur eux comme une mère sur ses enfants. Quelle serait l'étendue de leur désastre ? Elle ne pouvait pas encore le savoir ; mais elle pressentait

qu'ils auraient besoin d'elle, et que tout son courage, toute son énergie, toute sa tendresse ne seraient pas de trop pour les sauver de la ruine et du désespoir.



Méryem la prit avec défiance.



CHAPITRE XXXII

Après le désastre. — Le Juif Issachar. — Une autre lettre de notaire. — Ma fille ! — Où nos amis prennent des cheveux blancs.

Elle ne se trompait pas, la vaillante fille, en prévoyant que sa tâche serait lourde. Quand les eaux se furent retirées, on put se rendre compte de leurs ravages. Le beau moulin neuf n'était plus de nouveau qu'une ruine ; la maison, bâtie assez légèrement par économie, n'avait pas résisté au choc des épaves que le courant rapide avait jetées contre elle. Les gens du pays avaient bien repêché une partie des meubles, mais dans quel état ! C'était un spectacle lamentable que celui de ces tables, de ces matelas, de ces berceaux, de ces vêtements salis, tachés, déteints, ternis, qui séchaient au soleil, à l'entour de ce qui avait été le Moulin-Frais. Méryem dut venir là, s'occuper de trier et de réparer ce qui pouvait servir encore, et le faire transporter dans la maison du garde, laissant Fridoline chargée du soin des malades et des enfants. La pauvre Fridoline faisait de son mieux ; mais elle n'était pas habituée à la peine et aux préoccupations ; elle se mettait à pleurer dès qu'elle pensait à ce qu'elle avait perdu et n'était plus bonne à rien. Avoir été une riche meunière, presque une dame, et se trouver tout à

coup ruinée, avec trois enfants sur les bras, une belle-mère quasi folle, et un mari dont la vie ne tenait qu'à un fil ! Ces deux-là, immobiles dans leurs lits, incapables d'agir et même de penser, ne pouvaient rien pour elle, pas même l'encourager et lui donner de bonnes idées, et Fridoline n'avait jamais su se tirer d'affaire elle-même. Elle se lamentait donc à la journée, heureuse quand sa petite Lina dormait et que le vieux garde s'occupait des deux garçons ; elle faisait tant bien que mal le ménage et la cuisine, oubliant toujours quelque chose, effrayée du délire de sa belle-mère et osant à peine toucher le blessé, tant elle avait peur de lui faire du mal. Il ne se passait pas une demi-heure qu'elle n'allât sur la porte regarder si Méryem ne revenait point : quand Méryem était là, tout était sauvé.

En effet, Méryem revenait, et l'on eût dit que le soleil entraînait avec elle dans la maison. Elle caressait les enfants, soignait les malades, mettait la maison en ordre en un tour de main et trouvait même moyen d'égayer Fridoline. Elle n'était pourtant pas plus gaie qu'elle au fond : elle se rendait mieux compte de la situation, et se demandait avec inquiétude comment on pourrait s'en tirer. Mais elle était trop courageuse pour se laisser abattre. « A chaque jour suffit sa peine, se disait-elle ; le plus pressé est de guérir les malades, on verra après. »

Hélas ! ils n'étaient pas près d'être guéris. Il vint bien un jour où la mère Swebach ne se ressentit plus de la fluxion de poitrine qu'elle avait gagnée le jour de l'inondation ; mais l'émotion avait été trop forte pour son cerveau, et sa raison ne devait jamais se retrouver entière. Elle allait et venait dans la maison comme une âme en peine, s'occupant machinalement du ménage et répétant de temps en temps d'un ton navré : « Un si beau moulin ! un si beau moulin ! » Toute son activité d'esprit avait disparu ; elle n'était plus capable de rien diriger, et il faudrait que Fridoline prît le gouvernement de la maison ;... mais auraient-ils jamais une maison ?

On put en douter, lorsque le juif Issachar vint bien poliment, le dos arrondi et la parole mielleuse, présenter sa quittance et réclamer sa petite dette. Jôsef commençait à se lever, son bras et ses jambes étaient remis et sa tête débarrassée de ses bandages ; mais il était encore si faible qu'il n'était guère capable de s'occuper d'affaires. Il fallut pourtant bien qu'il reçût le juif, qui ne voulait pas partir sans lui avoir parlé : il avait, disait-il, des propositions avantageuses à lui faire.

Ces propositions, c'était de se libérer de toute dette en lui abandonnant le terrain, les ruines du moulin et de la maison, les matériaux et tout ce que la

rivière n'avait pas emporté trop loin pour qu'on pût le retrouver. Le rusé Issachar s'était assuré par une inspection minutieuse que la maison n'était pas aussi malade qu'elle en avait l'air. Quant au moulin, il le rebâtirait ou il ne le rebâtirait pas, selon l'acheteur qui se présenterait ; mais il aurait toujours le terrain, et il ferait une bonne affaire dans tous les cas. Par conséquent, elle ne serait pas bonne pour les Swebach ; mais il se garda de les en avertir.



Jôsef s'en rendait compte, quoiqu'il eût la tête bien faible : mais que faire ? Issachar réclamait son argent : si on ne lui cédait pas le terrain, il pouvait le faire vendre par autorité de justice, et on n'en tirerait que l'humiliation en plus. Fridoline était désolée ; elle avait toujours espéré qu'on pourrait rebâtir le Moulin-Frais, et elle essaya d'attendrir Issachar.

« Impossible, madame Swebach, impossible ! répondit-il avec un flegme désespérant. J'ai une famille à nourrir, moi ! sept enfants, ma femme et mon vieux père,... je ne peux pas perdre mon argent.... Je risque déjà trop : car qui sait quand je trouverai à le revendre, ce terrain, et ce que j'en tirerai ? A moins que,... mais vous ne voudriez pas !

— Dites, dites, s'écria Fridoline avec impatience.

— Eh bien,... à moins que votre père ne me fasse des billets,... avec hypothèque sur sa maison à lui, vous comprenez ?... Dans ce cas-là, je prêterais encore quelque petite chose,... de quoi recommencer les travaux.... Parlez-en à M. Kapfel, à M. Swebach.... Ce serait peut-être ce que vous auriez de mieux à faire.... A revoir, madame Swebach ; je viendrai la semaine prochaine chercher la réponse. »

Et Issachar s'éloigna en saluant bien bas Fridoline, qui l'avait reconduit jusque dehors. Au premier détour de la route il se redressa et se frotta les mains : il venait d'entamer une bonne affaire.

Fridoline, tout exaltée, s'en revint trouver Jôsef. Tout était sauvé, on allait relever le Moulin-Frais, on regagnerait de quoi payer Issachar, rebâtir la maison : ce n'était qu'une affaire de temps. Jôsef demanda des explications.

A la grande surprise de Fridoline, il repoussa absolument les offres du juif. « Nous ne pourrions sûrement pas le payer au temps voulu, dit-il à sa femme : il ferait vendre la maison de ton père avec notre terrain à nous, et nous nous trouverions tous sur le pavé : je te défends d'en parler au père Kapfel, je ne veux pas l'entraîner dans notre misère. »

Je te défends ! Jamais personne n'avait parlé ainsi à Fridoline : elle se fâcha. Elle en appela à sa belle-mère, qui heureusement n'était plus capable de la comprendre, car elle se serait certainement mise de son côté ; elle finit par en appeler à Méryem, et, comme Méryem lui donna tort, elle lui tourna le dos et s'en alla bouder à l'écart. Elle était encore bien enfant gâtée, quoique mère de famille, la pauvre Fridoline !

Jôsef, désolé, cacha sa figure dans ses mains et se mit à réfléchir. Comme c'était dur d'être malade, ruiné, et de trouver si peu d'encouragement et d'appui chez la femme qui aurait dû le consoler et le soutenir ! Et, si sa mère pouvait parler, elle se joindrait à Fridoline, bien sûr, et elles le tourmenteraient pour lui faire faire une mauvaise action, qui ne servirait à rien, encore ! la maison du père Kapfel serait mangée longtemps avant que le moulin pût marcher, et ils se trouveraient tous sans feu ni lieu.... Le père Kapfel s'y exposerait sans hésiter, si sa fille le lui demandait : il fallait que lui, Jôsef, eût de la volonté contre eux, et c'était bien difficile d'avoir de la volonté, quand on était faible et incapable pour longtemps encore de gagner le pain de sa famille !

Pendant que Jôsef songeait ainsi, Méryem songeait de son côté, et Hachimette, le facteur rural, gravissait la montagne en s'épongeant avec son mouchoir : il faisait un soleil à cuire des œufs, et Hachimette soutenait son courage en pensant au bon coup qu'il allait boire là-haut. Les Kapfel n'étaient pas gens à renvoyer un brave homme qui venait leur apporter une lettre par un temps pareil, sans lui donner de quoi se rafraîchir.

Méryem songeait.... Oui, quand même on pourrait relever le moulin détruit, combien se passerait-il de temps avant qu'on y gagnât de quoi payer Issachar ? Et il faudrait vivre pendant tout ce temps-là ! Il n'y avait pas à y penser. Le mieux serait de réparer le vieux moulin : il avait nourri les Swebach pendant de longues années, il les nourrirait bien encore.... Oui,

mais où prendre de l'argent pour le réparer ? Johann Kapfel n'en avait point ; Méryem n'en avait pas non plus, car elle était chez lui comme l'enfant de la maison et n'avait jamais eu l'idée de demander des gages.... Si elle se plaçait comme servante dans quelque grande ville ? Mais ce qu'elle gagnerait serait bien insuffisant ! et puis, comment feraient-ils pour se passer d'elle ?



« Mademoiselle Méryem ! dit le facteur Hachimette en présentant à la jeune fille une lettre qu'il tenait entre le pouce et l'index.

— Une lettre ? pour moi ? pas possible ! dit Méryem en la prenant avec la défiance dont on use envers une enveloppe susceptible de renfermer un poisson d'avril.

— Bien sûr que c'est pour vous : lisez l'adresse. Voyez le timbre de la poste : elle vient de Katzwiller. Seigneur ! qu'il fait chaud à monter jusqu'ici ! »

Méryem, debout sur le seuil de la porte, avait ouvert la lettre, la lisait rapidement....

Avez-vous vu parfois, au milieu d'une journée sombre, le soleil percer tout à coup les nuages, que le vent chasse et disperse au loin ? Leurs ombres courent sur la terre, qu'envahit à leur suite la radieuse lumière qui fait briller la verdure et chanter les petits oiseaux. Ainsi le rayonnement d'une joie divine se répandit sur le visage de Méryem. « Qu'est-ce qu'elle a donc ? » se demanda Hachimette, et comme, toute à ses pensées, elle ne semblait pas l'avoir entendu se plaindre de la chaleur, il joignit le geste à la parole et tira son mouchoir pour s'éponger de nouveau.

Méryem comprit cette fois. « Entrez, entrez, monsieur Hachimette, vous vous reposerez un peu, et vous vous rafraîchirez. Voulez-vous de la bière ou

du vin ? »

Hachimette aimait mieux le vin, un bon petit vin blanc, frais et aigrelet, et, pendant qu'il buvait, en causant avec Jôsef et en lui racontant les nouvelles du pays, Méryem alla prévenir Fridoline qu'elle descendait à Freithal, parce qu'elle voulait parler tout de suite au docteur.

« Est-ce que Jôsef est plus malade ? demanda Fridoline subitement inquiète, car elle aimait son mari, en dépit des querelles qu'elle lui faisait.

— Non, non, rassure-toi ; seulement il est triste, parce que tu l'as quitté fâchée, tout à l'heure. Et il avait raison pourtant : vois donc, si ce qui est arrivé arrivait encore ! Vous seriez tout à fait dans la misère, puisque ton père n'aurait même plus de maison pour vous recevoir. Allons, ma chérie, calme-toi, va consoler ton mari, et dis-lui de ma part que tout va s'arranger.... Non, non, je ne te dirai pas comment : c'est mon secret ; tu le sauras plus tard,... dès ce soir, si je peux.... Je m'en vais trouver le docteur. »

Quand Méryem remonta, elle trouva la paix faite. Fridoline causait gaîment avec Jôsef en berçant la petite Lina sur ses genoux, et Johann Kapfel enseignait l'exercice à ses deux petits-fils.

« Ce bon Schlosser ! dit Méryem, je l'ai bien pleuré quand j'ai appris sa mort, il y a six semaines ; mais je ne savais pas toute la reconnaissance que je lui devais. Hachimette m'a apporté une lettre de M. Swerling, le notaire de Katzwiller : il me dit que Schlosser a laissé un testament où il me donne toutes ses économies.

— De sorte que te voilà riche, Méryem ! s'écria Fridoline. Eh bien, tant mieux ! jamais personne ne l'a mérité autant que toi !

— Oh ! riche, c'est beaucoup dire, répondit en riant Méryem. Je suis allée tout de suite demander au docteur s'il y avait de quoi faire ce que je voulais, parce que je ne me connais pas bien en affaires d'argent, moi ! C'est tout simple, n'est-ce pas ? quand on n'a pas l'habitude d'en manier !... Eh bien, il y aura de quoi remettre à neuf le vieux moulin, tout à fait solidement, et racheter des meubles, du linge, enfin tout le nécessaire ; il restera même de quoi vivre pendant un peu de temps. Vous n'aurez plus de dettes, puisque le juif se sera payé avec le terrain du Moulin-Frais.... ou plutôt, non, il ne l'aura pas, le terrain : le bon docteur a pensé à votre affaire, et il connaît quelqu'un qui vous donnera du terrain plus que vous ne devez au juif, et qui n'y mettra pas de moulin : c'est à considérer, cela, à cause de la concurrence....

— Mais,... mais,... Méryem, c'est ton argent ! s'écrièrent ensemble Johann et Fridoline.

— Que voulez-vous que j'en fasse de mon argent ? Et puis, est-ce que je ne suis pas de la famille ? est-ce que je ne suis pas maman Méryem, tante Méryem ? Ce qui est à moi est à vous. Quand je serai vieille, et que je ne pourrai plus travailler, vos enfants ne refuseront certainement pas de me nourrir.... N'est-ce pas, mes petits, que vous me donnerez bien du pain quand je n'en aurai plus ?

— Non, du kügelhof ! répondit le petit Fritz, qui préférait de beaucoup les gâteaux au pain.

— Et de la viande, et de la choucroute, et des œufs rouges, et des cerises, et de tout ce qu'il y a de meilleur ! ajouta son frère en se jetant dans les jupes de Méryem, qui l'enleva tendrement dans ses bras.

— Merci, Méryem ! dit Jôsef tout attendri. J'accepte, non pas un cadeau, mais un prêt, et vous pouvez compter que je travaillerai de tout mon cœur pour vous rendre votre bien. Cela n'empêchera pas la reconnaissance, car, voyez-vous, Méryem, vous me sauvez la vie : j'étais si malheureux de ne pas savoir comment je pourrais faire vivre ma mère, ma femme et mes enfants, que cela empêchait mes forces de revenir. A présent je vais me rétablir vite. Envoyez les ouvriers au moulin, chère tante Méryem ; je serai en état de travailler avant qu'ils aient fini leur ouvrage. »

Il fit comme il l'avait dit : il n'y a rien comme l'espérance et la gaieté pour hâter la convalescence d'un malade. La famille se réinstalla dans le vieux moulin, bien consolidé et remis à neuf, et la Virelette fit de nouveau tourner sa roue, à la grande joie du petit Johann.

On laissa pour quelque temps la mère Swebach chez Johann Kapfel : Fridoline n'aurait jamais pu réussir à s'installer si elle avait eu à s'occuper en même temps d'elle et des enfants. « Et puis, disait Méryem, cela me fait plaisir d'avoir une grand'mère à soigner : j'en ai eu si longtemps l'habitude ! »

Mais la pauvre meunière devait peu survivre à la ruine de ses espérances ambitieuses. Elle ne recouvra pas sa raison ; elle était devenue très calme, très douce, et paraissait aimer particulièrement Méryem, qu'elle appelait souvent : « Ma fille ». Elle s'affaiblit peu à peu et ne retourna au moulin que pour y mourir.

Johann Kapfel vécut encore plusieurs années, soigné par Méryem comme s'il eût été son père. Il aimait toujours à parler de la grande armée et à

raconter des histoires de sa jeunesse. Puis il passait à son retour de la guerre, à son mariage, à la naissance de Fridoline, à la mort de sa femme, et il arrivait à l'entrée de Méryem à Grünfeld. « Te rappelles-tu, ma fille, comme tu m'as mordu ? Tu avais de fameuses dents ! Elles sont toujours aussi bonnes, n'est-ce pas ? mais le caractère a changé. J'étais bien en colère contre toi : je ne me doutais guère que ce méchant petit diable serait le bon ange de toute ma famille ! Ç'a été une vraie bénédiction de Dieu que ton entrée dans ma maison. »

Lui aussi, il l'appelait sa fille ! Oh non, elle n'était pas orpheline, la fille des bohémiens !

Quand le vieux Johann Kapfel fut mort, Méryem se trouva déroutée, ne sachant plus que faire de sa vie. Alors ses souvenirs d'enfance se présentèrent avec force à son esprit, et un désir ardent la saisit de changer de pays, de voir des horizons nouveaux, de s'en aller comme les hirondelles à la recherche de l'inconnu.... Mais ce ne fut qu'un éclair : pouvait-elle quitter Grünfeld, où elle était tant aimée ? Elle n'osa jamais dire à Fridoline, à Jôsef et à leurs enfants que cette idée lui était venue : ils ne l'avaient pas eue un instant, eux !

Au sortir du cimetière où ils venaient de coucher Johann Kapfel à côté de grand'mère Lisbeth, ils la ramenèrent tout naturellement au moulin, comme si personne n'eût pu douter que ce ne fût désormais sa place, et les petits enfants, s'emparant d'elle, la conduisirent dans une chambre, préparée pour elle avec amour par Fridoline et par son mari, et lui dirent en la serrant dans leurs bras caressants : « Tu es chez toi, tante Méryem ! »

Elle resta. Pendant des années, elle fut la sœur, la tante, l'amie, dévouée et infatigable, indulgente et tendre ; elle fut la joie, le courage et la paix de la maison, le recours de tous. Et quand l'âge eut engourdi son activité, que ses belles tresses noires se rayèrent de cheveux blancs, et que la lassitude et la faiblesse la fixèrent dans le fauteuil des aïeules, elle se vit entourée d'une nombreuse famille, jeunes têtes souriantes et respectueuses, qui lui disaient tendrement : « A nous de travailler pour toi : repose-toi, tante Méryem ! »

Elle se repose : elle en a le droit, elle a tant travaillé pour tous ! Assise auprès de la fenêtre, entre Jôsef devenu vieux, qui laisse à ses fils la direction du moulin, et Fridoline, toujours gracieuse et avenante, sous ses cheveux blancs comme avec ses tresses blondes, elle suit dans le grand ciel le vol lointain des hirondelles, et rêve encore aux merveilles qu'elles peuvent voir dans leurs lointains voyages. Mais elle ne les envie plus ; il est

des horizons plus vastes et plus lumineux, dont chaque jour de sa vie mortelle la rapproche : le moment n'est pas loin où son âme ouvrira ses ailes, et où elle prendra son vol vers une autre patrie, la fille des bohémiens !



Mme Colomb. La Fille des bohémiens...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577319n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

Depuis dix ans qu'elle était en vie, elle avait un peu par-

[Retour](#)